59e année, No 50 Montréal, 1er mai 1948

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

DIX CENTS

DANS CE NUMERO :

- LA RÉÉDUCATION DES CRIMINELS
- DÎNER CANADIEN À HOLLYWOOD
- LES BÉNÉDICTINS EN ÉCOSSE
- LE TUEUR DE FEMMES

Roman policier par LEO GESTELYS

VOTRE MOTEUR CHANCELLE ?
VOICI DE L'ÉNERGIE
NOUVELLE !

Ajoutez du

MOTOR RYTHM

à votre HUILE, *maintenant*

. . . et versez une chopine de MOTOR RYTHM dans votre carburateur

Changer l'huile n'enlève jamais la calamine, la boue, la gomme et le vernis qui s'accumulent à l'intérieur d'un moteur. Mais quand vous ajoutez du MOTOR RYTHM à votre huile, c'est différent ! MOTOR RYTHM dissout et enlève ces dépôts collants qui gaspillent l'énergie du moteur . . . les enlève chimiquement, rapidement, *sans danger* . . . et redonne au moteur son énergie et sa souplesse. Vous obtiendrez un plus long millage avec votre essence — et cela en vaut la peine ! Vous épargnerez aussi de l'huile. Essayez MOTOR RYTHM une fois, et vous en voudrez toutes les fois que vous ferez changer l'huile. Parfait aussi pour roder une auto NEUVE.

Si votre garage ou station de service n'a pas de *véritable Whiz* MOTOR RYTHM, nous vous dirons où en trouver. **R. M. HOLLINGSHEAD COMPANY OF CANADA LTD. Bureau de Ventes : 1130 Bay St., Toronto 5, Ont. Usines : Bowmanville, Ont.**

Hollingshead

MAÎTRES EN PRODUITS D'ENTRETIEN CHIMIQUES DEPUIS 1888

15-48F

NETTOYEZ ET POLISSEZ VOTRE AUTO EN 3 FOIS MOINS DE TEMPS — sans frotter dur. Employez Whiz London Coach Liquid Cleaner (Nettoyant Liquide), puis Whiz London Coach Liquid Wax (Cire Liquide). Bons pour tout genre de fini. Ou bien, employez Whiz AIRFLO AUTO POLISH qui nettoie et polit en une seule opération.

LES JOIES SILENCIEUSES

À PROPOS DES LIVRES

UN DES PLUS BEAUX VERBES de la langue française : bouquiner ! Voilà qui témoigne d'une longue et belle civilisation. Car on bouquine pour le plaisir de la chose. Oui, rien que pour le plaisir de palper des livres, de les consulter, de les ouvrir à l'aventure, sans ordre et sans méthode. Un art cousin de celui de la conversation avec des personnes d'esprit. Est-ce que les bouquinistes des quais n'ont pas fait plus que bien des architectes de renom pour créer le climat intellectuel de Paris.

Celui qui bouquine oublie l'heure, le temps, et . . . la poussière ! Il restera ainsi debout à causer familièrement avec des amis de tous formats et de toutes dimensions : le roman, le théâtre, l'art culinaire, la philosophie, la blague, la science, l'architecture, la danse. Tout y passe, comme les couleurs et les teintes de l'arc-en-ciel. Il découvrira aussi bien les Iles-sous-le-Vent que la rue où il habite depuis son enfance — l'univers dans un instantané !

Grâce aux livres, c'est-à-dire, à la pensée des hommes, la vie prend un sens nouveau. Ils sont graves, joyeux, sincères, menteurs, honnêtes ou farceurs. Même les livres plats ne sont pas dénués de toute vertu : un air de pudeur, quelque chose de guindé, un relent de *trop neuf* empêche qu'on y touche. On les achète parfois ; on les lit jamais. Les pages n'en ont pas été coupées : comme leurs auteurs, ils sommeillent . . .

Bref, le plaisir de bouquiner n'a d'égal que celui, connexe d'ailleurs, de palper un livre tout frais qui "vient de paraître". Il sent encore l'imprimerie. Il suinte l'encre noire. Il craque dans la main : il est vivant puisqu'il s'exprime.

Il y a en effet dans un livre plus que la magie des idées et la musique des mots ! Sa forme elle-même témoigne que chacun, depuis le travailleur manuel jusqu'à l'artisan et l'artiste, a participé avec l'auteur à la réalisation de cette oeuvre de l'esprit. Chacun depuis le bûcheron dans les bois, le papetier qui, à l'usine transforme la matière première, le prote qui dirige le travail d'imprimerie, le linotypiste qui compose les caractères, le typographe qui les assemble, le pressier qui les imprime sur ces machines merveilleuses qu'on ne se lasse pas d'admirer car — tout comme la littérature d'ailleurs — la presse a fait du chemin depuis Gutenberg. Aujourd'hui, par exemple, si l'on enlumine plus chaque livre à la main, on illustre avec des bois gravés, des photos, des pointes sèches : voyez plutôt ce magnifique LaPalme qui orne la couverture de ce livre !

Et puis ce sont les travaux de collage, de brochage, grâce auxquels on reconnaîtra immédiatement un livre bien fait. N'allez surtout pas croire qu'un bouquineur va s'y tromper . . . Et la reliure ? Oh, que dire de cet art !

Vraiment, celui qui aime les livres ne saurait être fanatique ou sectaire. C'est pourquoi fanatiques et sectaires — par instinct de conservation sans doute ! — détestent les livres. Ils savent bien que l'homme qui lit ne laisse pas caporaliser son intelligence. Depuis vingt ans, des bûchers sont apparus sur les traces d'Attila. On traitait les livres tout comme des hommes libres : torturant les uns, brûlant les autres ! Il était donc normal que chez nous on édite en temps de guerre plus de livres que jamais. Surtout après la chute de la France, il fallait que l'édition du livre français se continuât en terre canadienne. Romans, essais, poésie, histoire, philosophie, oeuvres en vers et oeuvres en prose, livres populaires ou éditions de luxe. Et tandis que l'on réédite chez nous les grands écrivains de France, à la liste de leurs oeuvres s'ajoutent celles de Gabrielle Roy, de Roger Lemelin, de Guy Frégault, de Pierre Baillargeon, de Robert Charbonneau, d'Alain Grandbois, dont les Iles de la Nuit sont illustrées par le peintre Pellan, de Germaine Guèvremont, de tant et tant d'autres encore qui sont en voie de créer une littérature d'expression française en Amérique.

Sous le titre de *Vient de paraître*, l'Office National du Film a réalisé un documentaire cinématographique de la série Vigie, sur l'édition du livre au Canada français, où après nous avoir montré comment se fait un livre, on nous fait voir quelques auteurs canadiens dans le milieu même qui leur a inspiré leur oeuvre.

MERCIER, UN MYSTIQUE ET UN SYMBOLISTE

Ce poète appartient à la lignée des grands mystiques de l'Ecole symboliste. Jean Calvet, présentant une étude critique de l'oeuvre de Louis Mercier, exalte en lui "le poète paysan qui a su discerner le sens chrétien de la terre transformée par le travail de l'homme et rachetée par la grâce de Jésus-Christ," oeuvre transcendante dont "les vers, qui méritent d'être immortels, ont enfermé, pour la préserver de toute souillure dégradante, le visage d'une France qui fut douce comme une aïeule bien aimée."

Louis Mercier a bien voulu *sélectionner lui-même* les plus belles pièces de ses oeuvres ; c'est-à-dire que nous possédons là l'essence même de son inspiration poétique, tantôt fraîche et jolie comme les fleurs des champs, tantôt pieuse et parfumée d'encens comme la vieille église de village, tantôt grave aussi et parfois lugubre comme "le grand vent d'hiver déchaînant toutes ses meutes dans le soir."

Même si quelques titres : *la Maison, la Table*, semblent déconcertants de simplicité et de prosaïsme, il n'est qu'à lire leurs stances pour comprendre combien ce poète a saisi "l'attitude des choses et les a interprétées dans un tressaillement de l'âme comme un geste humain."

Les étudiants, collégiennes, et tous ceux qu'intéressent les collections d'oeuvres choisies voudront posséder cette brochurette au si précieux récit.

Louis Mercier — poésies — est une brochure de 96 pages, en vente partout, et à Fides, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal.

NOTRE COUVERTURE

Les habitués de l'émission radiophonique "Métropole" savent que tout dernièrement, MINA LATOUR a exercé une bien douce vengeance auprès d'ALBERT et de VENERENCE ROBIDOUX en leur imposant sans pitié la dure corvée qu'est le grand ménage du printemps. Hélas, cette corvée n'épargne personne, encore moins ceux qui ont des domestiques, et c'est pourquoi nous avons voulu, cette semaine, rendre un hommage bien mérité à la ménagère. Et puis, aussi, n'est-ce pas l'époque de ce grand nettoyage des villes qu'on doit bientôt entreprendre ? *Photo H.-M. Lambert.*

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Editeurs de Magazines du Canada

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975-985, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

•

Tél: PLateau 9638 *

FRED POIRIER
GEO. POIRIER
Présidents conjoints

JEAN CHAUVIN
Directeur

Rédacteur en chef :
GERALD DANIS

Chef de publicité :
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique :
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif :
OSCAR MAJOR

Chef du tirage :
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS :

WILFRID DAOUST

20, Onzième Avenue, Lachine (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, Saint-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette et les environs.)

•

ADELARD PARE

6, rue du Pont, Québec (Québec et Lévis)

•

PAUL LARIVIERE

1710, rue St-Philippe, Trois-Rivières (Trois-Rivières et Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

•

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT
CANADA
Un an $3.50
Six mois 2.00

ETATS-UNIS
Un an $5.00
Six mois 2.50

•

AU NUMERO :
10 cents

•

HEURES DE BUREAU :
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
du lundi au vendredi.

•

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'empaquetage de nos sacs de malle commençant cinq jours avant leur expédition.

EDITORIAL

D'UN SAMEDI A L'AUTRE

CE FAMEUX CHENAL

L'ouverture récente de la saison de navigation nous rappelle que depuis quelque temps on a attiré fréquemment l'attention du public sur la baisse continuelle du niveau du Saint-Laurent, ce qui fait subir des pertes considérables à la navigation fluviale, en particulier pour le maintien du port de Montréal. Sait-on que le port de Montréal a coûté jusqu'à présent au pays au delà de $240,000,000 ? En 1934, un comité de marine fut organisé par la Chambre de Commerce de Lévis pour étudier cette question. Ce comité fit rapport l'année suivante et ce rapport fut subséquemment étudié par les Chambre de Commerce de Québec et des comtés environnants ; un rapport général fut présenté sur les conclusions de cette étude Et voici ce qu'on pourra y constater :

Le chenal du Saint-Laurent, entre Québec et Montréal, est une route étroite et artificielle d'une longueur de cent-soixante milles reliant le port de Montréal au niveau d'eau naturel à Québec. Ce chenal fut commencé en 1844. Quant au port de Montréal, c'est une construction artificielle faite sans ancrage et complètement dépendante de l'étroit chenal d'eau courante et situé au pied des rapides de Sainte-Marie, sur la rive nord du fleuve. La source naturelle d'eau profonde et de navigation est le port de Québec. Au début, le chenal fut creusé à une profondeur de quatorze pieds et demi. Huit ans plus tard, on changea le plan pour donner au chenal une profondeur de vingt-sept pieds et demi.

Le chenal devait être construit sans aucune charge au gouvernement et aux contribuables canadiens mais uniquement avec le produit d'une taxe sur le tonnage de tous les navires qui s'en serviraient, ce qui devait suffire à payer huit pour cent de l'argent avancé par le gouvernement et deux pour cent additionnel pour le fonds d'amortissement.

Après une période de trente-huit années, le gouvernement fut obligé d'abolir ce taux de tonnage et d'assumer tous les frais et responsabilités. Onze ans plus tard, le gouvernement décida de creuser le chenal à trente pieds. Finalement, en 1910, à la suite d'une pétition, on creusa le chenal à 35 pieds Or, la construction de celui-ci a augmenté le débit du fleuve, mais le creusage produisit un abaissement du niveau de l'eau qui est affecté, en outre, par plusieurs autres causes.

Jusqu'à présent, le chenal du Saint-Laurent entre Québec et Montréal a coûté au Canada directement et indirectement plus de $150,000,000 et le port de Montréal, dépendant du chenal, a coûté soixante-dix millions. On compte en plus les dépenses des chantiers de Sorel nécessitées par les développements du chenal ainsi que les dépenses encourues pour entretenir une flotte de brise-glaces dans le but de permettre une navigation plus hâtive entre Québec et Montréal, dépenses qui se rapportent directement au coût du chenal.

Et ce rapport conclut donc que, pour fournir à Montréal un port de trente pieds de profondeur, il en coûte au Canada $240,000,000 et il faut ajouter quelques autres millions fournis, de temps à autre, par différents départements fédéraux, pour des travaux qui se rapportent directement ou indirectement, toujours au développement du chenal. On demandait donc, en conclusion, qu'il soit formé une commission nationale de la navigation du Saint-Laurent, commission indépendante et strictement impartiale et libre de toute influence politique qui examinerait la situation actuelle et rédigerait un rapport sur la valeur économique du canal maritime du fleuve Saint-Laurent et de la route aux grands lacs telle qu'elle existe actuellement.

LA PROTECTION

Avec le prochain réveil de la nature recommencera le travail de nos jeunes agronomes québécois. Contrairement à la coutume qui voulait qu'à chaque session provinciale l'attention de la Chambre soit constamment attirée sur cette intéressante classe de nos jeunes fonctionnaires, il n'en a pas encore été la moindre question au cours de la période parlementaire qui s'est terminée dernièrement.

Ce n'est pas qu'ils soient devenus indifférents à nos législateurs s'ils n'ont pas été mis en vedette encore une fois ; mais c'est qu'on les apprécie enfin, à leur juste valeur, des deux côtés de la Chambre. Naguère, il ne se passait pas une session qu'ils n'aient été l'objet d'attaques souvent violentes. On les a vus déjà servir de sujets à d'acerbes débats où on s'attachait à couvrir de ridicule ces jeunes gens sincèrement dévoués à la cause de l'agriculture méthodique et pratique dans les divisions rurales où ils sont placés.

C'est qu'aujourd'hui, même chez leurs anciens adversaires, personne ne peut nier le bien immense accompli par les agronomes dans les paroisses. Ceux qui les ont vus à l'oeuvre ont compris. Nos agronomes ont assurément une compétence qu'on ne peut leur nier. Ils sont instruits et font honneur à leur province et à leurs compatriotes.

Nous ajouterions même que nos agronomes sont comme des liens entre les populations rurales et notre gouvernement même dans l'administration des différents départements. Aussi, les voit-on partout à l'oeuvre ; ils sont chargés de la statistique agricole, de la propagande pour différents produits de chez nous. On s'en sert pour différentes campagnes d'éducation, comme dans celle de refranchisation, et pour quelles autres oeuvres ne recourt-on pas à eux ? Et ils n'ont pas fini leur travail.

Avant donc de les trop critiquer ne conviendrait-il pas de leur laisser le temps de finir leur oeuvre. Et cette oeuvre, ils l'ont si bien commencée en ce qui regarde la culture du sol.

Une profonde évolution s'est accomplie, grâce à eux, dans nos méthodes culturales. On a maintenant dans nos campagnes, en très grande partie, rejeté la déprimante routine ancestrale pour adopter des méthodes plus coûteuses, peut-être, de la culture scientifique, mais combien plus payantes. Or, on connaît l'opiniâtreté de l'attachement routinier chez les cultivateurs en général à tout ce qu'on s'est transmis de père en fils, depuis des générations. Une révolution qui met tout cela au rancart ne s'accomplit pas en un jour. Et ce fut pourtant le gros de l'oeuvre de nos agronomes, jusqu'à présent. Ce n'est pas peu dire en leur faveur.

Nous connaissons quelques-uns de ces jeunes gens qui sont de véritables apôtres de la terre. C'était un apôtre, par exemple, cet ancien agronome de Portneuf qui joignait à ses multiples fonctions, une intensive campagne d'éducation, à travers tout son comté, en faveur de l'embellissement des maisons d'école des paroisses, au village et dans nos rangs. C'était un apôtre également, celui dont nous lisions, naguère, le texte d'une admirable causerie dans laquelle il rappelait ce que notre agriculture a accompli dans notre pays, ce qui restait à faire et où il montrait le rôle primordial que le cultivateur est appelé à jouer dans le développement économique de notre pays.

Voilà pour l'enseignement théorique, pour l'exemple, pour les leçons d'amour de la terre, de la vie rurale, de l'intérêt qu'elle doit provoquer. Il y a ensuite l'exemple pratique du travail manuel et méthodique que les agronomes s'efforcent, durant toutes les saisons de l'année, d'enseigner à nos cultivateurs qui ont compris, du reste, enfin, de façon générale, le mérite de ces jeunes gens qu'ils estiment par-dessus tout, qu'ils aiment, qu'ils consultent volontiers et en toute occasion non seulement sur leur art de cultiver mais sur tous les problèmes de la vie économique et sociale.

NOS AGRONOMES

Au cours de la dernière session, il fut, à maintes reprises, question de la protection à accorder à notre gibier et à la gente poissonnière, quelle qu'elle soit. On a jeté souvent le cri d'alarme contre les menaces qui pèsent sur certaines espèces de notre gibier et de notre poisson.

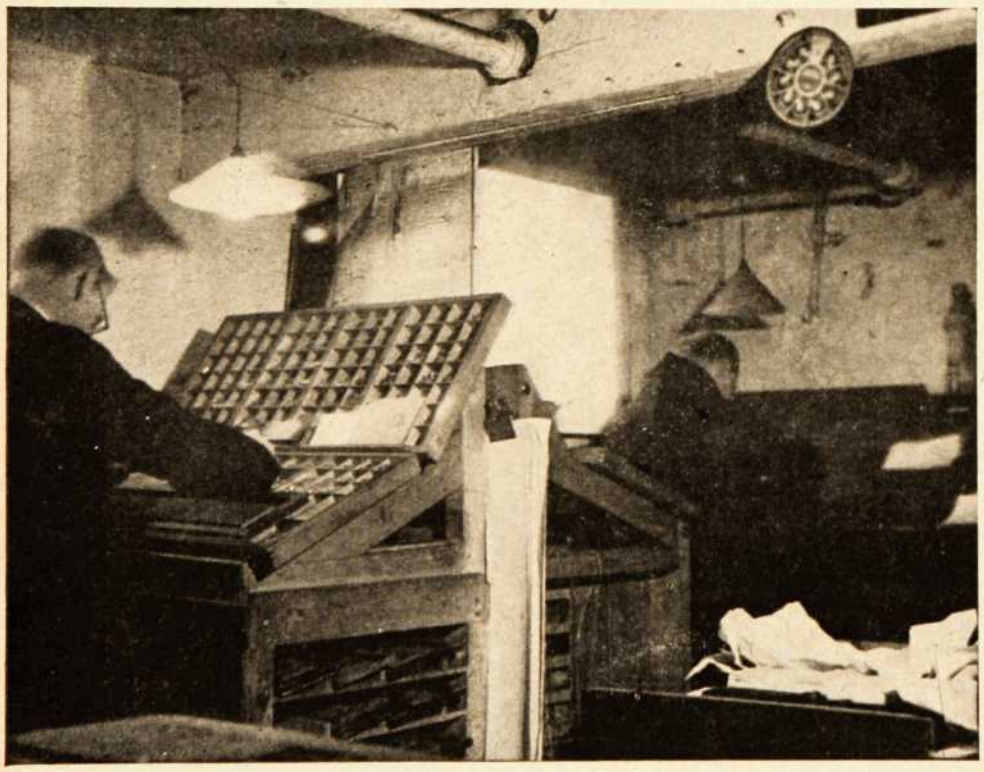
Plus que jamais d'anciennes prophéties, qu'on prit à la légère dans le temps, sont en train de se réaliser, comme celles de Frank Forrester et d'Henry de Puyjalon.

Si, voilà une cinquantaine d'années, on avait écouté les recommandations de ces hommes qui connaissaient si bien nos forêts et nos eaux, on n'en serait pas aujourd'hui à entretenir des craintes aussi sérieuses que celles qui poussent les autorités de la province à prendre des moyens énergiques et même coercifs — car on en viendrait là — pour sauver des espèces précieuses qui naguère encore constituaient pour la province une richesse inestimable.

On ne prendra jamais trop de moyens pour protéger notre faune et notre poisson en même temps que développer la pêche et la chasse industrielles et sportives à la fois, pour réparer les désastres de ce braconnage improductif qui ruine, année par année, nos forêts, nos lacs et nos rivières et tarit un revenu qui devrait constamment augmenter chaque année. On a dit et on a répété que la richesse des produits de nos eaux et de nos pelleteries sont incomparables, ou plutôt l'étaient, et que nous devrions chercher à les conserver coûte que coûte par tous les moyens possibles. La traite des fourrures a fait, jadis, la fortune de la Nouvelle-France et, encore de nos jours, les peaux de nos animaux sauvages, ceux des bois et des fermes d'élevage, sont un appoint très important de nos revenus. Or, faut-il le dire, toutes ces richesses naturelles n'ont pas encore inspiré à nos populations l'idée de la conservation.

DAMASE POTVIN,
de la Société des Ecrivains canadiens.

Ci-dessus, un angle de la petite chapelle des Bénédictins dont le monastère est sis au bord du Loch Ness, en Ecosse. Ici, nous voyons le Frère Raphaël contemplant les fresques du Père Luc, lequel s'est largement inspiré des décorations des catacombes de saint Calixte, sur la voie Appienne. La figure peinte, à droite, est le portrait du Père Cyrille, le doyen du monastère. L'abbaye, un ancien fort, et les terres avoisinantes furent un don de Lord Lovat. L'ouverture officielle ne date que de 1880, date relativement bien récente.



Ci-dessus, l'atelier de composition, attenant à celui de l'imprimerie. Parmi les travaux qu'y exécutent les moines, il faut mentionner les missels en latin et en vieil anglais, de même que des affiches et autres réclames pour la clientèle profane de l'extérieur. — Ci-contre, à droite, vue d'une des entrées conduisant au monastère de Fort Augustus. Par beau temps, les moines viennent y faire la promenade pour prendre le frais tout en priant et en méditant. L'immeuble est un fort militaire qui date de la rébellion des Highlands, en 1745.

LA VIE CATHOLIQUE

LES BÉNÉDICTINS EN ÉCOSSE

LA VIE MONASTIQUE n'a jamais été très florissante en Ecosse. Même avant la Réforme, les moines s'étaient installés de préférence en Angleterre où il y eut, à cette époque, plus de 300 couvents de Bénédictins et de Cisterciens.

Ce n'est qu'au XIXe siècle, soit vers 1875, que les fils de saint Benoît fondèrent une abbaye dans les Highlands d'Ecosse, à Fort-Augustus. Là, se groupèrent quelques moines des diverses nationalités : trois réfugiés du Hanovre, un survivant de l'ancien monastère de Ratisbon en Ecosse et plusieurs religieux venus de l'abbaye de Downside en Angleterre. L'ancien fort et les terres avoisinantes leur furent donnés par Lord Lovat, tandis que le Marquis de Bute contribuait généreusement aux frais d'installation. Les moines habitèrent Fort Augustus dès 1878, mais ce ne fut qu'en 1880 qu'on en fit l'ouverture officielle.

Ces deux années furent bien employées. Le monastère actuel a un aspect austère qui cependant n'a rien de militaire. La grosse tour de pierre qui abrite la cloche du couvent s'élève sur une hauteur de 90 pieds, dominant ainsi le jardin qui a remplacé la cour de l'antique caserne. A côté, il y a une maison pour les hôtes et une école, selon la tradition bénédictine.

Peu de temps après leur installation, les moines installèrent chez eux un système hydro-électrique alimenté par un ruisseau qui descendait de la montagne et firent profiter les villageois de cette innovation ultra-moderne. On était alors en 1891, et à cette époque, la reine Victoria, dans son château écossais de Balmoral, s'éclairait aux bougies et aux lampes à pétrole.

Les Bénédictins de Fort-Augustus ne se lèvent pas la nuit pour réciter l'office, cependant, leur journée commence tôt, se partageant entre la prière et le travail. Debout dès 4 heures et demie, ils récitent l'office, assistent à une messe basse, à primes. Le déjeuner, qui n'est servi qu'à 7 heures et quarante, est suivi de la messe conventuelle. Le dîner est servi à midi et demi, suivi d'une heure de récréation. A 4 heures moins le quart, thé et collation. A 6 heures vêpres, puis souper et enfin complies à 8 heures et quart. Les heures qui ne sont consacrées ni à la prière, ni au repas, [*Lire la suite page* 42]

LE CANADA FRANÇAIS EN CALIFORNIE

UN DÎNER CANADIEN À HOLLYWOOD

Par PAUL GÉLINAS

Photo du haut, à droite, VICTOR FRANCEN recevant de la main de M. DUCLOS, Commissaire du Canada à Los Angeles, la médaille offerte par le Poste CKAC pour sa participation à l'émission de son 25e anniversaire. — Ci-dessus, M. DUCLOS servant notre fameux fromage d'Oka aux convives de ce beau dîner.

LES NOMBREUX LECTEURS du "Samedi" ont maintes fois été captivés par le récit d'exploits des vedettes du cinéma français ou américain. Ils ont lu avec un intérêt toujours croissant les biographies de ces étoiles de l'écran, et bien des fois ils ont rêvé de visiter un jour cette contrée merveilleuse, ce coin de pays qui abrite les artistes dont on parle tous les jours.

Pourtant, il n'y a pas très longtemps de cela, le contraire s'est produit. Il est arrivé en effet que de fameux artistes de l'écran ont éprouvé un bien vif plaisir à entendre parler du Canada français, de la Province de Québec et plus particulièrement de notre Métropole.

L'occasion ? Une fête intime offerte à des vedettes telles que Victor Francen, Micheline Cheirel, Denise Darcel, Suzanne Cloutier, Marcel Journet et autres, par le pionnier des postes français d'Amérique, le poste CKAC.

Cette fête, un "dîner canadien", groupait autour de la table joliment décorée de feuilles d'érable, une vingtaine d'invités de marque, y compris les étoiles de cinéma mentionnées plus haut. C'est au restaurant "Le Tricolore" qu'avait lieu ce dîner intime en présence de M. Alexandre de Manziarly, consul général de France à Los Angeles, et de M. Duclos, commissaire du gouvernement canadien.

Notre compatriote, Henri Letondal, avait réuni tous ces invités pour l'occasion. Le sympathique directeur artistique d'autrefois, au poste CKAC, vit son bon travail couronné de succès, puisque tous furent enchantés de cette marque d'estime.

Disons aussi que le poste de la "Presse" offrait ce dîner canadien aux artistes français en témoignage d'appréciation pour la participation de ceux-ci à ces fêtes du jubilé d'argent célébrées il y a quelques mois.

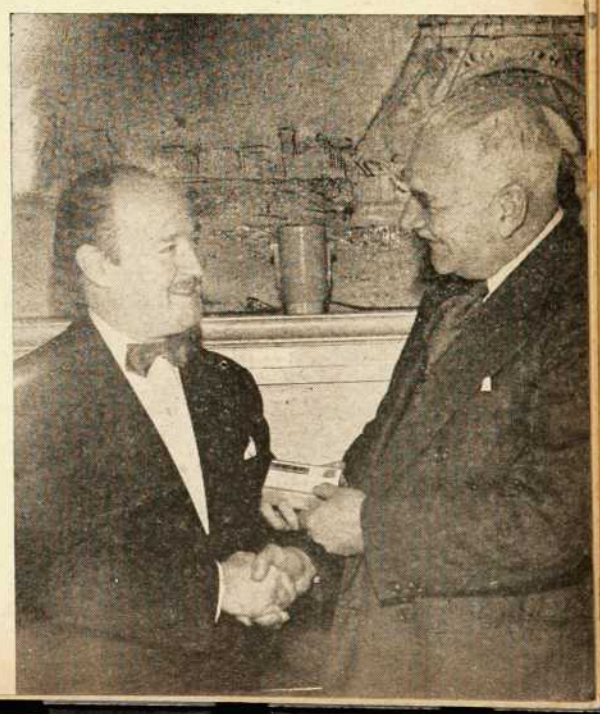
On se rappelle en effet que Victor Francen et les autres vedettes françaises avaient offert un programme spécial de félicitations à l'adresse de CKAC lors des manifestations de son 25e anniversaire. Ici encore, c'est Henri Letondal qui avait dirigé cette émission de la capitale du cinéma.

A l'issue du repas, les maîtres du restaurant "Le Tricolore" servirent aux invités notre délicieux fromage d'Oka et du sirop d'érable expédié tout spécialement par avion pour la circonstance. Le commissaire canadien fit les honneurs en découpant de généreuses portions de notre célèbre fromage pour ses invités. Ajoutons que le sirop d'érable fut également accueilli de façon enthousiaste par les convives et les commentaires les plus élogieux allèrent bon train une fois le repas terminé.

Le tout se termina par une série de courtes allocutions au cours desquelles [*Lire la suite page* 42]

DENISE DARCEL, jeune chanteuse parisienne actuellement sous contrat avec Warner Bros., et qui participa, elle aussi, à l'émission du 25e anniversaire du Poste CKAC, reçoit son trophée des mains du Commissaire du Canada. Le sourire de la jeune artiste témoigne de sa joie et de sa reconnaissance à l'endroit du Canada français. *Photos Stan Dvorak.*

HENRI LETONDAL qui, de Hollywood, a présidé aux fêtes du 25e anniversaire, reçoit à son tour la médaille de récompense présentée par M. DUCLOS. On sait que notre compatriote poursuit avec brio sa carrière d'artiste dans la capitale du septième art, ce qui justifie le sourire de contentement de notre Commissaire à Hollywood.



Au fronton d'une vieille porte de la citadelle sont les armes de Vauban. C'est ici la Citadelle de l'île de Ré où sont relégués les délinquants qui ont été condamnés à plusieurs reprises pour hold-up, trafic de stupéfiants ou vagabondage spécial. On y mène ici une vie qui est loin de ressembler à celle des bagnards d'antan, car on ne déporte plus aujourd'hui les criminels comme on le faisait avant 1939.

La porte du bagne est difficile à franchir pour les honnêtes gens comme pour les criminels. Bien que la vie ne soit pas rose dans cette enceinte, l'administration pénitentiaire n'a pas voulu que le bagne de Ré fut frappé du même sceau effrayant que celui de Cayenne. Les méthodes de pure et simple coercition sont finies, pense-t-elle, et il s'agit de se montrer compréhensif et humain, même avec les criminels. On compte plutôt sur une rééducation rationnelle contrairement à l'ancienne méthode.

Inutilisées, les chaînes se rouillent. La vue de ces fers peut nous donner un frisson dans le dos et nous rappeler l'impitoyable Moyen âge, mais il ne faut pas oublier que les pensionnaires, ici, sont loin d'être des anges. La contrainte demeure toujours la réponse indiquée à l'insubordination totale et il ne convient pas aux philosophes ou aux émotifs de l'appliquer. Retenons que ces procédés sont utilisés "in extremis".

LA RÉÉDUCATION DES CRIMINELS

La Citadelle de l'île de Ré

Par CHARLES-ANDRÉ DUPUY
(Exclusif au "SAMEDI")

Le bagne, cette terrible survivance du passé, est mort en France depuis 1938. On ne déporte plus aujourd'hui, comme on le faisait naguère, les criminels en Nouvelle-Calédonie ou à Cayenne. L'institution du bagne a été abolie, à la fois par souci d'humanité et parce que de nouvelles conceptions président maintenant aux rapports entre la société et les condamnés.

On a constaté, en effet, après une expérience longue de 65 années, que la déportation à Cayenne ne donnait aucun bon résultat. On ne pouvait pas considérer que le châtiment du bagne devait être une simple punition, sans aucune sorte d'espoir de régénération. On voulait croire que les travaux forcés, épreuve dure et longue, auraient une heureuse influence sur les criminels. Cela pourtant ne s'est pas produit. Dans le domaine moral, on a été forcé de reconnaître qu'aucune amélioration n'était notée chez les individus punis de la déportation. La plupart d'entre eux, arrivés au bagne, ne songeaient qu'à "faire la belle", c'est-à-dire à s'évader. Quelques-uns y réussissaient. Ils s'enfuyaient au Brésil ou à Cuba et grossissaient les rangs de la pègre sud-américaine. D'autres restaient, leur vie durant, à Cayenne et s'enfonçaient dans une irrémédiable déchéance, physique aussi bien que morale. La mortalité était considérable et fauchait impitoyablement les individus malades qui ne pouvaient résister aux brûlures du soleil et des insectes venimeux. Les derniers, enfin, qui bénéficiaient de mesures de grâce ou avaient terminé leur peine, retournaient en France, où, étant donné leur funeste passé, les portes se fermaient devant eux. Ceux qui avaient l'intention de refaire leur vie s'en voyaient souvent empêchés, à cause de la méfiance qui pesait sur eux, à cause aussi de l'étroite surveillance de la police qui ne leur pardonnait pas la moindre faiblesse. Beaucoup d'entre eux, désespérés, renouaient fatalement des relations avec les milieux d'escrocs et de dévoyés et ne tardaient pas, un mauvais coup accompli, à retrouver l'atmosphère étouffante des prisons.

Ainsi, l'institution du bagne ne produisait que des fruits amers. L'administration pénitentiaire, après des enquêtes sur leurs conditions d'existence des condamnés à Cayenne, proposa au gouvernement l'abolition du bagne qui fut décrétée en 1938. Les condamnés aux travaux forcés accomplirent dorénavant leur peine dans des "maisons de force", autrement dit dans des prisons centrales où ils vivaient pratiquement au secret et passaient la majeure partie de leur temps dans d'étroites cellules. C'est le régime qui fonctionne encore aujourd'hui.

Mais si l'on n'assiste plus au départ, de La Rochelle, des assassins et des escrocs célèbres, les chaînes aux poignets et aux chevilles, sur le terrible bateau-prison "La Martinière", pour les horizons sinistres de Cayenne, on a conservé néanmoins une sorte de bagne, réservés aux individus frappés de rélégation.

Les relégués sont les délinquants qui ont été condamnés à plusieurs reprises, pour hold-up, trafic de stupéfiants ou vagabondage spécial. Ces misérables sont considérés comme "insociables", c'est-à-dire comme quasi-définitivement incapables de se plier aux normes juridiques ou morales qui gouvernent les sociétés. On les exile dès que leur dernière condamnation à une peine de prison est terminée, à Saint Martin de Ré, petite île de l'Atlantique située à quelques milles de La Rochelle. Ils y mènent là une vie qui est cependant loin de ressembler à celle des bagnards d'antan. Certes, leur existence n'est pas rose, et il est bien entendu que s'ils sont envoyés dans l'île de Ré, ce n'est pas pour y mener une vie de rentiers. Mais l'administration pénitentiaire n'a pas voulu que le bagne de Ré soit frappé du même sceau effrayant que celui de Cayenne. Les méthodes de pure et simple coercition sont finies, pense-t-elle, et il s'agit de se montrer compréhensif et humain, même avec des criminels.

C'est ce que pense M. Girardot, ancien directeur de la prison de Fresnes, qui est devenu directeur de la citadelle de Ré. C'est un homme juste et bon. Lorsqu'un détenu a une demande à formuler, il peut en faire part à son directeur, d'homme à homme.

"Il faut obtenir des résultats par la confiance, nous dit M. Girardot qui, pour la première fois a accepté de recevoir des journalistes. Un détenu avait dix-sept ans lorsqu'il est entré ici. Il en a quarante-sept aujourd'hui. Mais lui et moi ne désespérons pas qu'il soit sauvé. Si, sur les deux cents hommes qui sont ici, je puis en sauver dix, et si l'on me permet de rendre ces dix-là à la société, je m'estimerai satisfait de ma tâche."

Les relégués jouissent d'une discipline assez libérale. Théoriquement les jeux d'argent leur sont interdits, car l'argent pourrait faciliter leur évasion, mais ils ont le droit — ce que les forçats n'ont pas — de fumer et de parler.

Ci-contre, à gauche, un paysage serein qui semble inviter aux joies silencieuses de la méditation. Et pourtant, à deux pas de là, dans la Citadelle, s'agitent des drames de conscience bouleversants. C'est pourquoi les gens du pays vous diront que l'on voit souvent passer l'abbé Picaud, aumônier catholique et le capitaine Pérus de l'Armée du Salut qui sont les seuls soutiens de ces hommes ayant perdu tout espoir. Au loin, quelques prisonniers au travail dans le champ s'arrêtent un instant par curiosité pour voir le photographe.

Non, ce n'est pas ici une scène de film, mais c'est bien les authentiques gardiens de la Citadelle de l'île de Ré, appelés "gafes" par les détenus, que l'on voit ici par cette fenêtre. Ils ont installé leur mess dans une vieille salle de garde construite par Vauban. Remarquez les motifs décoratifs sur le mur du fond, lesquels indiquent un changement reposant d'atmosphère. En mangeant, on échange des impressions de gardiens.

Comme on verra dans l'article ci-dessous, on cherche à rééduquer les détenus dans la Citadelle de l'île de Ré. La scène que l'on voit ici révèle un aspect du procédé. La chorale du bagne, dont un condamné à perpétuité est le chef, répète les chants de Noël dans la chapelle sous un éclairage qui n'a rien de luxueux, comme on peut juger. La lumière, ici, doit être intérieure et la prière chantée doit opérer.

Mourir au bagne est une triste fin, mais cela arrive et ceux qui dorment de leur dernier sommeil dans le cimetière de l'établissement ne l'ont pas volé, comme on dit. La vue de ce coin du bagne est impressionnante dans sa désolation et peut servir de thème à un François Villon XXe siècle. Sait-on jamais ? jusqu'à des lettrés y vivent. En attendant, constatons l'infinie tristesse de ce tertre qui a bien l'air d'un terrain abandonné.

Ils ne sont pas astreints aux travaux forcés. Mais nombreux sont ceux qui désirent travailler. C'est pour eux un dérivatif à l'ennui. Ils sont alors payés selon des tarifs horaires normaux, et ils ont droit aux 7/10 de leur salaire. Les 3/10 restant sont versés à leur pécule dont ils pourront disposer... le jour, assez improbable où ils seront libérés. Leur salaire leur est versé sous forme de bons qu'ils peuvent dépenser à la cantine de la prison.

Les compétences sont utilisées dans le travail. C'est un ancien élève de l'Ecole centrale des Arts et Manufactures, spécialiste du chèque sans provision, qui est chargé de l'entretien de tout le matériel électrique du dépôt. Un ancien commandant, condamné treize fois pour trafic de cocaïne, est devenu un excellent garçon de bureau qui dépouille et classe les dossiers.

Tous ces hommes se raccrochent à la religion comme au travail et à la vie. Cela est une constatation réconfortante. Un aumônier catholique, l'abbé Picaud, et le capitaine Pérus, de l'Armée du Salut, qui a vécu trois ans parmi les bagnards à Cayenne, sont leurs meilleurs amis.

Le dimanche, à la messe, la chapelle est pleine à craquer. Tous ces hommes, dont la plupart sont frustes, semblent prier avec ferveur. On se doute de la nature de leurs voeux. Peut-être leur conduite exemplaire leur permettra-t-elle de se racheter un jour ? Peut-être les semaines qui viennent leur apporteront-elles cette liberté "conditionnelle" qu'on leur a cent fois promise, à laquelle ils croient encore, car ils la voient briller au loin, comme une étoile...

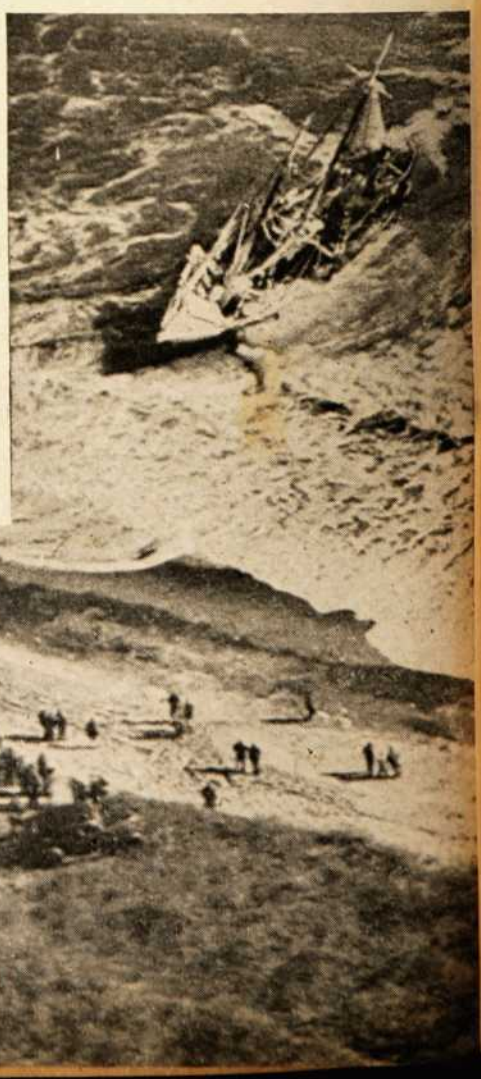
Ci-dessous, les relégués, levés à 7 heures du matin terminent leur journée à 7 heures du soir. Ce n'est ni l'hôtel Meurisse, ni l'hôtel des Ambassadeurs, mais un dortoir réduit à sa plus simple expression. En plus d'y trouver le repos on a l'occasion de converser, de sourire et même de lire. Le charme de l'intimité n'est plus qu'à l'état de souvenir : c'est un luxe qu'il faut oublier en attendant la rééducation et la libération. ***Photos Claude Fromenti.***

Copyright by Canado-Mondial

Ci-dessus, Mgr **FRANCIS McINTYRE**, nouvel archevêque du diocèse de Los Angeles qui comprend une population de 650,000 catholiques, est assis sur le trône spécial et coiffé de la mitre pour recevoir la crosse, symbole de sa nouvelle dignité pastorale. — Ci-dessous, le plus minuscule violon qui soit au monde. Il représente douze années de labeur d'un luthier parisien et peut tenir dans le creux de sa main. Celui-ci, **MAURICE BRUYAS**, est un violoniste qui a abandonné ses tournées de concerts pour se consacrer à la fabrication d'instruments de musique. Son violon, qui mesure un pouce et quart, se compose de 50 pièces.

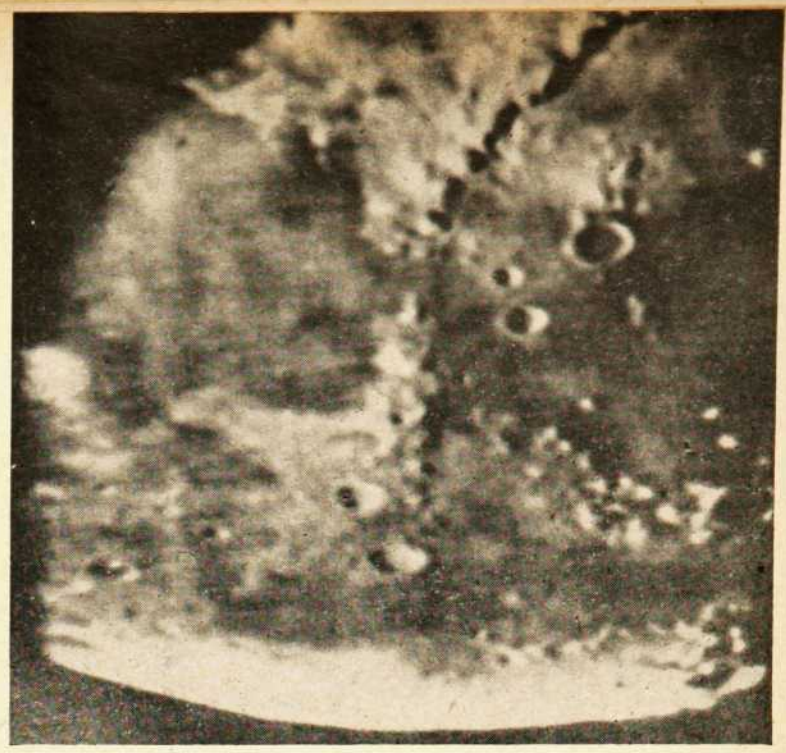
ÇA et LÀ L'IMAGE

Ci-dessus, une scène du port de Haïfa où les immigrants juifs viennent de débarquer. C'est de Haïfa, également, que les troupes britanniques s'embarqueront, le 15 mai prochain, alors qu'elles quitteront définitivement la Palestine. — Ci-contre, une scène familiale photographiée à Elm Grove, dans le Wisconsin. Cette famille si unie se compose de six enfants, tous adoptés par le docteur et madame Wheelihan : Richard, Patricia, Charles, Kathryn, Susan et Robert.



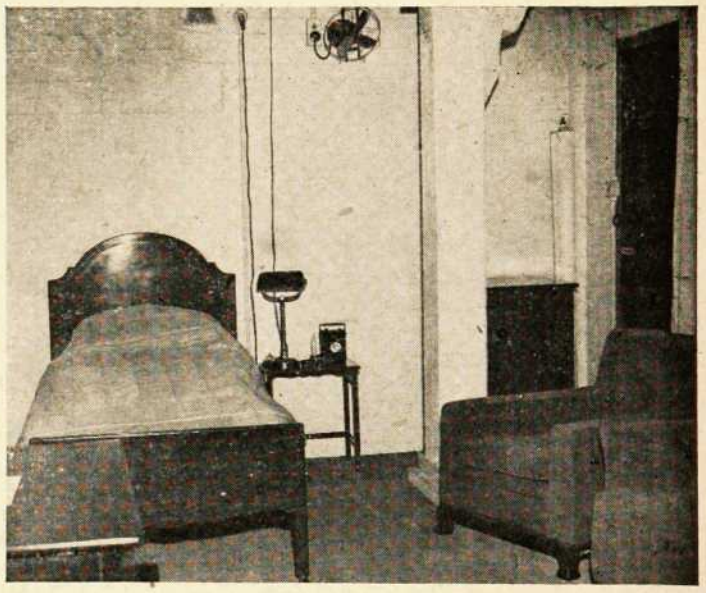
Ci-contre, le *Cape Ann*, un navire de pêche de New Bedford, lutte tragiquement contre une mer déchaînée qui le rejette sans cesse à la côte, sur la plage de Nanset. Des gardes-côte et quelques membres de l'équipage regardent le navire désemparé, tandis que d'autres se sont portés au secours des trois derniers matelots qui sont restés à bord. La maison, à gauche, est le poste de secours des gardes-côte toujours en éveil.

Avec son livre intitulé "Un voyage dans la lune", Jules Verne a fasciné notre enfance. Si, aujourd'hui, le grand rêve n'est pas encore réalisé, on peut dire que l'imaginatif auteur serait bien fasciné de voir, lui aussi, qu'on cherche à scruter les secrets de l'astre de la nuit au moyen du radar et même aussi de la télévision. Dans un observatoire américain, nous voyons ici que l'appareil enregistreur de télévision a été attaché à un puissant télescope pour que l'image de la lune soit envoyée sur les ondes et, par le fait, servir d'attraction au public. Le cliché de droite nous donne le résultat de l'expérience.



Et voici la Madame la Lune sans fard, ni beauté, telle qu'elle devait apparaître au regard des hardis explorateurs de Jules Verne. L'expérience a au moins démontré que la télévision n'est pas un mythe, de même que le radar qui l'avait devancée dans ses taquineries avec notre satellite. Avec l'avion fusée qui fait des progrès vraiment étonnants, il nous faudra bien croire un jour qu'on pourra se rendre dans la lune, après tout. Qui vivra verra, comme dirait l'autre, et c'est dommage que Jules Verne n'y soit plus !

Ci-dessus, la plus récente photo de Mme **IRENE JOLIOT-CURIE**, prise au cours d'une conférence de presse qui suivit son séjour à Ellis Island où elle avait été détenue par les autorités américaines. On peut supposer que cette lauréate du prix Nobel de physique a dû établir une comparaison entre l'accueil que lui fit cette fois le peuple américain et la réception accordée jadis à Mme Curie et à ses deux fillettes universellement connues.



Ci-contre, à droite, la chambre voisine de la salle de réunion du cabinet de guerre, chambre où Winston Churchill goûtait quelques heures d'un repos bien gagné. On imagine quelles visions tragiques ont dû hanter ses rêves !

Ci-dessous, un groupe de révolutionnaires grecs, récemment capturés en Epire, passent à l'inspection d'un officier du service secret du gouvernement grec. On assure que les partisans du général Markos mettent chaque jour bas les armes, et cela en nombre sans cesse croissant. Comme on le voit, ceux-ci sont vêtus de guénilles et bien mal chaussés. Le tribunal militaire en a condamné un grand nombre à mort, y compris des femmes. Tel est le résultat de la "cold war" ou "guerre perlée" des communistes, ce qui est bien dommage pour la Grèce, berceau de notre civilisation, surtout si l'on n'oublie pas que ce malheureux pays a été l'un des premiers à souffrir atrocement du dernier conflit. On peut redemander ce qu'en pensent ces pauvres malheureux guérilleros dont la photo apparait ci-dessous.

DANS LE MONDE SPORTIF

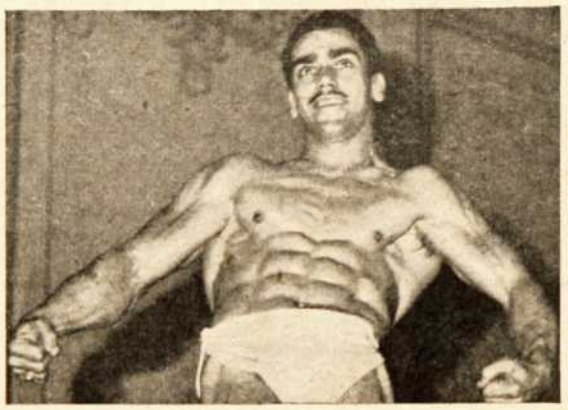
PAR OSCAR MAJOR

CHOSES ET AUTRES

■ La superstition, a dit un philosophe, est une faiblesse de l'esprit. Cet axiome est-il exact ? Nous connaissons des gens bien équilibrés qui sont superstitieux... Il est évident que ne pas prendre le train un vendredi le 13 ou ne pas séjourner dans une pièce où trois lampes sont allumées est quelque peu du domaine de la fantaisie. Incidemment, Max Bentley, l'habile avant des Leafs de Toronto, Harry Lumley, du Détroit, Turk Broda, du Toronto et nombre d'autres sont fantaisistes à ce point. Avant chaque période, Max Bentley doit lancer la rondelle dans le filet, sans quoi il croirait ne pouvoir rien faire de bien, au cours de la joute... Broda et Lumley ne seraient pas dans leur assiette ou ne pourraient éviter un accident, s'ils ne sortaient pas les premiers du vestiaire pour sauter sur la patinoire... Il y a des superstitions qui sont voisines du fétichisme et qui sont, en revanche, bien innocentes. Ainsi, le solide joueur de défense des Red Wings de Détroit, Bill Quackenbush, considère le maillot de laine qu'il porte pour les joutes disputées à Détroit comme son porte-bonheur. Depuis quelques années, il revêt cette chemise qui, à force de lavages, est devenue trop petite... Enfin, Tony Mariucci, le rude bloqueur du Chicago, joueur de rugby américain, enfouit, avant chaque joute de hockey et de rugby, un certain nombre de morceaux de pelure d'orange dans sa poche de pantalon. Il s'en tient mordicus au nombre impair. Il les mange deux par deux pour que jamais un nombre pair ne reste au fond de sa poche. Ce n'est pas bien méchant quoiqu'au jeu il fut déjà le plus brutal bloqueur de la N.H.L.

■ Cliff Couillard, premier but du Granby de l'an dernier et Marcel David, lanceur du St-Jean, champion de la Ligue Provinciale de 1947, font maintenant partie de l'équipe de baseball de la mine Shumacher, Ontario... Lors des deux joutes finales pour la Coupe Stanley, les 13 et 15 janvier 1905, entre les Silver Seven d'Ottawa et les Mineurs du Yukon, Frank McGee, de l'Ottawa, marqua 14 buts. Dans la seconde période de la deuxième joute, Frank McGee, mort dans les Flandres en 1915, enregistra successivement 8 buts. (Et l'on porte aux nues ceux qui, de nos jours, réussissent le tour du chapeau en comptant trois buts consécutifs !) Ottawa sortit victorieux de cette série finale par les pointages de 9-2 et 23-2, les plus élevés de l'histoire de la Coupe Stanley.

■ Il y a un certain nombre de gens maigres qui veulent engraisser. Le peuvent-ils ? C'est à voir, en effet, car il faut distinguer deux cas bien nets, bien séparés par leurs causes et leurs traitements. Ils n'ont qu'à consulter un médecin sportif à ce sujet... Le premier cas, c'est l'amaigri, c'est-à-dire celui qui, pour une raison quelconque, maladie ou fatigue, a perdu de son poids. Celui-là, on peut le faire engraisser facilement avec une alimentation et une hygiène appropriées. De plus, ce n'est généralement pas l'amaigri qui se plaint de ne pouvoir engraisser, c'est le maigre constitutionnel qui se désespère de sa maigreur... Selon nos maigres connaissances sous ce rapport, le maigre de constitution, celui qui a toujours été maigre de 17 à 40 ans, disons, restera probablement maigre jusqu'à la fin de ses jours. Vous connaissez de ces gens qui mangent comme deux, qui n'ont que la peau et les os et qui, toutefois, sont vigoureux et souvent infatigables. A quoi sert de faire engraisser ces maigres ? On ne réussirait qu'à leur donner une maladie d'estomac en leur faisant faire de la suralimentation. C'est d'ailleurs ce qui arrive constamment, surtout chez les femmes qui, selon la mode du jour, sont tourmentées par le désir d'être maigres ou grasses. Une personne maigre s'adonne au repos ou à une abondante alimentation pour grossir. Après six mois de ce régime, elle a gagné une douzaine de livres et une dyspepsie. Alors, la dyspepsie l'oblige à une autre sorte de régime et elle perd la douzaine de livres gagnées, plus cinq ou six livres, quelquefois... Si vous êtes un maigre, de race, de famille, restez maigre et consolez-vous en vous disant que c'est un brevet de longue vie. Les grands vieillards, ceux qui plafonnent aux environs de 80 ans, n'ont jamais été des gros ou très rarement, nous assurent les bons médecins hygiénistes. Demandez-le au docteur Adrien Plouffe, directeur adjoint du Service de santé de la municipalité de Montréal.



LEO ROBERT, à gauche, jeune culturiste montréalais, et JOS LURIANO, jeune adepte américain de la culture physique, sont d'opinion que se faire de beaux muscles, bien entraînés, acquérir par l'exercice des bras solides et des jambes agiles, c'est entrer en possession des meilleures machines qui soient pour entretenir la santé. ***Photos Gaby Studio.***

ROMEO MORIN, l'infatigable cycliste montréalais, entend faire le tour des Etats-Unis en bécane, au mois de mai, un trajet de 10,000 milles environ, si le gouvernement canadien lui accorde le privilège d'avoir dans ses goussets le montant de dollars suffisant pour subsister jusqu'au mois de septembre. Comme on le sait, dans une semblable randonnée, Morin fait six ou sept repas par jour. Ce mordu du vélo a parcouru près de 102,000 milles, jusqu'ici. Il n'y a aucun doute que Morin, employé du C.P.R., a hérité de ses ancêtres, durs pionniers ou grands voyageurs devant l'Eternel, le goût de l'aventure et des vastes horizons. L'an prochain, il tient à tout prix à réussir le tour d'Europe, en trois mois.

■ Réponse à M. E. Lalumière, Montréal. Oui, monsieur, le nom du joueur St-Clair, que vous avez vu dans l'alignement des Pirates de Pittsburgh, au camp d'entraînement, n'est autre que celui d'Eddie Thomas, l'habile receveur du St-Jean de l'an dernier, qui jouait sur un nom d'emprunt dans la Ligue Provinciale. Le gros receveur de 225 livres possède le meilleur bras que nous ayons vu, durant notre longue carrière de baseball. Si Eddie peut se mettre en tête que les joueurs doivent écouter leur gérant à la lettre, que ce gérant ait raison ou non, il fera sûrement le grade dans les ligues majeures. Soyez assuré qu'avec le lanceur Jean-Pierre Roy il est trop bon pour la Ligue Provinciale.

■ D'après certains chercheurs de la jungle africaine, l'animal le plus rapide à la course est le léopard-chasseur — on le nomme aussi cheetah — qui vit dans certaines régions de l'Afrique. Il y en a aussi en Asie. Ce n'est pas un coureur de fond, mais il file à une allure de 75 milles à l'heure, alors que les lévriers les plus rapides courent à une vitesse de près de 60 milles à l'heure, lorsqu'ils s'emploient à fond. Les léopards-chasseurs, friands des antilopes et des gazelles, établissent leurs records de 75 milles à l'heure, quand ils poursuivent leur proie.

■ Réponses à M. Ferraro, Montréal. 1° Oui monsieur, d'après certains chroniqueurs de baseball de New-York, le troisième but des Yankees, l'Irlandais Billy Johnson parle couramment la langue italienne, l'ayant apprise, dès son bas âge, à jouer avec de jeunes copains italiens de Newark, New-Jersey. 2° Johnny Greco, l'excellent boxeur italien de Notre-Dame-de-Grâces, parle français.

Une nouvelle de ANNE-MARIE DELORD-TESTA

Dessin de
JEAN MILLET

"Floria, dès ce soir, si le ciel me vient en aide, vous reverrez *Saint Sébastien* de Sodoma."

ON A VOLÉ SAINT SÉBASTIEN

Quand Luc Berger sortit de la gare, le matin radieux se levait sur Florence. Il retrouvait avec émotion la grisaille des édifices que les siècles révolus avaient revêtus de sérénité.

Laissant à un *facchino* le soin de ses bagages, il voulut sur-le-champ, reprendre contact avec la vieille cité toscane et se dirigea vers l'église Santa Croce. Il revit au passage le « Dôme », énorme masse de marbre polychrome, avec son admirable campanile ; le baptistère flanqué des deux sarcophages demeurés à la place où Dante les vit. Malgré l'heure matinale, des touristes étaient déjà arrêtés devant la célèbre porte « du Paradis », que Ghiberti mit, dit-on, vingt ans à ciseler.

A chaque pas, une merveille arrêtait Luc Berger. Il parvint à Santa Croce et dut attendre, pour y entrer, que sonnât l'heure de la première messe.

Tout de suite, il fut repris par la majesté du lieu, majesté faite de toutes les gloires ensevelies sous ces calles, plus encore que des visibles trésors d'art. La pensée que Michel-Ange reposait là, impressionnait le jeune Français plus que la splendeur de la chaire sculptée par Maiano.

Quand sonna midi, il songea à gagner son hôtel, mais il préféra déjeuner dans une *trattoria* qui lui rappelait les circonstances heureuses de son premier séjour à Florence. Elle était située dans une vieille rue donnant sur la place de la Seigneurie et l'orientation de ses fenêtres permettait d'admirer la loggia dei Lanzi et ses oeuvres d'art.

Luc les détaillait complaisamment, tout en absorbant les inévitables spaghetti, lorsqu'une sorte d'attraction lui fit détourner la tête. Il vit alors le plus ravissant visage qu'il eût jamais rencontré. C'était celui d'une jeune fille aux cheveux blonds et aux longs yeux clairs, pareils à ceux des vierges peintes par les artistes florentins. Ces yeux avaient une expression si pure et si ardente à la fois que Luc en fut bouleversé. Elle les posa sur ceux du jeune homme avec une intensité qui, chez toute autre femme, eût semblé provocante. Mais la pensée d'une tentative galante n'effleura pas Luc Berger. Une timidité inconnue le paralysait et il la vit partir sans oser lui adresser un sourire. Il en oublia qu'il avait devant les yeux le *Persée* de Benvenuto Cellini...

Espérant chasser l'obsédante image, il se rendit au musée San Marco. Mais, dans les figures de Fra Angelico, il retrouvait les traits purs, les longs yeux voilés de mystère qui le hantaient. Il gravit l'escalier qui menait aux cellules de l'ancien cloître et s'absorba dans la contemplation de l'*Annonciation* qui, à elle seule, eût immortalisé l'Angelico. La naïve beauté de l'oeuvre captiva Luc et abolit un instant en lui toute autre pensée.

Le lendemain, il sortit de bonne heure, désirant consacrer sa matinée à la visite du palais Pitti. Bien que l'on approchât seulement de Pâques, la chaleur était déjà grande et une brise agréable tempérait les bords de l'Arno. Luc Berger traversa d'un pas allègre le Ponte Vecchio et se divertit un instant au spectacle des curieuses boutiques qu'il supporte.

Le palais Pitti, avec ses allures de caserne monumentale, n'annonce point les splendeurs qu'il renferme. Luc pénétra dans les salles lambrisées d'or où régnait un religieux silence et, longuement, contempla les oeuvres des Maîtres. Il eut soudain un sursaut de joie en retrouvant une peinture [*Lire la suite page* 24]

Roman policier, par LÉO GESTELYS

LE TUEUR DE FEMMES

I — LE MEURTRE DU RAPIDE COTE-D'AZUR

APRÈS UN DERNIER GESTE de la main vers le quai où déjà la silhouette de Raoul Bressac se résorbait parmi la petite haie humaine immobilisée devant le convoi en partance, Irène reprit sa place dans l'angle du wagon-lit où la chance voulait qu'elle soit seule durant toute la nuit.

Avant de monter dans le train qui l'emportait maintenant vers la Côte-d'Azur, elle et son mari avaient dîné en tête à tête au buffet de la gare. L'appartement fermé, les domestiques déjà partis pour Nice afin que la jeune Mme Bressac y trouve, à son arrivée, une maison à peu près installée, Irène pouvait quitter Paris l'esprit tranquille et sans autre souci que la séparation qui, d'ailleurs, serait courte et le regret de ne point emmener avec elle Raoul, retenu par son métier d'avocat presque célèbre, mais qui lui avait formellement promis de venir la rejoindre entre deux plaidoiries et de prendre, avec elle et les amis qu'elle retrouverait sur la Riviera, la crémaillère de la ravissante villa qu'ils venaient d'acquérir entre Villefranche et Saint-Jean.

Sur la tablette d'acajou, la jeune femme avait étalé le livre qu'elle comptait lire en attendant le sommeil, les journaux illustrés que, déjà, elle parcourait des yeux. Comme il faisait très chaud, elle avait laissé entr'ouverte la porte donnant sur le couloir. Elle supposait que tous les voyageurs étaient installés et que nul indiscret ne tenterait d'occuper la place à côté de la sienne. Un bon pourboire glissé au contrôleur rendait cet espoir vraisemblable.

Soudain, dans l'entre-bâillement du panneau à glissière, une forme masculine se profila. Mme Bressac allait élever une protestation, mais l'inconnu n'esquissait point le geste de franchir le seuil. Par l'ouverture, Irène apercevait une partie de son visage, deux yeux qui lui parurent très grands, très sombres, seulement séparés par la mince arête du nez droit. Ils lui procurèrent, par l'acuité du regard, une sorte de malaise, mais elle n'avait pas eu le temps d'analyser cette sensation bizarre que le voyageur inconnu se détournait et, revenant sur ses pas, devenait invisible. Pourquoi avait-il accompli cette volte-face au lieu de continuer droit devant lui dans le couloir ? Irène se posa cette question, mais elle se jugea elle-même d'une émotivité exagérée. D'ailleurs ce n'était pas la première fois qu'elle voyageait seule et se trouvait en butte aux hommages, plus ou moins discrets, que lui valait sa beauté.

Elle se leva, tira la porte vitrée et abaissa le rideau. Plus tard, un employé vint transformer le minuscule salon en chambre à coucher.

— J'espère que personne ne montera dans ce compartiment en cours de route, dit-elle sur un ton craintif.

— Madame peut être tranquille. Il y a peu de

"Qu'est-ce que vous voulez, ma petite dame, il faut que la justice suive son cours !"

Dessin de JEAN MILLET

Un crime a été commis dans un train de luxe. Ce point de départ, d'un détail à l'autre, mène finalement les détectives sur la piste d'un bellâtre apparemment inoffensif qui conduit pourtant un trafic de stupéfiants.

couchettes retenues et nous avons encore des places libres. Que Madame dorme sans se tourmenter.

Complètement rassurée, la jeune femme après avoir procédé à une rapide toilette de nuit et s'être enveloppée dans les plis souples d'un soyeux kimono, s'étendit sur sa couchette et se mit à lire en attendant le sommeil qui ne répondait guère à son appel.

Elle songeait à l'accueil qui l'attendait là-bas, à la joie qu'elle éprouverait de n'être plus une passante mais de posséder un petit coin bien à elle, qu'elle pourrait orner à sa guise. Sa meilleure amie, Carmen de Lérissy, qui possédait à la sortie même de Nice une somptueuse demeure, lui avait en quelque sorte insufflé ce désir et comme Maître Bressac, très amoureux de sa femme, ne résistait jamais à ses fantaisies que, de plus, Carmen s'était chargée de découvrir le merle blanc sous les espèces d'une villa pas très chère et agréablement située, le rêve était devenu réalité. Chaque hiver Irène pourrait passer « chez elle » un ou deux mois à l'époque où toutes les élégances se donnent rendez-vous sur ce rivage enchanté qui va d'Hyères à Menton. Elle aurait, pour l'introduire dans la société la plus select, le patronage de la comtesse de Lérissy, très lancée dans le monde. L'été au bord de la Méditerranée, bleue comme un ciel tropical, calme comme le plus paisible des lacs, Raoul goûterait un repos salutaire après les fatigues d'un hiver consacré au travail.

Ce fut en songeant à toutes ces choses, avec l'impression de se trouver au seuil d'une nouvelle vie, que Mme Bressac, bercée par le monotone ronflement du train remorqué par une puissante locomotive sur la longue route d'acier, trouva enfin un profond sommeil.

Quand elle s'éveilla, il ne faisait pas encore jour. La petite ampoule bleue répandait autour d'elle une discrète clarté. Le train n'avait pas ralenti et rien n'annonçait l'approche d'une station. Cependant la jeune femme eut l'impression que quelque chose d'insolite l'avait brusquement tirée du sommeil. C'était la sensation d'un coup de sonnette retentissant avec brutalité et coupant net le rêve commencé.

Un instant elle demeura immobile, se soutenant sur un coude. A mesure que les brumes du repos se dissipaient et qu'elle reprenait la possession de ses sens, un murmure de voix lui parvenait de plus en plus distinctement. Cela provenait du couloir ; très nettement une phrase lui frappa les oreilles :

— Enfin, messieurs, circulez. Personne ne doit pénétrer. On recueillera plus tard vos dépositions.

Instinctivement, Irène sauta à bas de sa couchette, s'enveloppa de la tête aux pieds dans son ample manteau de voyage et, mue par une curiosité qu'elle ne raisonna pas, elle ouvrit la porte et regarda au dehors.

L'éclairage du couloir contrastait avec la pénombre de sa cabine. Devant l'entrée du compartiment voisin un groupe d'hommes se tenait. L'un, qui devait être le chef du convoi, barrait l'ouverture ; près de lui était un contrôleur, le même qui, peu de temps après le départ, lui avait poinçonné son billet. Cet homme était d'une pâleur mortelle et ses mains tremblaient. Deux ou trois employés de la Compagnie complétaient le groupe, maintenant légèrement à distance les voyageurs encore en pantoufles et en pyjamas, ce qui indiquait qu'ils venaient d'être, comme elle-même, arrachés à leur sommeil.

L'apparition d'une silhouette féminine sembla déconcerter un peu ces hommes que quelque événement tragique paraissait avoir bouleversés. Le chef de train fit un pas, sans doute afin de lui barrer le chemin, mais d'un geste plus prompt Mme Bressac s'avança vers le compartiment qui paraissait retenir l'attention générale.

On avait donné toute la lumière. Sur le sol, étendue de tout son long, une femme gisait, les bras écartés dans un geste terrible d'impuissance et d'abandon. Ses cheveux châtains, aux ondulations brillantes, formaient une sorte d'oreiller autour de la tête qui avait roulé sur l'épaule gauche, mais ce qui frappa surtout Irène ce fut la tragique déformation des traits, la bouche grande ouverte, les yeux aux prunelles fixes emplies, aurait-on dit, d'une vision d'épouvante et le vêtement de nuit, fait d'étoffe claire, littéralement couvert de sang encore frais.

La jeune femme poussa un cri et se recula.

— Madame, gronda l'homme à la casquette dorée, rentrez dans votre wagon, ce n'est pas un spectacle pour vous.

En même temps, d'une main prompte, il faisait glisser le panneau, dérobant ainsi l'effrayante apparition. Mais Mme Bressac, comme sidérée, demeurait immobile.

— Un assassinat ? murmura-t-elle.

— C'est bien probable. Habillez-vous, madame. On va arrêter le convoi à Avignon et là on vous interrogera sûrement. Vous occupiez le compartiment voisin. Vous avez dû entendre quelque chose ?

— Je n'ai rien entendu ... c'est affreux ! J'ai dormi. Mais comment l'a-t-on tuée ?

— Revolver, répondit laconiquement le contrôleur, et elle s'aperçut qu'il tenait à la main une arme de petit calibre.

— Voulez-vous me donner votre nom, madame ? C'est rapport aux vérifications, fit l'homme.

— Je suis Mme Bressac, la femme de Maître Raoul Bressac, l'avocat d'assises. Nous demeurons à Paris, avenue de Messine. Je me rends à Nice. Est-ce que l'arrivée sera retardée ?

— C'est possible. Il faudra recueillir les premiers témoignages.

— Je suis attendue à l'arrivée.

Le contrôleur eut un geste poli d'indifférente impuissance.

— Qu'est-ce que vous voulez, ma petite dame, faut que la justice suive son cours.

A dater de cette minute il sembla à Mme Bressac qu'elle agissait à travers les brumes d'un rêve ou, plutôt, d'une légère ivresse. Elle s'habilla d'une façon presque automatique, rassembla ses menus bagages et se trouva prête lorsque le convoi ralentit, puis s'immobilisa en gare d'Avignon. Une aube grise rendait les visages, tirés par une nuit de chemin de fer, livides comme la face d'un condamné à mort que l'on pousse vers la fatale bascule. Le froid, très vif, bleuissait les lèvres et faisait frissonner les corps brusquement tirés de l'atmosphère presque étouffante du train de luxe !

La police venait d'être mise au courant et un commissaire recevait, dans le bureau du chef de gare, les voyageurs dont on vérifiait rapidement l'identité et auxquels on posait de brèves questions.

Quand ce fut le tour de Mme Bressac, l'interrogatoire se fit plus courtois dès qu'elle eut énoncé son nom et la qualité de son mari. D'ailleurs elle ne pouvait que répéter ce qu'elle avait déjà dit au chef de train. Aucun bruit n'avait troublé son sommeil, ce qui était assez naturel puisque sa couchette se trouvait sur la paroi opposée et qu'un petit cabinet de toilette séparait son compartiment de celui où le crime avait eu lieu.

— Ainsi, madame, vous n'avez rien remarqué de suspect, nulle allée et venue dans le couloir ?

— Non, monsieur le commissaire.

Ce ne fut qu'un peu plus tard, quand elle se retrouva assise dans un wagon de première classe — on avait détaché du train la voiture tragique et ses occupants avaient été obligés de se caser n'importe où — qu'un souvenir, une image, plutôt, se forma brusquement dans l'esprit de la jeune femme : celle d'un visage mat aux traits imprécis, à l'exception des yeux très grands, très noirs et un peu trop rapprochés de l'arête mince du nez. Pourquoi n'avait-elle pas confié ce signalement au commissaire de police ? Un oubli causé par le choc qu'elle avait éprouvé ? Cependant cela avait peut-être de l'importance. Maintenant qu'elle y réfléchissait, il lui semblait qu'au moment des interrogatoires le voyageur qu'elle avait aperçu, fouillant le compartiment où elle se trouvait seule de son regard aigu, n'était point parmi le groupe de ceux qui venaient de quitter le train et attendaient la permission de poursuivre leur voyage.

Un malaise s'empara d'elle à la pensée que, si cet homme était l'assassin, il aurait tout aussi bien pu la choisir comme victime.

•

— Mais tu es une héroïne, ma petite Irène, tu as voyagé dans un wagon où il s'est passé quelque chose, tu as aperçu le cadavre de la victime et, peut-être, le visage de l'assassin. Tu vas avoir un succès fou. Tout le monde voudra t'inviter car, naturellement, le drame du rapide Côte-d'Azur va faire les frais de toutes les conversations durant une bonne semaine.

Se renversant sur sa chaise, la comtesse de Lérissy poussa un éclat de rire où tintaient toute sa gaieté, toute sa jeunesse. Un peu choquée, Irène s'exclama :

— Oh ! Carmen, quelle enfant tu fais. Rire d'une pareille chose, moi j'en suis encore tremblante. Je sens que cela va me gâter mon séjour sur la Riviera.

— Je voudrais bien voir ça ! Mais je suis une égoïste, je devrais songer à ton émotion, aux fatigues de cet interminable voyage. Au fait, j'ai oublié de te parler de ma déception quand on a affiché que le rapide aurait une heure et demie de retard. J'ai attendu, cependant. Ça vaut des félicitations, n'est-ce pas ? Maintenant, tu es ma prisonnière. Je t'emmène à la villa Rose. Ta maison est encore sens dessus dessous. Tu ne pourras t'y installer que lorsque les tapissiers auront vidé la place. Tu vas donc avoir tout le temps désirable pour bien te reposer.

— Il faut que je télégraphie à Raoul. Il doit déjà s'étonner.

— Du tout, tu lui téléphoneras. Cela vaudra beaucoup mieux.

Irène ne discuta pas davantage. Après la secousse nerveuse qu'elle avait éprouvée il lui était agréable de ne pas se sentir seule, d'abdiquer devant la volonté affectueuse de l'amie qui allait l'entourer de tendresse et de gâteries.

Malgré son désir d'oublier la sanglante vision, au cours des journées qui suivirent Mme Bressac, parmi les multiples occupations d'une vie parta-

L'ARBRE

C'est l'Arbre. Il est opaque, immobile, et vivant.
Il baigne dans le ciel, il trempe dans le vent.
Une nuit verte inonde en plein jour ses ramures.
La moindre brise en tire un millier de murmures
Et toujours quelque oiseau qui plonge dans l'air bleu ;
Puis, quand le crépuscule épaissit peu à peu,
Tel qu'une eau sous-marine et glauque, le silence,
Lentement il le boit comme une éponge immense.
Son front semble, le soir, se perdre au plus profond
De l'ombre ; et par les nuits où les étoiles font
Luire au travers et scintiller leurs clartés blanches,
Il a l'air de porter tout le ciel dans ses branches.
Il se dresse touffu, secret, vertigineux :
Son tronc énorme est bossué d'énormes noeuds ;
De vifs surgeons verdoient à son pied centenaire ;
Chacun de ses rameaux semble un arbre ordinaire ...
Quelle pensée auguste et douce habite en lui ?
Que rêves-tu, grande Ame encor jeune aujourd'hui
Qui l'occupes au fond des temps, et t'y recueilles ?
On le sent respirer, lent, de toutes ses feuilles ...

Fernand GREGH

gée entre le soin d'orner la demeure où bientôt son mari viendrait la rejoindre et les distractions mondaines que son amie lui faisait partager, se sentait l'objet d'une véritable hantise. Partout où elle se trouvait il lui semblait que pesait sur elle le regard implacable de l'inconnu qu'en son for intérieur elle nommait l'assassin.

Deux fois, elle avait dû se rendre au Palais de Justice et elle avait cru se libérer de l'obsession en faisant, au magistrat qui l'interrogeait, le récit de cette brève vision.

L'instruction confiée au Parquet de Nice, car la femme assassinée habitait les environs de cette ville, ne paraissait pas donner grand'chose.

La victime était une cantatrice célèbre qu'un très riche mariage avait, quelques années auparavant, éloignée de la scène. Elle demeurait depuis trois ans dans une belle villa bâtie presque au bord de la mer. Cette villa avait été conçue et exécutée d'après les ordres d'un Anglais millionnaire. Elle avait été connue longtemps sous un nom qui rappelait son premier propriétaire : la folie de l'Anglais.

Linda Trivella, devenue Mme Alphonse de Weill, s'était confinée dans ce petit palais où elle se consacrait entièrement aux soins nécessités par la santé chancelante de son mari. Ce dernier était mort en 1934 et, depuis, la veuve vivait une existence fort digne. On ne lui prêtait aucune aventure, on ne lui connaissait aucune liaison bien qu'elle n'eût pas quarante ans et qu'elle fût encore très belle. Parfois, elle faisait à Paris un séjour employé à visiter les couturiers, les modistes, à effectuer divers achats et surtout entendre les pièces nouvelles car elle avait gardé de son court et brillant passage sur la scène un goût très vif pour le théâtre. C'est au retour d'un de ces séjours que la malheureuse avait été assassinée. On supposait — Mme de Weill ayant pris la précaution de louer les deux places de son wagon-lit—que le meurtrier était entré sans bruit pendant qu'elle dormait. Avait-il l'intention de tuer ? L'imprudence commise par lui en tirant un coup de feu qui risquait d'attirer l'attention des autres voyageurs pouvait indiquer le contraire. Surpris alors qu'il fouillait ses bagages par la malheureuse femme réveillée en sursaut, il n'avait eu que ce moyen d'éviter le scandale et l'arrestation.

Cependant les deux valises étaient intactes. Seul avait disparu le sac à main de la riche voyageuse. C'était d'ailleurs un assez joli butin car, d'après les témoignages de sa femme de chambre, Linda de Weill avait l'habitude d'y enfermer les quelques bijoux de prix qu'elle avait emportés avec elle à Paris.

Le seul fait véritablement étrange de cette mystérieuse affaire était l'absence complète d'indices. A part Mme Bressac, personne n'avait aperçu l'homme suspect rôdant dans le couloir et justement auprès des deux seuls compartiments occupés par des femmes isolées. Au moment où sa présence avait attiré l'attention d'Irène, hésitait-il entre deux victimes ? Quoi qu'il en soit, il avait dû mettre une adresse diabolique à se dissimuler car ni le contrôleur, ni ses compagnons de route ne l'avaient remarqué et pourtant il était bien certain qu'à l'arrivée un billet manquait. Un voyageur s'était donc arrêté en cours de route.

Le fil que suivait la police était des plus fragiles en raison qu'aucune empreinte n'avait pu être relevée dans le wagon du crime. Quant aux voyageurs qui avaient repris leur place dans le train tragique, nul ne semblait susceptible d'être impliqué dans ce meurtre.

Avec les jours qui passaient, les articles consacrés à l'énigme du train Côte-d'Azur se raccourcissaient, l'intérêt du public devenait moins ardent et Irène, prise par ses occupations, échappait à l'obsession et reprenait le cours d'une existence heureuse et comblée.

Après une remarquable plaidoirie qui avait entraîné l'acquittement de son client et consacré sa réputation, Raoul Bressac annonçait sa prochaine arrivée. Le temps d'étudier quelques dossiers et de les annoter avant de les confier à son secrétaire et le jeune Maître viendrait goûter un repos bien gagné auprès de sa charmante femme.

Huit jours à peine séparaient Irène de ce moment tendrement espéré. En attendant, elle n'avait guère le temps de s'ennuyer car sa sémillante amie l'entraînait dans un véritable tourbillon de plaisirs. Le carnaval battait son plein et les deux jeunes femmes ne dédaignaient point de se mêler à la foule cosmopolite qu'attirent ces réjouissances populaires. La petite conduite intérieure que Carmen de Lérissy pilotait avec maestria les conduisait rapidement d'un point à l'autre de la Côte où se suivent, comme un véritable enchantement, les cités de plaisir et de beauté.

Ce jour-là, les deux amies s'étaient rendues à Cannes afin d'asister à la bataille des fleurs. Carmen avait dépouillé son jardin et celui de Mme Bressac ; sous les mimosas, légers comme une pluie d'or, l'auto gros bleu faisait, aux deux femmes, un élégant écrin. Les cheveux d'ébène de Carmen rendaient plus éblouissantes les boucles légères et cuivrées d'Irène et le teint ambré de la Mexicaine paraissait plus chaud à côté des délicates couleurs et de la chair nacrée de la Parisienne.

Bientôt lasses du défi'é, les deux amies quittèrent la promenade qui borde la mer et, après avoir remisé la voiture qu'elles comptaient reprendre après avoir assisté au gala des Ambassadeurs, elles se dirigèrent vers le casino où déjà se pressait une foule débordante de gaieté.

Elles avaient choisi une table un peu à l'écart qu'un bouquet de plantes vertes isolait du reste de la salle. Devant elles, le thé répandait son délicat arome. Carmen était en train de beurrer soigneusement les toasts rôtis à point. Soudain, Irène poussa une exclamation. Son amie leva les yeux sur elle et fut frappée par la transformation qu'avaient subi ses traits. Irène avait pâli sous son fard léger et ses yeux, largement ouverts, étaient fixes comme ceux d'une somnambule dont sa face avait pris la troublante immobilité.

Mme de Lérissy allait poser une question. Elle n'en eut pas le temps. Le sourire aux lèvres, la main tendue, un homme s'avançait vers elle.

— Chère Madame et charmante compatriote ! Quelle faveur de vous rencontrer !

Les sourcils de la comtesse s'étaient froncés, elle accorda au nouveau venu une poignée de main distante. Pourtant elle remarqua :

— Je ne vous croyais pas sur la Côte d'Azur, monsieur de Santiaremo...

— J'y suis arrivé ce matin, après un admirable voyage.

— Ah ! vraiment, fit-elle indifférente.

— Oui, sur le yacht d'un ami, Américain comme nous, mais des Etats-Unis : Sir George Palmers. Vous connaissez de nom, évidemment ? Un véritable champion de golf. Nous avons visité les îles grecques, suivi les côtes de l'Italie. Il y a deux jours, nous étions en Corse, l'île de Beauté. Quelle merveille ! Mais je parle, et j'oublie de vous demander de bien vouloir me présenter à votre amie, Madame, vous allez dire que nous autres, Mexicains, nous sommes de véritables sauvages...

Irène fit un geste vague. La politesse aurait sans doute voulu qu'elle protestât mais, en cette minute, aucun son n'aurait pu sortir de ses lèvres. Sans doute le jeune homme — il paraissait avoir trente ans au maximum— attribua-t-il ce silence à l'effet produit par son physique sur celle que Carmen de Lérissy venait de nommer Mme Bressac. Il eut un sourire un peu fat qui en disait long sur ses prétentions.

Cependant le Mexicain finit par se rendre compte qu'il lui était difficile de soutenir à lui seul une conversation que ni l'une ni l'autre des deux amies ne paraissait vouloir engager. Il s'inclina profondément, baisa à tour de rôle la main de Carmen et celle de Mme Bressac, puis il se perdit parmi les groupes de plus en plus nombreux, non sans avoir jeté un long regard admiratif à la femme de l'avocat.

Quand elles furent libérées de l'importune présence, Irène questionna :

— Tu connais très bien ce monsieur, c'est un de tes compatriotes ?

— Je n'en sais rien. J'étais trop jeune quand mes parents ont quitté le Mexique pour m'être occupée à fond de cette question. Manoel de Santiaremo était le protégé d'une de mes parentes, la senora Inès d'Ayunanda-y-Castillo. Elle l'avait recueilli, disait-on, mourant de faim, sur le pavé de Miami, ce qui portait à douter de sa nationalité mexicaine. Cette dame, très riche et très pieuse, avait conduit deux ou trois fois chez mon père le jeune garçon qu'elle faisait élever comme s'il eut été son fils. Elle est morte tragiquement alors que Manoel venait d'atteindre sa dix-huitième année. Elle lui léguait toute sa fortune et ce nom de Santiaremo qui était celui d'un domaine. A cette époque mon père venait d'être nommé ambassadeur à Paris. Nous avons quitté Mexico avant de connaître le résultat du procès.

— Mais non, une accusation de meurtre.

— Le meurtre de sa bienfaitrice ?

— Exactement. Il paraît que la conviction de la police était qu'il ne pouvait y avoir d'autre assassin que Manoel.

— Il a été condamné ?

— Acquitté, malgré toutes les présomptions. Dettes de jeu, vie en partie double avec des filles qu'il comblait de cadeaux, Manoel a fourni au début du procès un alibi incontestable. Il avait passé cette nuit-là dans un bouge en compagnie d'une prostituée bien connue de la police qui n'aurait pas manqué de le dénoncer pour obtenir une récompense. J'ai appris ces détails plus tard. Malgré tout, cela ne me disposait guère à renouer des relations avec ce dangereux garçon... Et puis, ce n'est pas tout. Sais-tu sous quel sobriquet nous le désignons parfois entre nous — je veux parler des membres de notre petite colonie mexicaine qui, à Paris ou sur la Riviera aiment se retrouver dans mon salon ? Le tueur de femmes !

— Le tueur de femmes ? Mais c'est horrible. Il a donc commis d'autres crimes.

— Non, sans doute, car il serait arrêté depuis longtemps. La police française a plus de flair que la police mexicaine. Ce sont des coïncidences, mais impressionnantes pourtant. Jugez-en, ma chère Irène. Manoel, après son acquittement, a réalisé une partie des biens de sa protectrice et, nanti d'un assez gros magot, s'est mis à courir le monde. En 1931, je venais d'épouser M. de Lérissy ; mon ex-mari était alors attaché à l'ambassade française à Rome. C'est là où je revis pour la première fois le fils adoptif de la pauvre senora. Il menait un train fastueux et était très lancé dans la colonie étrangère. On le disait le protégé d'une comtesse appartenant à une illustre famille italienne. Elle fut trouvée morte dans son lit, empoisonnée par une dose trop forte de morphine. Suicide ou imprudence ? Pourtant jamais la comtesse Bianca n'avait passé pour morphinomane, et puis la disparition d'un écrin contenant de précieux bijoux de famille donna à penser qu'un crime était plus vraisemblable.

— Et... Manoel ?

— Manoel était parti depuis trois jours pour Milan d'où il écrivait des lettres journalières et passionnées à l'infortunée Bianca.

— On ne l'a pas arrêté ?

— Non, mais comme la police italienne est assez stricte et a horreur du scandale, il fut prié de passer la frontière sans délais. Deux ans se passèrent. Je n'entendis plus parler de mon peu sympathique compatriote. Et puis, tu sais les soucis qui remplirent ma vie, la mésentente qui régnait dans mon ménage jusqu'au moment où M. de Lérissy consentit à une séparation qui nous rendit à chacun notre liberté. Ce fut à Paris que, de nouveau, le nom de cet homme s'imposa à moi. Une femme venait d'être assassinée dans des conditions mystérieuses. Tu dois t'en souvenir, tous les journaux en ont parlé. C'était une comédienne qui avait eu son heure de célébrité. Elle habitait à Ville-d'Avray un confortable chalet. Un jour, ou plutôt un soir, elle disparut. On retrouva, après quarante-huit heures de recherches, son corps dans la Seine. Naturellement, on fouilla dans sa vie intime. Quinquagénaire, elle avait gardé le goût des liaisons peu en rapport avec son âge. Parmi ses protégés, la presse cita un élégant Mexicain...

— Lui, encore ?

— Lui toujours, mais cette fois aussi il était hors de cause. Sa rupture avec l'ancienne étoile remontait à quelques mois et il ne se trouvait pas à Paris au moment du drame. Quand même, ce fut une affaire de plus qu'il fallut classer. Ceux qui ne savaient pas ne purent que suivre l'exemple donné par la police, mais moi et les quelques amis qui avaient connu Manoel à Mexico, ne purent chasser de leur esprit ce tragique enchaînement de meurtres. Avoue que, quand je raisonne, je suis obligée de l'absoudre, mais quand je laisse parler mon instinct, j'éprouve à le rencontrer une sorte de gêne et même d'horreur.

— Ton instinct ne te trompe pas, Carmen. Ecoute, il faut que tu saches...

Elle n'eut pas le temps de terminer sa confidence. Le Mexicain s'était rapproché d'elles et, comme l'orchestre attaquait une rumba, il s'inclina devant Mme Bressac.

— Madame, me ferez-vous l'honneur de m'accorder cette danse ?

— Je vous remercie, monsieur. Je ne danse pas... balbutia Irène toute tremblante.

— Vous n'avez pas encore dansé, mais vous ferez, je l'espère, une exception en ma faveur. Ne me refusez pas, madame, sans quoi je penserai que Mme de Lérissy vous a dit du mal de moi... Et puis, j'ai tant d'admiration pour votre mari ! Maître Bressac est un grand avocat. Si, un jour, j'avais maille à partir avec vos tribunaux, c'est entre ses mains que je confierais ma cause.

Il eut un geste plus osé pour s'emparer du bras de la jeune femme. Devant lui, elle semblait médusée. Elle se leva avec la raideur d'un automate et, à contre-coeur, mit sa main dans celle de Manoel.

II — UNE NUIT DE CARNAVAL

Pour la seconde fois Irène relisait la courte lettre qu'elle venait de recevoir. Réponse à un appel pressant qu'elle avait adressé à son mari, le ton un peu persifleur qu'employait Raoul blessait la sensibilité exacerbée de la jeune femme. Tous

ces projets, faits avant le départ d'Irène, s'écroulaient. Une cause sensationnelle venait de s'offrir à lui. Ambitieux comme tous les hommes qui aiment vraiment leur profession, l'avocat n'eut pas une minute l'idée de se dérober à cette tâche. Son voyage à Nice en subirait quelque retard, voilà tout ! En termes affectueux il expliquait le cas à Mme Bressac, puis il continuait en la raillant doucement de ses terreurs qu'il qualifiait d'enfantines. Il terminait en termes un peu sibyllins :

« A moins que l'homme dont tu parles ne soit doté du don d'ubiquité, tes soupçons sont sans fondements ; tes terreurs tout à fait illusoires. Pourtant, je tiens à te rassurer et à t'affirmer que, même si tes pressentiments étaient fondés, tu aurais une protection infiniment plus effective que ne pourrait l'être la mienne en la personne d'un de mes vieux amis qu'une mission appelle sur la Côte d'Azur. Je ne t'en dis pas plus long. Le hasard vous rapprochera peut-être. A bientôt, petite folle adorée, ne faites pas la moue et ne tenez pas rigueur à votre mari qui vous embrasse comme il se promettait de le faire. Partie remise, n'est-ce pas ? Ton Raoul. »

Quel était cet ami dont l'avocat n'écrivait pas le nom et comment pourrait-il veiller sur elle puisque Raoul ne faisait nulle allusion à une visite probable ? Un instant, une pensée qui, au fond, ne lui fut pas trop désagréable, vint effleurer son esprit. Par un obscur sentiment de jalousie, ce mari qui, cependant, affichait une absolue confiance en son épouse aurait-il l'intention de la faire surveiller par quelqu'un qu'elle ne connaissait pas ? Cela expliquerait la « mission » dévolue au mystérieux personnage. Pourtant ces détours n'étaient guère dans le caractère d'un homme aussi loyal, aussi brave que Bressac. Il est vrai que l'amour excuse tout et que l'on n'est jaloux que de ce qu'on adore.

Cependant l'angoisse qui pesait sur Irène depuis la nuit du crime accompli si près d'elle, ne se dissipait pas entièrement. Au lieu de s'installer dans sa maison où, maintenant, tout était prêt pour la recevoir, la jeune femme, feignant de se rendre aux exhortations de son amie, demeurait chez Mme de Lérissy. Elle s'y sentait moins isolée et plus tranquille qu'elle ne l'aurait été sous son propre toit.

Le soir du Corso donné dans la salle de l'Opéra de Nice était arrivé. La jolie Mexicaine avait retenu une loge. Sous le masque et le domino il lui serait possible d'intriguer les nombreuses relations auxquelles elle avait soigneusement caché son intention d'assister à cette fête en compagnie de Mme Bressac. Dans la vaste salle qu'un plancher reliait à la scène, une foule un peu mêlée se pressait et se coudoyait. Toutes les loges étaient occupées. Bien que ce bal ne comptât point parmi les élégantes réjouissances réservées à ce que l'on nomme « la meilleure société », beaucoup, parmi les riches hivernants, se plaisaient à un spectacle qui, au même titre que la journée du Mardi gras, garde l'aspect d'une véritable redoute de Carnaval.

C'était la première fois qu'Irène assistait à pareil spectacle ; l'entrain des danseurs, forcés de piétiner sur place et souvent bousculés par des farandoles endiablées, l'amusait. Un papillonnement de couleurs tendres mêlées aux dorures de la salle éblouissait les yeux. Depuis un instant elle était seule ; Carmen s'était éloignée au bras d'un domino de ses amis qui, sous le loup de velours noir, n'avait pas reconnu les yeux de jais et le teint ambré de la Mexicaine.

Accoudée au rebord de la baignoire, se trouvant ainsi presque au même niveau que les danseurs, Irène éprouva cette sorte de gêne que connaissent bien les personnes nerveuses et qui est comme l'obscur appel d'un être qui, à la même minute, cherche à attirer leur attention. Elle se retourna brusquement et se trouva presque face à face avec le beau Manoel. Il avait dédaigné le domino aussi bien que le loup et donnait l'impression d'un curieux entré afin de jouir du coup d'oeil mais qui ressortira presque aussitôt.

Quand leurs regards se croisèrent, le Mexicain se mit à sourire tandis qu'Irène éprouvait un malaise qui la força à détourner la tête, mais il était trop tard. Manoel s'approcha, si près que sur son front la jeune femme sentit la chaleur de son souffle.

— Madame Bressac. Quelle chance pour moi de vous avoir reconnue ! J'allais quitter ce bal. On y respire vraiment trop de poussière. Me permettez-vous de vous conduire au buffet ? Les consommations y sont de premier choix.

— Je vous remercie, monsieur, mais je suis avec mon amie. Elle va revenir dans un instant.

— Ne vous y fiez pas trop. Je l'ai aperçue au bras de M. de Pontséguier, son dernier flirt. Ah ! pardon, vous n'étiez pas au courant. D'ailleurs il n'y a rien de mal. Que serait l'existence d'une jolie femme s'il n'y avait pas l'amour ? Mais permettez-moi de prendre place un instant dans votre loge. C'est pour moi un si grand bonheur de vous retrouver.

Avant qu'Irène ait eu le temps de protester, le Mexicain s'était précipité vers la porte donnant sur le couloir et, un instant plus tard, il apparaissait dans le fond de la baignoire, s'inclinant cérémonieusement, puis il s'assit tout à côté d'elle avec une parfaite aisance. Elle ne put lui refuser sa main dégantée où il appuya longuement sa bouche. Cela lui causa l'impression désagréable d'un serpent effleurant sa peau moite, car les lèvres de l'étranger avaient la fraîcheur et le poli que l'on prête à ces reptiles. Peut-être y avait-il là une sorte d'auto-suggestion mais, à côté de Manoel, Irène ressentait un ébranlement nerveux qui aurait pu aller jusqu'aux larmes. Immobile, ses longues paupières baissées projetant sur ses joues l'ombre des lourds cils bruns, elle écoutait à peine les propos que murmurait son compagnon. Elle se l'imaginait malgré elle pénétrant dans le compartiment où reposait une femme endormie, faisant les gestes hideux du voleur, puis celui de l'assassin. Elle voyait s'écrouler la victime, l'homme enjamber le corps déjà tout couvert de sang afin de regagner le couloir alors désert.

— A quoi pensez-vous, madame, je vous parle et je sens que mes mots n'arrivent point jusqu'à vos oreilles ? Que peut-il y avoir entre vous et moi qui suis, je puis m'en faire gloire, l'un de vos plus passionnés admirateurs ? Ne me ferez vous-même pas la grâce de me répondre ?

— Je n'ai rien à vous dire. Je suis un peu lasse et puis je me ressens encore de l'émotion que j'ai éprouvée à mon départ de Paris, dans le train qui m'emmenait ici.

— Le train où fut assassinée Mme de Weill ? En effet, j'ai vaguement entendu parler de cette affaire. Je suppose que vous avez dû être très effrayée, pauvre petite madame ?

En même temps qu'il prononçait cette phrase, si banale en apparence, une lueur de raillerie dansait dans ses prunelles sombres.

— Bah ! continua-t-il sur un ton badin, le meurtrier se fera pincer un jour ou l'autre. Il faut bien que le dernier mot reste à la police, c'est plus rassurant pour les honnêtes gens dont nous sommes, n'est-il pas vrai ? Mais quelle chose bizarre que la vie ! Votre mari se consacre justement à atténuer les torts des mauvais garçons qui lui confient leur cause, de ces mêmes mauvais garçons que votre honnête petit coeur voue aux pires supplices. Obtenir l'acquittement de l'un d'eux est un titre de gloire pour Maître Bressac.

— Soyez certain que mon mari refuse de plaider les affaires par trop révoltantes, lança la jeune femme sur un ton d'indignation véhémente.

— Ce qui fait qu'il ne consentirait pas à assumer la défense de l'assassin du rapide, si la police mettait un jour la main sur le vrai coupable ?

— Pourquoi dites-vous le vrai coupable ?

— Parce que l'erreur policière est fréquente et il est dangereux de se fier aux apparences et à quelque brève impression.

Le regard velouté pesait sur elle jusqu'au malaise. Sur les joues, un peu creusées par la fatigue, les longs cils battaient à un rythme précipité. Elle sentit qu'il lui était impossible de demeurer plus longtemps dans l'intimité de cette loge, auprès d'un homme pour lequel elle éprouvait une pareille répulsion. Son regard parcourant la salle n'avait pu découvrir le domino rouge de Carmen. Elle se leva et, avec la brusquerie de quelqu'un qui prend une résolution :

— Vous m'avez offert une glace, je crois ? Allons au buffet, je meurs de soif.

Tout en suivant le couloir du rez-de-chaussée encombré de couples dont cette relative tranquillité favorisait le flirt, puis en gravissant l'escalier qui mène au foyer où se trouve le buffet, Mme Bressac dut subir le contact d'une main qui s'était emparée de son bras sous le prétexte de lui éviter les bousculades de cette foule déjà un peu ivre de bruit et de rires.

Une table se trouva libre. Elle s'y laissa installer. La tête lui tournait et le sang bourdonnait à ses tempes. Cet état l'empêchait de percevoir le sens des phrases que Manoel murmurait à son oreille. Encouragé par ce silence, des banales galanteries du début son ton s'était fait plus passionné, plus ardent, et c'était une véritable déclaration d'amour qu'écoutait, sans en avoir conscience, la femme de l'avocat.

Avec l'obstination de l'idée fixe, tandis que le beau Mexicain devenait plus audacieux, dans l'esprit d'Irène une formule s'inscrivait qu'elle se répétait mentalement, sans trêve : « Le tueur de femmes ! »

Soudain, Manoel se pencha vers elle, si près qu'elle sentit sur son cou le souffle chaud de cette bouche d'un rouge éclatant de blessure fraîche.

— Dites que vous m'aimerez, je vous en conjure ? Je suis fou de vous. En même temps il passait son bras autour de la taille d'Irène et cherchait à la renverser contre lui. Comme fouaillée par un aiguillon, la jeune femme se leva brusquement et, sans trouver une parole, bousculant les chaises des consommateurs assis à une table voisine, elle s'enfuit comme une bête traquée.

Obligé d'attendre la venue du garçon afin de régler ses consommations, Manoel ne put se lancer à sa poursuite. Il avait eu un haussement d'épaules indifférent dont le sens était : « Elle peut m'échapper maintenant puisque je suis sûr de la retrouver tout à l'heure. »

Irène descendait l'escalier en courant. Si elle n'avait laissé, dans la baignoire, son manteau, elle serait sortie. Elle en voulait à Mme de Lérissy qui l'avait abandonnée à cette odieuse aventure, à elle-même qui s'était exposée à cet humiliant hommage. Elle allait retrouver l'asile incertain de sa loge quand un domino noir lui barra le passage. Elle eut un geste pour l'écarter de sa route mais, à travers les trous du masque, deux yeux clairs se fixèrent sur elle.

— N'ayez aucune crainte. Vous ne risquez rien. Il faut que vous revoyiez l'homme avec lequel vous étiez tout à l'heure au buffet. La vérité est à ce prix.

— Qui êtes-vous, pour me donner un pareil conseil ?

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

8	3	6	2	7	5	4	8	2	6	4	5	3	7	2	8
J	L	G	A	S	S	V	O	Y	R	O	O	E	O	E	U
4	8	3	6	5	4	2	8	5	3	6	2	7	4	8	3
U	R	T	A	Y	S	Z	S	E	E	N	C	Y	S	P	M
4	7	2	6	5	3	8	4	2	6	5	3	7	2	8	4
E	E	O	D	Z	P	L	R	N	E	M	S	Z	F	U	E
4	7	3	6	5	2	8	4	3	6	5	2	7	5	3	8
Z	P	V	D	O	I	S	E	O	E	I	A	R	N	U	H
8	2	6	4	3	5	8	2	6	5	3	7	2	8	4	5
E	N	C	N	S	S	U	C	I	S	A	U	E	R	V	E
8	4	6	2	5	4	7	3	6	2	5	4	3	7	2	8
E	E	S	E	V	D	D	I	I	N	E	E	D	E	V	U
3	4	7	2	6	4	5	3	8	2	6	5	3	4	2	7
E	T	N	O	O	T	R	R	X	U	N	E	A	E	S	T

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, *par William J. Miller. King Features, Inc.*

— Un ami de votre mari. Rentrez vite dans votre loge, votre amie vous y attend et si le Mexicain vous demande un rendez-vous, acceptez-le pour après-demain, dans les jardins du casino de Monte-Carlo, j'y serai.

Irène aurait voulu questionner encore, mais le domino s'éloignait rapidement.

III — L'HISTOIRE DE MANOEL

Ils s'étaient rencontrés à l'entrée des jardins. Un merveilleux soleil répandait l'or de ses rayons sur les massifs bien entretenus. Quand il avait aperçu la jeune femme, un éclair de triomphe avait illuminé le brun visage de Manoel. Jusqu'à cette minute, il n'avait pas cru qu'elle viendrait à ce rendez-vous obtenu de guerre lasse, à la fin du bal masqué où sa trop grande audace avait manqué lui faire définitivement perdre la partie.

Tout de suite, il marqua son avantage en s'emparant du bras de Mme Bressac qui ne le lui retira pas.

— Savez-vous que vous m'avez fait beaucoup de peine, l'autre soir. Pourquoi vous étiez-vous enfuie ?

Irène rougit. Elle éprouvait un indicible dégoût à participer à ce marivaudage.

— Je n'ai pas l'habitude, fit-elle assez sèchement, d'être traitée comme une midinette. Avouez que vous avez été un peu osé.

Manoel éclata de rire, laissant voir ses dents éblouissantes entre la pourpre des lèvres.

— Les femmes sont toutes les mêmes. Dites-moi en quoi l'amour d'une midinette peut différer de celui d'une femme du monde ?

— En tout cas, vous paraissiez oublier que je suis mariée.

— Et mariée à un homme que j'estime tout particulièrement. Mais nous ne nous sommes pas retrouvés aujourd'hui à seule fin de parler de Me Bressac, n'est-il pas vrai ? Voyons, nous ne pouvons prolonger cette sentimentale promenade. Vous plairait-il d'entrer au Casino ? Non ! Le jeu ne vous dit rien ? Alors, allons goûter dans un petit bar très amusant que je connais.

— Loin, votre petit bar ? Non, je préfère le Café de Paris.

— Mais nous serons le point de mire de tout le monde. Que dirait Me Bressac s'il apprenait que sa ravissante épouse...

— Mon mari a la plus entière confiance en moi, mais peut-être avez-vous peur ?

— Moi ? fit le Mexicain en se redressant. Ah ! ma chère amie, il y a longtemps que j'ai banni le mot peur de mon vocabulaire. Du reste, je suis de première force à l'épée et au pistolet. J'ai eu plusieurs duels. Je n'ai jamais été touché. Par contre, mes adversaires...

— Taisez-vous ! ne put s'empêcher de crier Irène devenue toute pâle.

Du coin de l'oeil le Mexicain examinait l'altération de ses traits.

— Je suis sûr qu'on vous a dit sur moi des tas d'horreurs. Vous ne voulez pas me les confier ! Mme de Lérissy, sans doute ? Cette pauvre Carmen me déteste. Sa mère avait rêvé qu'elle serait l'héritière de la senora d'Ayunanda-y-Castillo. Quand les biens de la vieille dame me sont revenus, il a semblé à la famille de votre belle amie que je dépouillais celle-ci... Comme c'est mesquin, n'est-ce pas ?

Ils avaient atteint le grand espace libre sur lequel s'ouvre la blanche façade du Casino. En obliquant, ils gagnèrent le Café de Paris dont le style ne diffère pas essentiellement de celui choisi pour le Temple de la roulette et du trente et quarante. Manoel inspecta la salle encore peu encombrée et fit choix d'une table.

— Dans un quart d'heure, fit-il, ce sera la cohue ; puis, revenant à sa préoccupation : Je suis certain que Mme de Lérissy m'a dépeint sous les plus sombres couleurs.

Irène hésitait à répondre. Tout à coup, son regard qu'elle promenait nonchalamment sur les personnes assises aux tables voisines fut accroché par un autre regard qui cherchait le sien.

Tout au fond de la salle, un homme était assis, solitaire, devant une consommation. Il pouvait avoir une quarantaine d'années et, dans son aspect extérieur, rien n'attirait particulièrement l'attention ; son visage rond, sa solide carrure lui donnaient l'aspect de quelque brave bourgeois de province venu en train de plaisir assister aux fêtes du Carnaval. Dès qu'il s'aperçut qu'Irène l'avait remarqué, il déroba ses yeux sous de larges lunettes d'écaille et prit un air des plus indifférents, mais la jeune femme ne douta pas une seconde de l'identité absolue qui existait entre ce consommateur solitaire et l'homme qui lui avait parlé, la nuit du Corso. Elle ne se sentit plus seule et une audace combattive la poussa à dire :

— J'ai simplement entendu raconter qu'il y avait eu, autour de vous, monsieur de Santiaremo, beaucoup de morts violentes, des femmes qui vous avaient aimé.

— Voilà ! Je porte malheur... C'est excitant, n'est-ce pas ?

— Inquiétant plutôt.

Les traits du Mexicain se durcirent, sa voix prit une sonorité métallique.

— Pourquoi vous occuper de cela ? Ne comprenez-vous pas que ces sornettes sont au-dessous de vous ? Potins de concierges dont je suis sorti blanc comme neige.

— Oui, je sais : des alibis...

— A la bonne heure. Vous connaissez les termes du métier. Au fait, la femme d'un avocat. Mais n'avons-nous rien de mieux à faire que d'évoquer ces tristes souvenirs ? Puisque vous connaissez les deuils qui ont assombri mon existence, vous devez comprendre que j'ai beaucoup souffert et, en cette minute même, le doute que je lis dans vos yeux est une torture de plus.

— Pourquoi voulez-vous que je doute. Ai-je le droit de me montrer plus sévère que la justice ? Pourtant je suis curieuse comme toutes les femmes et je voudrais que vous me donniez une preuve de confiance.

— Quelle preuve, chère amie ?

— Faites-moi le récit de votre vie depuis le jour où cette dame mexicaine a fait de vous son fils adoptif.

Les longs sourcils du jeune homme se froncèrent au point de ne former qu'une ligne dont l'arête droite du nez marquait le milieu.

— Rien, je vous dis, il n'y a rien. La senora a été assassinée par des bandits de passage. Ils ont pénétré dans l'hacienda. La vieille dame dormait la fenêtre ouverte. Cela est si certain que l'on a retrouvé, devant la maison, un de ces lassos dont se servent les voleurs de bestiaux. Carmen de Beystegui avait quitté le Mexique, elle ne peut rien savoir de cette affaire.

— Et les autres !

— Ah ! on vous a tout dit. Compliments à vos informateurs bénévoles. Mais il me semble que si vous aviez pour moi, je ne dirai pas de l'amour, ce serait peut-être de la fatuité, mais un peu de sympathie, il y aurait pour nous d'autres sujets de conversation.

— De quoi pouvons-nous parler, nous nous connaissons si peu !

— Mon rôle serait de vous répondre par une déclaration qui, bien que sincère, vous effaroucherait peut-être.

— Je hais les banalités qu'un homme se croit forcé de débiter dès qu'il se trouve...

— Avec la femme de ses rêves. Car vous êtes la femme de mes rêves. Savez-vous à quoi je pense en vous regardant ? Je pense à la joie qui serait la mienne si vous consentiez à faire une promenade en mer, à bord du yacht de mon ami Palmers. Là, vous allez vous récrier ? Ecoutez-moi. Qu'y aurait-il de compromettant à ce que vous acceptiez cette invitation ? Sir Palmers est un véritable gentleman.

— Peut-être accepterai-je, mais il faudrait que la comtesse de Lérissy consentît, à m'accompagner.

— Ne le demandez pas. Bien que très riche et parfaitement élevé, mon camarade est un gentleman de couleur. Vous devez connaître la séparation complète qui existe, en Amérique, entre blancs et coloredmen...

— Alors, ne comptez pas sur moi, mon bon monsieur. D'ailleurs j'ai peu de liberté.

— En effet. J'ai entendu dire que vous étiez appelée au Palais au sujet de ce crime passionnant, l'assassinat du rapide Côte-d'Azur.

— Vous êtes mieux renseigné que moi. J'ai, comme tous les voyageurs du rapide, dû faire une déposition, mais je ne suppose pas avoir à la renouveler...

— Et pourtant, vos indications sont précieuses. Vous croyez avoir aperçu le meurtrier ?

Une profonde stupéfaction figea le joli visage d'Irène.

Depuis le début de l'enquête, elle avait, en effet, été appelée deux fois au Palais de Justice mais, sur sa demande d'abord et aussi afin de ne point révéler un fait susceptible d'alerter le meurtrier, sans doute sûr de l'impunité, la déposition de Mme Bressac était demeurée secrète. Aucun journal n'y avait fait allusion jusqu'alors. Irène enveloppa l'étranger d'un regard direct qui ne lui fit cependant pas baisser les yeux.

— Je vois que vous avez des amis dans l'entourage de M. Duvivier, le juge d'instruction.

— J'ai des amis partout, adorable madame, et bien peu d'ennemis, tout au moins d'ennemis en état de me nuire.

Il y avait dans le ton dont cette phrase était prononcée une menace que comprit parfaitement Irène. Pour la souligner encore, Manoel lui prit la main.

— Mais, dit-il en la serrant, il est une amitié à laquelle je tiens plus qu'à toute autre. C'est la vôtre. Dites que nous sommes amis, je vous le demande en grâce ?

De nouveau elle soutint son regard.

— Pourquoi ne le serions-nous pas ?

Elle avait achevé son thé et faisait mine de se lever. Le Mexicain ne la retint pas. Il l'accompagna jusqu'à une station de taxis où elle prit une voiture afin de rentrer à Nice. Elle s'attendait à ce que le jeune homme insistât pour l'accompagner et était d'avance décidée à décliner fermement cette proposition mais, à sa grande surprise, il referma sur elle la portière après lui avoir baisé la main avec une ardeur qui la remplit d'une sourde honte.

— Vous m'excuserez, bien chère amie. Je ne puis vous suivre, ce soir. J'ai justement rendez-vous avec mon ami Palmers. Le « Colorado », c'est le nom de son yacht, mouille actuellement dans les eaux monégasques. Nous nous proposons de suivre toute la côte française, de Menton à Port-Vendres. Ce sera une ravissante croisière. Je suis sûr que vous allez être tentée.

— J'en serais surprise, répondit froidement Irène cependant que, le chauffeur ayant appuyé sur le démarreur, le taxi prenait lentement sa place parmi les voitures nombreuses qui sillonnent dans l'un ou l'autre sens la superbe voie qui traverse la Principauté.

Un assez long moment la jeune femme demeura trop absorbée par ses pensées pour songer à jeter un regard sur un paysage qu'elle connaissait admirablement. La nuit commençait à tomber et les grands lampadaires s'allumaient, substituant l'aveuglante clarté électrique aux derniers rayons du soleil déjà disparu dans une brume violette. Soudain, son regard se porta machinalement vers la portière. Tout de suite, il lui sembla que le chemin pris par la voiture n'était pas celui qu'elle avait désigné. Elle regarda avec plus d'attention et se rendit compte que le boulevard sur lequel roulait la voiture conduisait directement à Beau-Soleil. Impatiente, elle frappa à la glace qui la séparait du chauffeur pour le questionner.

— Où me conduisez-vous ? Je vous ai dit que j'allais à Nice.

L'homme se retourna. Elle aperçut un instant un visage sombre où luisaient deux prunelles de jais et une double rangée de dents blanches. Etre conduite par un chauffeur nègre n'avait, en somme, rien d'insolite et pourtant Mme Bressac en ressentit une sorte de malaise. Elle réitéra sa question. Alors seulement il lui fut répondu :

— Ne vous inquiétez pas, madame, un tout petit détour. J'avais une lettre à déposer, urgente, mais nous allons retrouver le bon chemin.

— Ceci est intolérable. Si vous ne voulez pas me conduire, arrêtez immédiatement. Je trouverai une voiture qui me mènera à destination.

Le chauffeur, comme seule réponse, appuya sur l'accélérateur. L'auto fit un bond en avant. On avait dépassé la Turbie et Irène se rendit parfaitement compte que la voiture se dirigeait vers la Grande Corniche, beaucoup moins fréquentée que la route du bord de la mer et dont certains endroits sont isolés et favorables à une agression. La peur s'empara d'elle. Au risque de se casser un membre en se jetant sur la chaussée, elle fit le geste d'ouvrir la portière mais la poignée de nickel résista à sa pression. La glace, solidement assujettie, ne s'abaissa pas davantage ; Irène était prisonnière et ne pouvait douter une seconde de la personnalité de celui qui avait organisé ce rapt abominable.

Une terreur intense s'empara d'elle. Avec l'énergie du désespoir, elle se mit à crier et à frapper de toutes ses forces contre les vitres. Froidement le chauffeur se retourna, appuya sur un déclic qui provoqua la fermeture de deux volets de bois obstruant hermétiquement les portières. Il repoussa la vitre qu'elle avait écartée afin de lui parler. La jeune femme était irrémédiablement murée dans sa prison roulante.

De ce moment, elle ne fut plus qu'une proie épouvantée et aveugle aux mains d'un destin inexorable. Comme elle regrettait son imprudence et d'avoir suivi les conseils de l'inconnu qui l'avait abordée, le soir du Corso. Elle en arrivait à se demander si elle n'avait pas eu affaire à l'un des membres d'une bande qui devait être parfaitement organisée si elle en jugeait par la maestria avec laquelle on l'avait enlevée. Des pleurs de rage impuissante jaillissaient de ses yeux. Elle n'avait même plus la notion du temps écoulé et l'obscurité ne lui permettait point de consulter la montre-bracelet attachée à son poignet.

Pourtant, sa jeunesse se refusait au complet désespoir ; et puis elle se remémorait les termes de la lettre où Raoul lui annonçait un protecteur qui veillerait sur elle. Jusqu'à cet instant, elle avait identifié ce mystérieux gardien avec le personnage masqué. Ce jour même, elle n'avait pas douté qu'il fût présent, à quelques tables de la sienne, dans la salle de café où elle avait si dangereusement laissé comprendre à Manoel qu'elle le soupçon-

nait d'être un criminel. Maintenant que pourrait-il tenter pour la sauver ?

Irène se posait cette question quand une secousse brusque la rejeta sur le côté. Elle eut l'impression que la voiture venait de faire, en pleine vitesse, un audacieux virage. Le chemin sur lequel l'auto roulait devait être une descente rapide. L'endroit semblait peu passager car, au lieu du lisse goudronnage dont ces routes, si fréquentées par les touristes, sont recouvertes, les roues s'enfonçaient dans des ornières secouant de désagréables cahots jusqu'au chauffeur dont elle apercevait devant elle les épaules puissantes. On roula de cette incommode et fatigante manière durant un bon quart d'heure, puis le prétendu taxi s'immobilisa. L'homme sauta de son siège, Mme Bressac entendit un grincement de manivelle et, d'elle-même, la portière s'ouvrit. L'homme au visage sombre se trouvait devant elle, prêt à réprimer toute velléité d'évasion.

— Venez, fit-il laconique et impératif.

— Qui êtes-vous ? ne put s'empêcher de demander la jeune femme.

Le mulâtre se mit à rire, enfin il se décida à la renseigner.

— Je suis George Palmers, l'ami millionnaire de ce cher Manoel, le propriétaire du yacht sur lequel il vient de s'embarquer pour la croisière que vous deviez faire ensemble. Très drôle, n'est-ce pas ? Mais je vous prie, Missy, entrons dans la maison. La nuit est froide et vous pourriez prendre un rhume de cerveau.

Sa solide poigne s'abattit sur l'épaule de la jeune femme. Elle le suivit, comprenant que toute résistance serait dangereuse et vaine. Autant que ses yeux, déjà accoutumés à la pénombre, purent en juger, l'auto les avait conduits dans la cour d'une ferme délabrée et sans doute inhabitée car le bâtiment, long et bas qu'elle distinguait à quelques pas de l'endroit où elle avait mis pied à terre, était obscur et ses volets hermétiquement clos. L'air très vif donna à Irène l'impression de se trouver plutôt du côté des montagnes que sur le rivage méditerranéen ; d'ailleurs rien ne permettait de croire à la proximité de quelque agglomération.

Le chauffeur tira de sa poche une grosse clé. Non sans difficultés, il la fit tourner dans la serrure rouillée et, poussant la porte, il entraîna Irène. Bientôt, d'un briquet une flamme jaillit ; puis ce fut la lueur jaune d'une lampe à pétrole.

C'était, en effet, dans la salle commune d'une pauvre métairie que se trouvaient la captive et son geôlier. Le sol était fait de terre battue. Des lambeaux de cretonne décolorée pendaient à la fenêtre et des deux côtés d'un lit de bois qui faisait face à la cheminée rustique. Le reste de l'ameublement consistait en un buffet vermoulu, une table, dont le bois à peine dégrossi avait été poli par de séculaires contacts, deux ou trois chaises de paille auxquelles les rats s'étaient copieusement attaquée. Une impression sinistre découlait de ces choses. Irène, frissonnante, se laissa tomber sur un escabeau. L'homme de couleur eut-il pitié de cette muette détresse ? Il s'approcha de l'âtre, se mit en devoir d'allumer du feu.

— Là, fit-il, vous allez vous réchauffer un peu. Ensuite vous pourrez dormir sur ce lit.

Elle eut un regard si plein d'étonnement qu'il comprit qu'elle s'attendait au pire. Le nègre ricana.

— Dormez tranquillement, ma belle, personne ne viendra vous déranger. Songez donc, mon frère et moi, nous avons autre chose à faire.

Et il ricana de nouveau avec cette expression haineuse et féroce que Mme Bressac avait déjà remarquée.

— Mais oui, mon frère, Manoel et moi avons la même mère. Pas le même père, cela se voit. Mon père à moi, savez-vous comment il est mort ? Nous habitions la Californie. Ma mère s'appelait Mary. C'était une belle fille, la peau à peine ambrée, Manoel, d'ailleurs, lui ressemble. Un jour, j'avais quatre ans environ, une rumeur de foule me réveilla brusquement. Ils étaient cent hommes peut-être devant notre petite cabane et tous poussaient le même cri de mort. Une jeune fille blanche avait été trouvée étranglée et violée dans le ruisseau qui passait de l'autre côté de la route. Pourquoi accuser mon père plutôt qu'un autre ? J'ai toujours entendu ma mère jurer devant Dieu qu'il était innocent. Pourtant on l'a entraîné en le frappant. Il criait : « J'ai un alibi, certainement j'ai un alibi, puisque je suis innocent. » Ces cris sont entrés dans mes oreilles. La nuit, quand je m'endors, je les entends encore. Ils l'ont attaché à la branche d'un arbre, un noeud coulant autour de son cou, et comme il se débattait toujours, ils ont allumé un bûcher sous ses pieds. Puis ils ont couru vers la maison disant qu'il fallait aussi écraser sous les talons l'enfant du monstre. Malgré le désespoir de ma mère, qui me défendit comme une tigresse, un homme m'emporta, mais à ce moment quelqu'un dit que la police à cheval approchait. Alors les bourreaux se dispersèrent, me laissant tout meurtri devant le corps qui avait encore, léché par les flammes, des soubresauts d'agonie. Manoel est né neuf mois après d'un blanc qui avait profité de l'atroce désordre pour abuser de ma mère. J'aurais dû le haïr ? Je m'attachai à lui, le protégeai après la mort de notre pauvre maman. A mesure que je grandissais, la volonté entrait en moi d'en faire l'instrument de ma justice. Chaque fois que Manoel tue une femme blanche, l'ombre de ma mère vient me visiter et me sourit. Là-bas, à Mexico, on le disait ruiné. Allons donc ? Son argent, l'argent de la première morte, il me l'a donné. Je suis devenu le millionnaire George Palmers. J'ai un yacht. Moi, le fils du pauvre homme lynché par les blancs. Et j'ai toujours suivi la fortune de mon cadet car, à nous deux, nous sommes invulnérables et toutes les polices de la terre ne peuvent rien contre nous. Tu as compris, femme blanche ?

Atterrée, Mme Bressac ne trouvait aucun mot pour répondre au véhément plaidoyer. Elle laissa seulement tomber sa tête entre ses deux mains jointes afin de s'isoler davantage de cet être qui, à la fois, lui faisait pitié et horreur. Sans doute satisfait de l'effet produit, George se radoucit un peu.

— Donne ton argent, tes bijoux. C'est pour moi, tu comprends : menus profits.

« Maintenant, continua-t-il quand elle se fut exécutée, tu vas rester ici. Là, dans ce buffet, tu trouveras de quoi boire et de quoi manger. N'essaie pas de fuir, je te le conseille. D'abord tout est bien fermé, portes, fenêtres et puis, si tu faisais un pas dans la cour, les chiens te dévoreraient. Tu ne savais pas qu'il y avait des chiens ? Ils sont bien dressés, ils me connaissent, ce sont des chiens de police. On les a habitués à ne jamais aboyer, mais ils mordent. Ah ! pour ça, ils mordent...

— Pourquoi ne me tuez-vous pas tout de suite, ce serait moins atroce.

— Non, pas tuer ; moi, le sang me fait peur. Et puis, qui te dit que l'on veuille te tuer ? Pour ça... ça n'en vaut pas la peine vraiment.

Avec une moue dédaigneuse, le nègre faisait sauter dans sa large main le bracelet-montre, les deux bagues et les quelques billets que la jeune femme venait de lui jeter.

— Mais, poursuivit-il, tu es la femme du grand avocat Bressac. Tu vaux plus cher, beaucoup plus cher pour Manoel. Compris ? Au revoir, madame, dors bien. Moi je vais jouer ces vétilles au Casino de Monte-Carlo.

Il écarta l'imperméable beige clair qui lui servait de livrée et Irène aperçut le plastron éblouissant et les boutons de diamant d'une élégante tenue de soirée. Déjà le nègre lui tournait le dos. Il ouvrit la porte avec précaution, siffla doucement. Dans la pénombre on entrevit les silhouettes confuses et rampantes de deux gros chiens. George referma, tout en continuant de parler aux dogues, puis Irène l'entendit verrouiller extérieurement toutes les issues. Ce fut ensuite, de plus en plus assourdi, le bruit du moteur qui démarrait.

Après : le silence, la solitude, le désespoir !

IV — OU L'INSPECTEUR MERROY APPARAIT

MAIS NON, Monsieur, pour la seconde fois, je vous le répète, Mme Bressac n'est pas chez moi. Hier, je devais me rendre à une vente de charité. Elle ne m'a pas accompagnée sous un vague prétexte... Je n'ai pas voulu me montrer indiscrète en lui demandant ce qu'elle comptait faire de son après-midi. Vous le savez, vous ? Ah ! parfait, vous avez plus de chance que moi ? Mais oui, j'ai été très surprise de ne pas la voir à l'heure du dîner. Je l'ai attendue longtemps en vain. Cela a gâté toute ma soirée. Vous avouerez qu'elle aurait pu me donner un coup de téléphone. Elle connaît mon numéro, pourtant ? Où la trouver ? Mais chez elle, évidemment. Elle a dû se retarder au jeu et de crainte de me déranger aller passer la nuit dans sa villa. Voulez-vous que je vous en donne l'adresse ? Que j'aille avec vous ? Mais c'est inutile puisque vous êtes un ami de Maître Bressac. Enfin, si vous y tenez absolument... Moi je n'ai pas de rancune. A tout à l'heure, monsieur.

Carmen, plus vexée qu'elle n'aurait voulu le paraître, raccrocha l'écouteur. Depuis la veille au soir elle cherchait vainement une excuse à la bizarre attitude d'Irène qui, jusqu'alors, avait semblé heureuse de vivre côte à côte avec celle qu'elle nommait sa meilleure amie. Que s'était-il passé ? La jolie Mexicaine avait vaguement l'impression que quelque chose de grave avait bouleversé l'existence d'Irène mais, la connaissant comme elle la connaissait, sachant quelle tendresse régnait entre elle et son mari, elle ne pouvait consentir à croire qu'une aventure amoureuse était à l'origine de cet inconcevable changement.

Elle finissait de s'habiller, il n'était encore que neuf heures et demie du matin, quand sa femme de chambre lui présenta une carte portant un nom parfaitement inconnu d'elle. Aimé Merroy, et une adresse à Paris. Dans son impatience, elle courut vers le nouveau venu.

— Monsieur Merroy, l'ami de M. Bressac, je suppose ?

— L'inspecteur principal Merroy, en effet, que Maître Bressac honore de sa confiance et aussi de sa sympathie.

— Mon Dieu, monsieur Merroy, je comprends. Vous devez être chargé de quelque message adressé à Mme Bressac ? Nous allons certainement la trouver...

— Non, madame. Nous ne trouverons pas Mme Bressac à Saint-Jean, j'en ai la ferme conviction car Mme Bressac a été enlevée, hier, à la sortie de Monte-Carlo.

— Enlevée ? Vous me stupéfiez ! Et qui aurait commis cette violence, car je ne suppose pas que mon amie se soit prêtée à un enlèvement romanesque ?

— Mme Bressac est insoupçonnable. Hélas ! c'est moi qui l'avais poussée à

LA VIE COURANTE . . . *par George Clark*

— Dites-lui simplement que je ne veux plus lui parler... en changeant de ton, toutefois...

rencontrer un homme . . . un homme que vous connaissez, M. de Santiaremo.

— Le tueur de femmes ?

— Ah ! on lui a conservé ce surnom. Je suis au désespoir. Mon désir d'arriver à confondre ce bandit m'a fait commettre une imprudence que je me reprocherai toute ma vie.

— Mais vous allez la sauver ? Elle est en danger, je connais ce garçon. Ah ! j'avais pourtant tout fait pour mettre Irène en garde. Comment a-t-elle fait ?

Carmen, les larmes aux yeux, s'était assise sur un divan. L'inspecteur prit place à côté d'elle et, avec la plus parfaite objectivité, lui retraça la scène du Corso et le projet qu'il avait élaboré, tout en surveillant le prétendu Mexicain, de se servir de Mme Bressac afin d'exercer une filature qui aurait pu être des plus profitables.

— Je ne l'avais pas perdue de vue une minute. Quand elle a pris ce taxi qui se trouvait en stationnement j'étais dominé par la pensée de ne point lâcher l'homme. Ah ! j'aurais dû prévoir cela. Tandis qu'il me conduisait au port, montait à bord du yacht, Palmers, un complice, enlevait Mme Bressac.

— Mais pourquoi cet enlèvement, pourquoi ? Jusqu'ici toutes les victimes dont la route de ce Manoel est semée étaient riches, leur mort pouvait lui être profitable. Ma pauvre amie n'avait que peu d'argent sur elle. Les notes de fournisseurs, en ce qui concernait l'aménagement de la villa, étaient réglées directement par Raoul Bressac désireux d'éviter tout souci, toute discussion d'affaires à sa femme. Ses bijoux sont à Paris, dans le coffre de M. Bressac. Elle n'avait pas pour dix mille francs de valeur sur elle . . . et, tenez, son collier de perles est demeuré chez moi, dans la chambre qu'elle occupait. Alors ? Je ne comprends plus. Par amour ?

— Non. Mme Bressac avait vu l'assassin du rapide et l'avait identifié.

— Est-ce possible ? Je ne croyais pas moi-même à la réalité d'une impression aussi fugitive. Ce Manoel se trouvait en Corse, pourtant.

— Le fameux alibi qui rend la justice circonspecte mais que je ne désespère pas de faire s'écrouler. Et j'ai employé à cela la femme de mon ami Bressac !

— Qu'allez-vous faire, monsieur l'inspecteur ?

— Conduisez-moi à la villa. Peut-être y trouverons-nous quelque indice.

— J'en doute, hélas ! mais je ferai tout pour vous aider.

Sans doute la brève perquisition à laquelle se livra l'inspecteur principal ne donna-t-elle aucun bon résultat car il quitta Saint-Jean le front plus soucieux que jamais. Cependant il avait pris certaines précautions qui lui paraissaient indispensables. C'est ainsi que, peu de temps après son départ, un troisième serviteur s'installait à la villa par ordre, avait affirmé le policier, de l'avocat lui-même. Les deux femmes qui, jusqu'à ce jour, avaient habité seules dans cette demeure un peu écartée et dont le jardin descendait en paliers jusqu'à une petite plage de sable, ne furent pas fâchées d'être ainsi protégées par une présence masculine, en attendant que Madame et Monsieur se décidassent à prendre possession de leur nouvelle propriété.

Lorsqu'il eut pris congé de la comtesse de Lérissy, Merroy s'empressa de sauter dans l'autocar qui le déposa, peu de temps après, devant les jardins du Casino. Il se hâta vers le Commissariat de Police. Le commissaire était absent : il faisait, ce matin-là, un si merveilleux soleil ! mais son secrétaire était justement en train de recueillir les communications téléphoniques des différents postes se repassant journellement les faits divers en vue d'éventuelles enquêtes.

— C'est tout. Merci, Cannes. Je raccroche.

Une sonnerie retentit. Le secrétaire fit un signe à Merroy, le priant ainsi de patienter un peu, puis il reprit l'écouteur.

— La Turbie, je vous écoute.

Tout de suite, son visage devint grave.

— Vous dites, à cinquante mètres de la première maison ? Et personne n'a rien entendu, rien vu. Oui, c'était la nuit, mais si le feu a pris à la voiture ? . . . Oui, je sais, on ne circule pas beaucoup sur la Grande Corniche. Rien ne permet d'identifier le propriétaire de l'auto ?

Mû comme par un ressort, l'inspecteur se dressa et, sans en solliciter l'autorisation, il s'empara du second écouteur, tout en demandant au jeune secrétaire un peu surpris :

— Un crime, n'est-ce pas, une femme tuée ?

— Je ne sais pas, je pensais plutôt à un accident.

Brusquement l'inspecteur principal le repoussa afin de prendre sa place devant l'appareil. Par quelques questions, il parvint à se faire raconter l'essentiel du drame.

Le matin le chauffeur d'une voiture de livraison qui de Beau-Soleil se rendait à la Turbie et de là regagnait Nice en desservant quelques points sur le trajet, avait remarqué à sa gauche, sortant aurait-on dit du fossé qui sépare la route d'un dévalement assez accentué, un panache de fumée. Il avait freiné, sauté de son siège et après s'être hissé sur le talus herbeux avait nettement distingué, parmi la brume du matin qui voilait de ses écharpes vaporeuses les creux où le soleil ne pénétrait pas encore, une masse sombre. Cela lui fit l'effet d'une auto retournée dont on apercevait nettement les roues. C'était de là que sortait la fumée qui apportait à ses narines une insupportable odeur de pétrole et de chair brûlée. Aucun doute n'était possible. Un drame de la route s'était produit et il y avait de grandes chances pour que les infortunés occupants de l'auto aient péri, immobilisés sous le poids de la carrosserie.

Le visage de l'inspecteur, si calme habituellement, devint subitement très rouge. On aurait pu croire que tout le sang des artères avait afflué au cerveau. Sans un mot, il abandonna le téléphone, reprit son feutre mou qu'il avait, en entrant, déposé sur le bureau, puis, d'un ton qui n'admettait aucune observation, il ordonna au secrétaire interloqué :

— Venez, nous partons immédiatement pour la Turbie.

— Mais, monsieur l'inspecteur principal, je ne puis quitter le bureau ! Ma consigne . . .

— Il y a quelque chose de plus grave que la consigne. Laissez un mot au commissaire afin qu'il nous rejoigne immédiatement là-haut.

— C'est donc une affaire importante et non un accident.

— C'est un assassinat, sans doute, et dont l'auteur, si nous lui mettons la main au collet, nous amènera tout droit jusqu'au tueur du rapide . . .

— Vous croyez ? s'exclama le jeune homme en ouvrant de grands yeux subjugués mais, déjà, il ne résistait plus et accomplissait point par point les ordres de l'inspecteur Merroy.

Le trajet fut silencieux. Les deux hommes avaient réquisitionné un taxi. Dans son coin, Aimé Merroy serrait les dents pour ne pas crier sa rage et son désespoir car il ne doutait guère de l'identité de la victime. Le corps qui se trouvait écrasé sous l'auto et, peut-être, déjà carbonisé, ne pouvait être que celui de l'adorable femme qu'il avait vue la veille, pleine de santé et de joie d'exister, épouse chérie d'un homme auquel l'attachaient de profonds liens faits d'estime, d'amitié et même d'admiration. Tout à sa cruelle méditation, Merroy ne donnait même pas un coup d'oeil au merveilleux panorama que l'on embrasse à mesure que la Grande Corniche s'élève parmi un pittoresque décor allant des montagnes, dont la chaîne lointaine bouche un côté de l'horizon, jusqu'à la mer scintillante et bleue.

Un groupe, autos et piétons, rassemblé autour de deux gendarmes dont les baudriers luisaient sous les gais rayons du soleil, barrait la route et força le taxi venant de Nice à s'arrêter. Merroy se précipita. Il semblait avoir oublié la présence de son jeune compagnon.

Un peu plus bas, sur le flanc gazonné du plateau qui, à cet endroit, offre une descente presque abrupte, des hommes, s'arc-boutant de ne point glisser sur l'herbe encore humide de rosée, s'activaient autour des débris de la voiture accidentée. En quelques secondes Merroy les eut rejoints. On venait justement de faire basculer le véhicule : un taxi assez élégant qui, à la rigueur, pouvait passer pour une voiture de maître. Sur le sol noirci par le feu, une forme humaine, lamentable tas de vêtements brûlés et de chairs en lambeaux, était étendue.

Avec une sorte de soupir douloureux le policier s'agenouilla. Le visage de la femme avait été dissimulé sous une bâche de toile. Tout autre que l'inspecteur aurait crié d'horreur devant l'atroce spectacle de cette face boursouflée, couverte de plaies et de brûlures qui la rendaient méconnaissable. Pas une mèche de cheveux ne pouvait servir d'indication. On aurait dit que la malheureuse était tombée le visage en avant dans un brasier. Du costume, il ne restait que des loques ; par contre, sur l'herbe brûlée, une main étendue faisait une tache couleur de cire. Merroy s'empara de cette main, il la retourna, l'examina longuement. Quand il se releva, il parut au secrétaire, lequel l'avait rejoint sur le lieu du sinistre, que le policier avait retrouvé toute sa sérénité. En effet, ce fut d'un ton très calme qu'il lui dit :

— Attendez, s'il vous plaît, l'arrivée de votre chef, jeune homme. Je suppose que cette affaire l'intéressera vivement.

— Vous persistez à croire, monsieur Merroy, qu'il n'y a pas eu accident mais . . .

— Accident ? A moins que le chauffeur n'ait été réduit en cendres ou que cette malheureuse ait pu tenir le volant avec des mains ligotées . . .

— Des mains ligotées ? Que voulez-vous dire ?

L'inspecteur, froidement, fit signe au jeune homme d'examiner le poignet de la morte : un morceau de cordelette très mince et très solide formait, sous les chairs où il s'était incrusté, une sorte de bourrelet.

— Ne manquez pas de signaler ceci à M. le commissaire et à ces messieurs du Parquet dont ces braves gendarmes vont, je suppose, attendre l'arrivée.

— Et vous, monsieur Merroy ?

— Moi, fit l'inspecteur d'un air distrait. J'ai autre chose à faire . . .

Il regrimpa rapidement le talus. Une fois sur la route on le vit s'éloigner courbé en deux comme s'il recherchait sur le sol des empreintes.

V — LA MAIN LIGOTEE

Mon cher inspecteur, vous êtes prodigieux ! s'exclamait M. Aurémy, le commissaire de police. Qu'est-ce qui vous prend de chasser ainsi deux lièvres à la fois, d'autant plus que le gibier qui présentement nous occupe, m'a plutôt l'air d'un animal féroce que de tout autre quadrupède. Si je ne me trompe pas, vous m'êtes envoyé par la Sûreté Générale afin d'aider la police locale, que ces messieurs de Paris jugent sans doute insuffisante, à trouver la solution de Mme Bressac, sa disparition tragique dans un accident d'auto, à la suite d'un rendez-vous qu'elle eut à Monte-Carlo justement avec l'homme qu'elle avait signalé à l'instruction, la réputation dont jouit cet Américain, tout semble constituer ce que je nommerai un faisceau impressionnant de présomptions. Et c'est à ce moment même où toute votre attention devrait être concentrée sur ce criminel dont les moyens de défense notent un as en la matière, que vous me demandez de rechercher les traces d'une certaine Marie-Claire Barigou ayant habité une petite ferme entre Eze et la Turbie ? Mais c'est de la pure folie ! Si vous vous désintéressez à ce point de l'affaire de Weill, laissez-moi, au moins, m'y consacrer et ne m'embêtez plus avec vos histoires de demoiselle Barigou.

— Parfait. Je mènerai donc tout seul cette enquête ; mais laissez-moi vous dire, monsieur le commissaire, que, durant ce temps, Mme Bressac court le plus grand des dangers.

— Le plus grand des dangers ! Impossible puisqu'elle est morte.

— En êtes-vous absolument certain ? monsieur le commissaire.

— Cela, malheureusement, ne fait pas un doute et, tenez, vous me faites penser à l'abominable corvée que j'aurai tantôt, à l'arrivée du mari.

— Bressac a confirmé sa venue immédiate ?

— Certes. Il roule vers la Côte d'Azur ne se doutant encore de rien. La presse, grâce à ma diplomatie, est muette ce matin et j'ai fait hier soir télégraphier à Maître Bressac que Madame était légèrement blessée à la suite d'un accident d'auto.

Merroy qui avait collaboré activement au texte de la dépêche et conseillé au commissaire de police de s'en tenir à cette formule, ne put réprimer un léger sourire ; M. Aurémy ne s'en aperçut même pas. Il continua, prolixe et satisfait de lui :

— Quand je pense qu'il faudra mettre ce malheureux en présence de ces restes affreux, ce visage carbonisé, cette main presque détachée du corps !

— Si vous m'en croyez, mon cher commissaire, montrez-lui d'abord la main. C'est la gauche, n'est-il pas vrai ?

— La gauche, oui.

— Bizarre qu'elle ne porte pas d'alliance.

— Oui, au fait, c'est assez surprenant. Quoique l'on puisse supposer que le bandit qui a machiné tout cela a enlevé la bague afin de rendre l'identification plus difficile.

— Drôle de calcul, puisque le sac de Mme Bressac a été retrouvé sur les lieux de l'accident et en parfait état. Ne trouvez-vous pas bizarre que ce sac ait été jeté par la portière avant que l'accident ait eu lieu ? Le médecin légiste a-t-il terminé l'autopsie ?

— J'attends le rapport d'un instant à l'autre.

— Je vous serai infiniment obligé de me le communiquer. A ce soir, monsieur le commissaire, car je tiens, moi aussi, à accueillir ce malheureux Bressac à la sortie du train. D'ici là, je vais penser à Marie-Claire Barigou.

Et, ayant serré la main de M. Aurémy, Aimé Merroy, surnommé par ses collègues l'As de la Tour pointue, quitta le bureau du commissaire de police assez à temps pour ne point apercevoir un haussement d'épaules dédaigneux, lequel, évidemment, lui était adressé.

A dix heures du soir, les deux hommes devaient se retrouver sur le quai de la gare de Nice où Raoul Bressac

descendait du rapide qui, le matin même, l'avait arraché à ses occupations et l'emportait, moins vite qu'il ne l'eut souhaité, vers cet inconnu redoutable dont sans doute la dépêche signée du commissaire Aurémy lui cachait la tragique gravité.

Le visage solennel que le magistrat arborait n'était point pour apaiser les angoisses du malheureux avocat. Par bonheur, ce fut l'inspecteur Merroy qui, le premier, lui serra la main et, dans cette étreinte chaleureuse comme dans le regard viril qui répondit à l'interrogation affolée du sien, Bressac trouva un motif d'apaisement. D'ailleurs, visiblement, Merroy s'efforçait d'empêcher son collègue de placer la phrase de condoléance que ce dernier avait préparée en venant. La gorge serrée, l'avocat n'avait pu prononcer que deux mots :

— Ma femme ?

— Ne vous frappez pas par avance, cher Maître. Il est arrivé un accident, en effet, mais rien ne certifie que ce soit Mme Bressac qui en soit la victime. Vous allez, d'ailleurs, nous fixer immédiatement.

— Comment, protesta le commissaire de police choqué du sans-façon de l'inspecteur et, surtout, de n'avoir pu placer son petit laïus, Maître Bressac est fatigué, vous ne pouvez songer à lui imposer une pareille épreuve ?

— J'exige, au contraire. Croyez-vous, messieurs, que je pourrais prendre une minute de repos sans savoir la vérité. Conduisez-moi à l'hôpital ou à la clinique, il faut que je la voie, comprenez-vous ? Mais elle est donc dans un état bien grave que vous n'ayez pu acquérir la certitude ? Et son visage ? Il n'y a donc personne, ici ...

— Ne vous laissez pas égarer par la douleur et ne me demandez aucune explication. Quand vous aurez parlé, l'affaire deviendra plus claire et il n'y aura pas une minute à perdre ...

Les trois hommes étaient montés dans l'auto du commissaire Aurémy. Celui-ci avait donné au chauffeur un ordre que l'avocat n'avait pu entendre. Dans son cerveau, un travail de déduction se faisait. Dès qu'il fut installé à côté du commissaire, Raoul questionna mais son ton était plutôt celui de l'affirmation et il semblait s'adresser plus spécialement au détective parisien.

— Comment peut-il y avoir doute au sujet de la victime, Mme Bressac habitait chez Mme de Lérissy. Il était facile de demander à celle-ci ...

— Maître, je vous supplie de ne point questionner encore.

L'auto s'arrêtait devant une porte basse qui s'ouvrait dans un mur gris. Le commissaire descendit le premier et sonna. Un guichet s'ouvrit et il se mit à parlementer à voix basse. Enfin, un des battants s'écarta devant les trois hommes et le concierge, une lanterne à la main, se mit en devoir de leur montrer le chemin.

A travers les couloirs obscurs, on gagna le local, attenant à la police judiciaire, qui servait de laboratoire et où, dans la matinée, l'autopsie des débris calcinés avait été faite.

Sous un drap, d'où montait une odeur de phénol, on distinguait la forme rigide d'un corps étendu, un corps qui semblait si menu qu'on aurait cru celui d'un enfant plutôt que d'une femme. D'un rapide mouvement, Merroy avait interposé sa lourde carrure entre la table d'autopsie et le malheureux mari. Seulement, il souleva discrètement le linceul et une main détachée du corps un peu au-dessus du poignet apparut.

Paralysé par l'horreur, les tempes battantes sous l'afflux du sang, Raoul contemplait le sinistre spectacle tandis que tout espoir l'abandonnait.

— Regardez donc, Maître, cette main, la gauche ...

Machinalement, Bressac obéit. Tout de suite, il poussa un cri :

— Ce n'est pas la main de ma femme, Merroy vous aviez raison. Elle vit. Oh ! pourquoi m'avoir soumis à cette atroce épreuve !

— Maître, intervint le commissaire de police assez décontenancé, êtes-vous bien certain ?

— Tout ce qu'il y a de plus certain. Regardez les ongles courts, les doigts légèrement spatulés. Aucune trace d'alliance et celle de ma femme, devenue un peu étroite, ne quitte jamais l'annulaire où, du reste, elle laisserait une marque. Non, cette infortunée n'est pas Irène.

— Regardez encore, Maître, je vous en prie.

Le drap enlevé, le corps mutilé apparut sous la lumière crue, si couvert de brûlures qu'il était à peine reconnaissable. Raoul se pencha, sans émotion ni dégoût. Quand il eut terminé l'examen, il expliqua avec beaucoup de calme :

— Il ne peut rien avoir de commun entre cette personne et celle de Mme Bressac. La taille même ne concorde point.

— Mme Bressac n'a jamais été mère, n'est-ce pas ? questionna Merroy triomphant.

— Jamais. Nous ne sommes d'ailleurs mariés que depuis trois ans.

— Le rapport du médecin légiste est formel. L'assassinée avait été mère.

— L'assassinée ? Mais vous m'aviez fait comprendre que c'était un accident. Un accident d'auto, n'est-ce pas ?

— Il n'est pas rare qu'un criminel songe à maquiller ainsi son forfait.

— C'est évident ; mais à présent, messieurs, j'exige de savoir pour quelle raison ma femme a pu être mêlée à cette affaire ?

Le regard de l'inspecteur se fit grave et, pesant chacune des paroles qu'il prononçait, il répondit à l'avocat :

— Parce que avant-hier, aux environs de dix-huit heures, Mme Bressac a été enlevée en taxi, sous mes propres yeux et que depuis elle n'a pas reparu à son domicile ni chez Mme de Lérissy.

— Enlevée, ma femme ? Disparue, mais c'est un roman-feuilleton.

— Il y a souvent beaucoup de vrai dans les romans-feuilletons, Maître.

En quelques phrases précises, tandis qu'ils refaisaient en sens inverse le chemin déjà parcouru, l'inspecteur mit l'avocat au courant de tout ce qui pouvait jeter quelque lumière sur cette dramatique histoire à laquelle le drame du train Côte-d'Azur servait, sans doute, de prologue.

Maintenant, ils étaient assis tous trois dans le cabinet de M. Aurémy auquel l'inspecteur avait fini par laisser la parole, se contentant d'éclairer, par un mot direct, par un détail omis, les explications parfois incomplètes du commissaire.

Les sourcils froncés, le visage qu'il avait lorsque, dans son cabinet, il recevait les confessions parfois si douloureuses de ses clients, Maître Bressac écoutait silencieusement. Ses mains, nerveusement, se crispaient sur le rebord du bureau d'acajou.

— Enfin, qu'a-t-on fait depuis plus de quarante-huit heures pour la retrouver ?

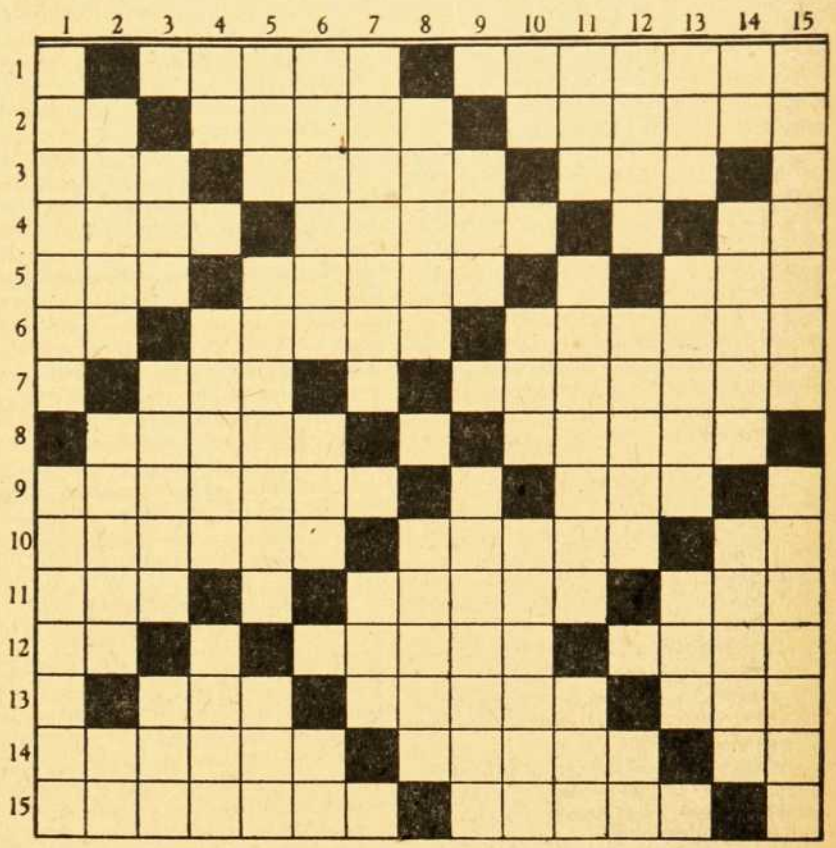
Un geste vague fut toute la réponse de M. Aurémy. Merroy en profita pour reprendre la parole.

— Je crois savoir où se trouve Mme Bressac et, aussi, que, pour le moment, elle ne court aucun danger.

— Pour le moment, vous êtes prodigieux ! Ce danger peut se déclencher d'une minute à l'autre.

— Non, tant que le yacht du millionnaire américain, M. Palmers, n'au-

Les Mots Croisés du "SAMEDI"



Problème No 854

HORIZONTALEMENT

1. Apparence variable. — Voiture populaire à Québec.
2. En les. — Variété de quartz. — Jouet de bébé.
3. Petite quantité. — Très ménager. — Qui fait des extravagances.
4. Volcan de la Sicile. — Fruit rouge. — Moi.
5. Se dit dans l'intimité. — Existant. — Préfixe.
6. Indique l'espèce. — Se dit de la soie tirée du cocon. — Vent brûlant du Sahara.
7. Parasite. — Petit bateau sans mât.
8. Ombellifère. — Pronom démonstratif.
9. Ouverture dans un mur pour donner le jour. — Faire bonne chère.
10. Sabres. — Résidence d'été du vice-roi de l'Inde. — Conjonction.
11. Adjectif numéral. — Puissance de séduction. — Matière visqueuse.
12. Conjonction copulative. — Nom scientifique des makis. — Attouchement subit.
13. Planche de bois. — Bouquet qui exprime une pensée. — Petite pièce du golf.
14. Couronnée par un effort. — Administration de biens. — Connu.
15. Lieux nouvellement défrichés. — Siège du cavalier.

VERTICALEMENT

1. Recommencer. — Mince et délicate.
2. Bandelette de linge d'une plaie. — Largement ouvert. — Partie dure du corps.
3. Sans inégalité. — Déclivité. — Port dans l'Ile de Ré.
4. Marque la surprise. — Petit garçon malpropre. — Célèbre opéra de Verdi.
5. Mot turc signifiant *grand*. — Rejeter avec bruit les gaz de l'estomac. — Certain.
6. Vieille pantoufle. — Légumineuse. Conjonction.
7. Exposition de marchandises. — Qui sont à moi.
8. Instrument de chirurgie. — Ville habitée par les Samériens.
9. Point cardinal. — Petites lames saillantes des feuilles des graminées.
10. Interjection. — Espèce de poche. — Phénomène d'optique.
11. Côté d'un navire frappé par le vent. — Ruse de métier. — Massue de gymnastique.
12. Tronc d'arbre. — Genre de méliacées de l'Asie. — Article espagnol.
13. Tombé. — Matière gluante. — Artiste dramatique français (1822-1901).
14. Sert à appeler. — Donne la forme à la matière. — Choisies.
15. Premier usage d'une chose. — Immobilité causée par une grande douleur.

Solution du Problème No 853

ra pas abordé un point quelconque de la côte.

— Et alors ?

— Oh ! alors, tout sera à redouter et, pourtant, ma conviction est que ces gens ont pris Mme Bressac afin de se servir d'elle comme d'un otage.

— J'exige que ma femme soit délivrée à l'instant même et si la police se refuse à m'aider, j'agirai seul.

— Attendez. Avant de se mettre en campagne, M. Aurémy désire sans doute avoir certains éclaircissements.

— Des éclaircissements ! Que pouvez-vous m'apprendre, mon cher collègue, à moins que vous ne sachiez qui est la véritable assassinée car, enfin, dans tout ceci, il y a une morte et cela me regarde, je suppose.

— Evidemment, d'autant plus que cette morte était une personne recherchée par la police.

— Recherchée par la police, vous voulez dire par « ma » police ?

— Non, pas précisément ; cette jeune personne — elle doit avoir actuellement vingt-six ans environ — est née à la Turbie en 1913. Elle se prénommait Marie-Claire Barigou. En 1933 elle était au service de Jane Martini, une comédienne qui avait eu son heure de célébrité et qui, retirée depuis peu de la scène, a été assassinée dans sa propriété de Ville-d'Avray, puis jetée dans la Seine. A l'époque, l'affaire fit pas mal de bruit.

— Je crois bien ! ne put s'empêcher d'approuver Bressac que le récit du policier venait de replonger dans l'ambiance professionnelle. On soupçonna l'amoureux de la dame.

— Et la soubrette qui aurait pu lui servir de complice.

— Mais le suspect fournit un alibi des plus solides et l'on ne trouva rien contre la femme de chambre. Pourtant, l'instruction n'était pas close et Marie-Claire devait demeurer à la disposition de la police. Or, elle disparut brusquement et, malgré de sérieuses recherches — car, à la Police judiciaire, nous étions persuadés que, tôt ou tard, Marie-Claire Barigou nous conduirait vers l'assassin — elle n'a été retrouvée qu'avant-hier matin, à un kilomètre de la ferme ayant appartenu à ses parents... morte, défigurée, et les poignets attachés car la marque de la cordelette était des plus visible.

— En somme, mon cher Merroy, de tout ceci, vous concluez ?...

— Que, pour la troisième fois en France — notez que je passe sous silence un drame initial qui eut lieu au Mexique et un autre qui se déroula en 1931, si j'ai bonne mémoire, à Rome — le tueur de femmes a signé le meurtre d'une victime de plus. Manitenant il s'agit d'une seule chose : éviter que ce sort ne soit celui de Mme Bressac. Ah ! ne vous affolez pas, Maître. Je réponds d'elle sur ma tête... c'est bien le moins après l'imprudence sans nom dont je ne saurais trop m'accuser.

— Qu'allez-vous faire, je m'en remets complètement à vous ?

— Eh bien ! avec, naturellement, l'autorisation de M. le commissaire, je vais prendre deux de ses meilleurs agents et tenter une reconnaissance du côté de l'endroit où le corps de Marie-Claire a été trouvé ou, plutôt, vers la ferme abandonnée dont elle et un frère à moitié idiot étaient, depuis la mort des parents, les propriétaires.

— Mais ma femme, Merroy, pensez à ma femme ! Depuis deux jours elle est aux mains de ces bandits ; songez au danger qu'elle court, à ses angoisses ! Allons-nous lui laisser passer une nuit encore ? Voyons, vous savez où elle est...

— J'ai, depuis la nuit dernière, un très vague soupçon mais il faut agir avec prudence. Je vous répète que cette morte camouflée et vêtue du manteau de Mme Bressac — car son amie, Mme de Lérissy, a parfaitement reconnu les débris de l'étoffe — est le plus sûr garant que Mme Bressac est actuellement gardée en otage. C'est en intervenant prématurément que nous mettrions sa vie en danger. Allez donc vous coucher, Maître, vous en avez besoin. Dès que j'aurai un indice certain, soyez sans inquiétudes, je viendrai vous chercher.

Laissé pour ainsi dire en dehors de ce pathétique colloque, le commissaire de police semblait assez vexé. Sans doute trouvait-il l'envoyé de la Sûreté Générale assez encombrant mais les relations de Merroy avec le jeune maître l'incitaient à beaucoup de circonspection, aussi ne se fit-il pas prier pour mettre à la disposition de l'inspecteur deux solides gaillards dont l'un prit le volant de la voiture, laquelle, après avoir déposé Raoul devant un hôtel de la Promenade des Anglais — le malheureux garçon ne se serait pas senti le courage d'aller habiter sous le toit où ne se trouvait plus sa chère Irène — fila, silencieuse, vers une direction inconnue.

VI — LA CONFESSION DE GUILLAUME BARIGOU

L'AUTO avait quitté la ville par le chemin qui conduit à la Grande Corniche, cette route cheminant aux crêtes des hauteurs sur lesquelles s'accrochent Eze et la Turbie — hauteurs qui s'inclinent jusqu'à Menton et englobent, dans leurs contreforts, la presqu'île rocheuse qui supporte la petite principauté de Monaco dominée par le fort de la « Tête de Chien », ainsi nommé en raison de la bizarre silhouette du mamelon qui lui sert d'assises et d'abri.

Au lieu de pousser jusqu'à l'endroit où l'accident avait eu lieu et que gardaient encore, patients et désabusés, deux gendarmes chargés de ne laisser approcher personne des débris calcinés — moins encore la nuit que durant les deux après-midis qui s'étaient écoulées depuis la découverte de la voiture en flammes — Merroy indiqua au chauffeur une masure isolée, au bord même de la route. Elle précédait d'environ cinq cents mètres les premières habitations de la Turbie. Une barrière ruineuse séparait sa façade du bas-flanc herbeux. Prise un instant dans la lueur des phares, c'était une bicoque de bien maigre apparence. Ses habitants devaient dormir car aucune lumière ne filtrait à travers les contrevents. D'ailleurs, à cette heure avancée de la nuit, un impressionnant silence régnait, un silence lugubre que, de temps en temps, coupait l'appel d'un klaxon sur la route du bas.

— C'est là, fit Merroy à voix basse, je vais essayer de me faire ouvrir ; vous veillerez ,l'un au volant de l'auto, prêt à filer si je juge la retraite nécessaire. Quant à vous, fit-il s'adressant au deuxième policier, tenez-vous là, contre ce mur, et si j'appelle accourez, revolver au poing. C'est bien compris ? Surtout vous ne tirerez que si vous le jugez indispensable et dans les jambes. Il faut avoir l'homme vivant et qu'il parle.

Ouvrir le portillon vermoulu ne fut qu'un jeu pour l'inspecteur. Quand il eut posté son acolyte, il s'approcha de la première fenêtre, celle qui suivait immédiatement la porte d'entrée, et frappa trois coups espacés. A sa grande surprise, de l'intérieur, il entendit aussitôt la fenêtre s'ouvrir, une main entre-bâilla les contrevents de bois tandis qu'une voix basse demandait :

— C'est toi, Marie-Claire ? Tu reviens bien tard.

— Non, ce n'est pas votre soeur, Guillaume, répondit Merroy avec autant d'assurance que si le maître de ce misérable logis eût été bien connu de lui, mais c'est elle qui m'envoie vers vous.

— Elle ? répéta la voix, et une sorte d'hésitation se manifesta car la main invisible n'avait pas cessé de maintenir le volet et l'homme ne semblait guère disposé à laisser pénétrer le visiteur nocturne.

— Qui vous envoie encore ? demanda-t-il, soucieux.

— M. Palmers, naturellement et... l'autre. Vous savez qui. Celui qui a envoyé chercher Marie-Claire il y a quarante-huit heures.

— Je n'ai pas confiance en vous. Marie devait revenir à la nuit tombante et je ne l'ai point revue. Et l'autre, croyez-vous que je ne sais pas ce que vous en avez fait ? Si la police se mêle de cette affaire, c'est sur moi que cela retombera. Je l'ai dit à Marie, pourtant.

— Ecoutez, nous ne pouvons continuer à parler ainsi. On peut surprendre une parole. Il y va de votre intérêt, de celui de Marie-Claire.

— Bon, je vais vous ouvrir, alors. Vous êtes seul ?

— Oui, seul.

— Comment êtes-vous venu à cette heure ?

— J'ai une voiture. Elle est garée à cent mètres d'ici.

— Encore une voiture ! Il paraît que le patron n'en manque pas. Une minute et j'arrive.

En effet, quelques instants plus tard la porte s'entre-bâilla et Merroy, sans se rendre compte ou plutôt bravant le danger que recélait, peut-être, cette masure sombre comme un tombeau, se glissa par l'étroite ouverture et se trouva dans une pièce obscure en face d'un inconnu qu'il ne voyait pas mais dont il devinait la présence grosse de périls.

— Bougez pas. Je vais allumer la chandelle.

Une allumette craqua et, bientôt après, la flamme jaune d'une bougie lutta avec les ténèbres. A sa faible clarté, le détective aperçut un visage moins que rassurant. Une tête trop grosse sur des épaules trapues, une tignasse emmêlée mangeant le front bas et, surtout, sous des sourcils hirsutes, un masque bestial et sournois : tel était l'individu qu'il avait appelé Guillaume et qui était en effet Guillaume Barigou, le frère de cette Marie-Claire dont le cadavre gisait sur la dalle d'une salle de dissection.

L'homme fit un pas vers Merroy, l'examinant avec une attention têtue. Il semblait rassembler ses souvenirs indociles. Enfin il déclara :

— Vous êtes un nouveau ? Je ne vous connais pas. Alors, qu'a dit Marie-Claire. Peut-être apportez-vous l'argent ?

— Quel argent ? Je ne puis rien vous dire si vous-même ne me rappelez pas ce qui a été convenu l'autre soir.

— Avec George Palmers ? Quand il est venu chercher ma soeur de la part de l'autre ?... Il lui avait dit que tout s'arrangerait, qu'elle ne ferait qu'aller et venir et voilà deux jours que je l'attends.

— Vous l'attendrez plus longtemps encore. Marie-Claire est morte.

Le garçon poussa une exclamation où il y avait autant de colère que de douleur.

— Ce n'est pas vrai ! C'est pour ne pas donner l'argent qu'on vous a commandé de me rapporter cette menterie. Marie-Claire est vivante. Ils l'ont peut-être emmenée, comme la première fois, mais elle reviendra. Je suis sûr qu'elle reviendra. Ah ! ah ! ils savent bien que s'ils l'avaient tuée, je les étranglerais de mes mains. Ils ne s'y risqueront pas. Ils ont peur, peur de moi. J'en sais trop long. Et puis, il y a l'autre...

— L'autre femme, n'est-il pas vrai ?

— Oui, oui. A la tombée de la nuit, je suis allé jusqu'à la ferme. Elle y est toujours.

— Peut-être n'y est-elle plus actuellement ? Je vous engage à m'écouter, ensuite nous irons nous rendre compte si la prisonnière est toujours là. Je ne suis pas un envoyé de Palmers, Guillaume, je suis son ennemi.

— Son ennemi. Alors je vais vous tuer.

L'expression de ce visage de brute était devenue effrayante. Bien que de petite taille, le frère de Marie-Claire donnait une impression de redoutable vigueur. Son cou, enfoncé entre des épaules difformes, était celui d'un taureau et ses mains, velues et noueuses, de véritables serres d'étrangleur. L'inspecteur cependant ne recula pas. Il se contenta de mettre, dans sa poche, sa main sur la crosse de revolver.

— Vous auriez tort, Guillaume, de ne point m'écouter. J'ai des choses curieuses à vous révéler, ne serait-ce que les conditions de la mort de votre soeur, assassinée hier, à cinq cents mètres d'ici, tout de suite après son départ avec le prétendu George Palmers.

Guillaume chancela sur ses courtes jambes. Il s'abattit sur une chaise dépaillée et, brusquement, passant de la fureur au désespoir, se mit à pleurer à gros sanglots.

Puis il eut une détente de ses jarrets puissants, se dressa et revint vers Merroy prêt à repousser l'attaque.

— Comment l'ont-ils tuée ? D'abord ce n'est pas George qui a fait ça. Il a peur de tuer.

— Il n'a pas tué lui-même. Il a seulement ligoté les mains et, sans doute, les chevilles de la malheureuse. Un autre a mis le feu à l'auto et l'a précipitée dans le ravin ! C'est à deux pas d'ici, à la sortie de l'agglomération. L'endroit est bien choisi car la descente est à pic.

— Je veux voir Marie-Claire.

— La police a emmené le corps mais, si vous doutez, regardez...

L'inspecteur avait tendu au bossu une série de photographies prises sur le lieu de ce qu'on nommait alors : l'accident. On y distinguait parfaitement le cadavre au visage carbonisé mais à la main intacte où apparaissait même le sillon fait par la corde. Guillaume les examina longuement.

— Oui, c'est bien la voiture que conduisait Palmers quand il est venu de la part du chef, et ce corps ?... Mon Dieu, ça serait-il possible que ce soit celui de Marie, de ma petite soeur.

— Allons, Guillaume, du courage et parlez, si vous voulez qu'elle soit vengée.

— Oui, oui, je dirai tout. Et puis, qu'est-ce que ça me fait maintenant d'aller en prison puisque la petite est morte et que l'enfant, lui aussi, est mort !

— L'enfant ? Elle avait un enfant.

— Oui, l'enfant de Manoel et c'est pourquoi il lui avait promis de l'épouser un jour. Le misérable ! C'est lui qui l'a perdue et c'est lui, j'en suis sûr, qui, pour se débarrasser d'elle, l'a tuée lâchement comme il les tue toutes. Ah ! vous pouvez le dénoncer à la police, le faire guillotiner. Je les connais, moi, tous ses crimes. Je vais aller les raconter !

— Inutile de vous déranger, Barigou. Je suis inspecteur de police. Vous pouvez parler devant moi et devant mon collègue.

Sans perdre le garçon du regard car, avec cette nature fruste, un revirement était toujours possible, Merroy alla vers la porte, appela l'agent de police niçoise qui montait consciencieusement sa faction. Sans un mot, il vint se placer à côté de son supérieur.

— Parlez, maintenant. C'est pour venger votre pauvre soeur.

— Hé bien ! voilà. On était heureux. Les parents avaient une petite ferme, mais Marie-Claire était trop fine, trop jolie pour s'y plaire. Il lui fallait de la toilette, un travail pas trop dur. Un jour, sans rien dire, elle s'est placée à Monte-Carlo, comme femme de chambre dans un grand hôtel. Moi, ça m'a fait de la peine parce que Marie était tout pour moi. C'est moi qui lui avais appris à faire ses premiers pas dans la cour de la ferme, là-bas. Puis, il n'y avait qu'elle pour m'aimer, pour me cajoler. Le père me battait. La mère était avare et dure. Et ça n'a pas été assez qu'elle parte de chez nous !... Une dame, une comédienne, l'a prise à son service et l'a emmenée à Paris. Une nuit, c'était une nuit comme celle-ci... On était seuls, le père et moi, dans la cuisine de la ferme. La mère était morte six mois auparavant et il y avait six mois que Marie-Claire n'était pas venue au pays. On frappa au contrevent. Qui est là ? cria le père, mais moi je savais que c'était elle, vu que les chiens n'avaient point aboyé. Et c'était Marie, mais dans quel état ! Couverte de boue, ne tenant plus de fatigue. Elle avait fait à pied le chemin de Nice jusque chez nous. Elle ne raconta pas grand'chose, d'abord. Sa patronne avait été assassinée et on l'avait questionnée, soupçonnée, si bien qu'elle s'était enfuie et qu'il lui fallait se cacher. Elle demeura trois jours dans une soupente où les gendarmes n'auraient pu la découvrir. A moi, elle s'est confiée. La pauvre, elle avait un ami, le premier, un beau garçon qui l'avait préférée à sa patronne. Ils se voyaient en cachette parce que la dame avait parlé de se venger quand Manoel... oui, il portait ce drôle de nom, avait rompu avec elle. Elle avait cinquante ans, et lui en avait trente et ma soeur était si jolie ! Mais Marie m'avoua aussi qu'un soir il était venu, parce que la dame l'en avait supplié, puis il y avait eu une terrible discussion. Enfin il l'avait étranglée et, aidé par Marie-Claire, on avait jeté le corps à la Seine ; Manoel était parti. Il était sûr de n'être pas poursuivi car, pendant ce temps, un ami passait pour lui. Je ne sais pas bien comment cela pouvait se faire. Un jour, une espèce de nègre s'amena. Il demanda Marie-Claire et quand elle sut qu'il était là, elle eut l'air folle de joie. Ils sont partis ensemble, Marie-Claire n'est revenue que quatre ans après. Le père était mort, lui aussi, et elle allait avoir un enfant. Elle se cachait toujours. Le gosse est né à Monaco, chez une sage-femme. Un enfant illégitime, le pauvrot, mais Marie-Claire avait confiance en son Manoel. Pourtant, il l'a laissée, sans s'occuper d'elle. Elle travaillait à Monte-Carlo, sous un autre nom. Il est revenu encore. Il faut vous dire que le gosse était mort et que la pauvre petite commençait à perdre tout espoir puisque ses lettres restaient sans réponse. Manoel a dit à Marie-Claire qu'il l'aimait toujours, qu'il serait bientôt libre de l'épouser. Tenez, c'était le jour où les journaux racontaient l'histoire de la femme assassinée dans le rapide Côte-d'Azur. Il est resté trois jours, terré dans la ferme où j'avais porté, sur son ordre, des provisions. Quand il a cru pouvoir se remontrer, le misérable, je me suis dit : « En voilà encore pour des années ! » Surtout que le gosse n'existait plus. Et pas du tout. Huit jours après, le nègre se ramène, toujours la nuit, comme les oiseaux de mauvais augure. Il nous demande la clé de la ferme pour y mettre à l'abri une dame qui peut leur rapporter gros. La femme d'un avocat. On ne devait la rendre à son mari que contre l'engagement de celui-ci de plaider la cause d'un de leurs amis, un trafiquant de je ne sais quel poison défendu qui venait d'être arrêté à Marseille et qui en savait long. Ensuite, ensuite, c'est l'affreuse chose. Le départ de ma petite Marie, si joyeuse. Elle croyait s'embarquer bientôt avec son Manoel sur un beau yacht ; devenir une riche et grande dame. Et au lieu de ça...

La tête hirsute retomba entre les mains du malheureux et, de nouveau, de rauques sanglots soulevèrent sa poitrine ; Aimé Merroy laissa à cette douleur le temps de s'apaiser un peu. Quand il lui parut que Guillaume était en état de l'écouter, il dit :

— Maintenant, mon brave, je pense que vous n'hésitez plus. Votre devoir est de nous aider à prendre ces bandits.

— Oui, oui, répondit le garçon avec un farouche mouvement de tête.

— Que savez-vous concernant la dame ?

— Le nègre a dû la conduire à la ferme. Elle est abandonnée depuis la mort du père. Les bestiaux ont eu la fièvre aphteuse. Ça a été la ruine. Palmers avait promis de l'argent pour remonter la laiterie. Au lieu d'une aide, c'est la mort de Marie-Claire que ces misérables avaient décidée, en venant ici !

— Et, depuis ce soir-là, vous supposez que la personne est toujours enfermée ?

— Bien sûr qu'elle est enfermée. Palmers m'avait recommandé de porter de la nourriture aux chiens. C'est moi qui les lui ai prêtés, en même temps que la clé. Ce sont de braves bêtes. Ils ne connaissent que Marie-Claire et moi, Palmers aussi, parce que je leur ai dit qu'ils devaient lui obéir comme à moi. Ça comprend, vous savez, les chiens ?

— Voulez-vous nous accompagner jusqu'à la ferme ?

— Non, non. Si vous faites évader la dame, ils me tueront, et je ne veux pas qu'ils me tuent.

— Vous pensez donc qu'ils vont revenir bientôt ?

— Sans doute. Le bateau est parti, n'est-ce pas ? Le temps d'avoir un alibi, comme ils disent. Oh ! ils ont l'habitude, les scélérats, mais je les aurai, je vous dis. Je veux les voir guillotiner tous les trois.

— Comment ! ils sont trois ? s'exclama l'inspecteur très intéressé.

L'idiot secoua affirmativement sa grosse tête.

— Bien sûr. Palmers, Manoel et un autre que je n'ai jamais vu, mais Marie-Claire m'a affirmé qu'il ressemblait tantôt au nègre, tantôt au Mexicain.

— Maintenant, nous les tenons ! fit l'inspecteur radieux en se tournant vers son subordonné. Notre devoir est, coûte que coûte, de délivrer Mme Bressac. Ensuite, nous tendrons une souricière où les bandits seront bien forcés de se laisser prendre.

Puis, posant la main sur le bras de Guillaume :

— Allons, guide-nous, mon garçon, et je te donne ma parole d'honneur que ta pauvre soeur sera royalement vengée.

VII — LE MASQUE TOMBE

La petite ferme Barigou qui, quelques années auparavant, avait été une laiterie prospère, était assez éloignée de la route que suivent les touristes. Il fallait véritablement connaître le chemin abrupt la desservant pour s'y reconnaître, surtout par une nuit obscure comme l'était celle où, marchant côte à côte, les policiers et le frère de l'infortunée Marie-Claire se dirigeaient à travers les pâturages dont elle était entourée.

Ce chemin, Guillaume le connaissait à merveille ; quant à l'inspecteur, c'était la seconde fois qu'il le parcourait. Le matin où l'auto accidentée avait été découverte, son flair et sa persévérance l'avaient conduit là, grâce à la trace à peine visible et qui disparaissait par endroits des freins de la voiture dont l'un portait une marque qui lui avait été un précieux indice. Enfin ils se trouvèrent devant le portillon de bois accédant à la cour de la ferme. Les chiens ayant perçu la venue d'une personne étrangère, grondaient sourdement. Dès qu'il eut franchi la barrière, Guillaume les calma de la voix. Aussitôt les deux molosses s'approchèrent et quelques morceaux de sucre dont Merroy avait pris soin de garnir ses poches, les apprivoisèrent définitivement.

Tous les volets de l'habitation étaient fermés solidement et pas un rayon de clarté ne s'en échappait. Cela sembla rassurer le frère le la pauvre Marie-Claire.

— Ils ne sont pas encore de retour. La dame doit être toujours là. Ils avaient laissé des provisions pour plusieurs jours.

— Comment pénétrer ? Avez-vous la clé ?

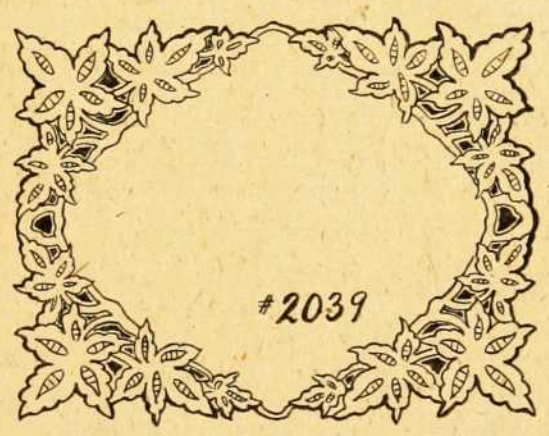
— Non. Il y a un seul moyen d'entrer là dedans. Un moyen dont ils ne se doutent pas, les brigands. Attendez.

La silhouette de Guillaume se résorba dans la nuit. Quelques instants plus tard il reparut ployant sous le poids d'une longue échelle. Merroy l'aida à l'appliquer contre la façade. Elle se trouva aboutir à une ouverture basse qui devait être celle du grenier. Déjà, le policier avait compris ce que le paysan allait exécuter. Le volet qui fermait cette issue, employée seulement pour engranger la récolte de fourrage, était maintenue de l'extérieur par un verrou. A la suite l'un de l'autre, les deux hommes se laissèrent glisser sur le plancher encore recouvert d'une couche de foin et de paille. Merroy fit jaillir la lumière de sa lampe électrique. A l'autre extrémité de l'échelle, un visage anxieux suivait l'opération. Le détective, avant de commencer l'ascension, avait donné l'ordre à ses subordonnés de ne point bouger et, à la première alerte, de l'avertir du péril par un coup de sifflet. Sans plus se soucier du danger que la présence d'un gardien, laissé par prudence auprès de la prisonnière, leur aurait fait courir à tous, Merroy suivit Guillaume qui, déjà, s'engageait dans le trou d'ombre d'une sorte d'escalier à pic, lequel faisait communiquer le grenier avec le rez-de-chaussée.

Tout en descendant, l'idiot faisait entendre une sorte de ricanement.

— Ah ! ah ! Ils ne se doutaient pas de ça. Les imbéciles ! Ils n'ont jamais songé au grenier. Marie a voulu que je leur obéisse et qu'ils aient la clé de la

VOUS BRODEZ, MADAME ?



NOTRE FEUILLE D'ERABLE

Notre emblème national canadien présenté artistement sur ce fond de plateau est exécuté en broderie Richelieu. Nous sommes en mesure de vous le faire parvenir étampé sur coton ou toile d'Irlande mesurant 18 x 25 pouces.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,
61, Bord du Lac, Valois, P.Q.

LISTE DES PRIX — Patron No 2039

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

☐ 2039 — Etampé sur coton blanc	50 cents
☐ 2039a — Etampé sur toile blanche	85 cents
☐ 2039b — Etampé sur toile naturelle	85 cents
☐ Coton blanc à broder	40 cents
☐ Patron étampé sur papier	25 cents
☐ Papier carbone, bleu ou jaune, pour tracer	10 cents

Prière à mes lectrices d'inclure le prix du patron, plus la taxe de 4% ou 2%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Province* .....

Le Samedi — 1er *mai* 1948

maison ; ils ont la clé de la maison, mais j'ai gardé celle du grenier.

En effet, au bas des marches raides, une porte les arrêta, mais Guillaume n'eut pas de peine à l'ouvrir. Elle conduisait à une sorte de débarras qui devait faire suite à la cuisine et où s'entassait un inextricable fouillis de balais, d'outils hors d'usage et d'ustensiles de ménage ébréchés. Le paysan n'eut qu'à pousser une autre porte que l'on ne s'était même pas donné la peine de fermer. A cet instant, une voix tremblante s'éleva de l'obscurité :

— Qui est là ? Je vous en supplie, ayez pitié de moi. Ne me faites pas de mal.

Le rayon électrique se déplaça. Assise sur le rebord d'un lit recouvert de couvertures en loques, Mme Bressac, les yeux agrandis par l'épouvante, regardait venir vers elle ceux en qui elle ne devinait pas encore des défenseurs.

Ne voulant pas abuser de ces nerfs fragiles de femme, Merroy se fit immédiatement reconnaître. La joie la plus émouvante succéda à la terreur et au découragement. Comme elles avaient été longues les heures que la pauvre Irène avait passées dans cette prison où personne, se disait-elle avec épouvante, ne saurait la découvrir. Elle se sentait à la merci de ces misérables qui ne l'avaient, sans doute, épargnée que pour se servir d'elle, Dieu sait pour quel effroyable but ! Son récit achevé, elle se leva, alla vers le policier.

« Et, maintenant, monsieur Merroy, emmenez-moi vite ? Je deviendrais folle s'il me fallait demeurer ici plus longtemps. »

— Ayez un peu de patience, madame, fit-il, indécis encore. Nous devons visiter cette maison de fond en comble ; peut-être y découvrirons-nous quelque preuve contre vos agresseurs qui sont, en même temps, j'en ai la certitude, les auteurs d'abominables et nombreux assassinats.

Aidé par Guillaume, il avait allumé une antique lampe à pétrole qui versa au milieu de la salle une lumière faible et jaune ; ainsi éclairé, il examina d'abord la vaste pièce qui avait été la salle commune mais aucune découverte intéressante n'arrêta son attention. Grâce à l'ingéniosité de Guillaume, un des contrevents vermoulus venait de s'ouvrir et, enjambant la fenêtre, Merroy put étendre ses recherches jusqu'à la cour de la ferme et aux bâtiments qui l'entouraient.

Ce fut ainsi qu'il en arriva à pénétrer dans ce qui avait été, du temps des parents de Guillaume et de Marie-Claire, la vacherie. Là, un spectacle dramatique s'offrit à ses yeux et à ceux du policier qui le suivait.

L'étable avait été évidemment le théâtre d'une lutte récente. La litière avait été piétinée, des lambeaux d'étoffe gisaient sur le sol. Son pied foula un sac de femme où se trouvaient encore, avec de menus objets de toilette, un portefeuille renfermant des papiers d'identité : ceux de Marie-Claire Barigou, et d'autres qui lui avaient été sans doute fournis par la bande après l'assassinat de la comédienne Jane Martini. Quand il les eut rapidement examinés, Merroy fit une dernière découverte plus intéressante encore. Côte à côte, rejetés dans un coin, se trouvaient un petit chapeau de feutre gris sur lequel s'étalait une large tache marron — une tache de sang probablement — et un rouleau de mince cordelette, une cordelette qui devait être toute semblable à celle dont étaient liés les poignets de la morte.

Dorénavant, tout était clair, tout se tenait rigoureusement : Marie-Claire, devenue dangereuse par ses menaces, sans doute, avait été enfermée dans sa propre ferme, ligotée par les misérables. Une lutte avait dû s'engager. Devinant le sort qui lui était réservé, l'ancienne femme de chambre avait lutté farouchement, de toutes ses forces. Le mur portait, lui aussi, une trace sanglante. Elle s'était blessée en tombant. Peut-être ce n'était qu'un cadavre que George Palmers, après avoir enfermé Mme Bressac entre ces murailles sinistres, avait eu pour mission de faire disparaître dans les flammes de l'auto renversée, vêtu du manteau d'Irène, dont le sac avait été jeté à dessein, à quelque distance du lieu du sinistre. Sans le détail de la petite main épargnée par les flammes, la version de l'accident aurait pu être sérieusement retenue et, une fois de plus, le tueur de femmes aurait joui de la terrible impunité qui lui permettait de passer la tête haute devant ceux qui, tout bas, lui donnaient ce tragique surnom.

Maintenant Merroy en savait assez. Dès que le yacht, le *Colorado*, aborderait quelque port méditerranéen — ce qui ne saurait tarder — les deux frères et le comparse qui jouait tour à tour, au dire de Guillaume, le rôle de l'un des bandits, seraient arrêtés. Le témoignage du frère de la pauvre petite servante, celui de Mme Bressac et, enfin, les constatations que la police niçoise pourrait faire le lendemain sur place, suffiraient pour faire éclater la vérité.

Quelques instants plus tard, ayant eu soin de cacher à Guillaume sa sinistre découverte, car il craignait les éclats de colère du pauvre garçon, ils quittaient la ferme tragique où l'un des policiers devait cependant demeurer, car il fallait prévoir même un retour inopiné de l'un des bandits qui, le cas échéant, aurait pu emprunter la voie des airs afin de rejoindre la prisonnière pour l'emmener plus loin encore.

Epuisée par les émotions, le manque presque absolu de nourriture, car la peur du poison l'avait dissuadée de faire usage des provisions que Palmers lui avait laissées, ce fut dans un état lamentable que la jeune femme, soutenue par l'inspecteur Merroy, fit son entrée dans le cabinet de M. Aurémy. Celui-ci, prévenu en hâte, ne tarda pas à paraître. Presque en même temps que lui, Raoul Bressac, que l'heureuse nouvelle était venu surprendre dans sa chambre d'hôtel où le sommeil se refusait obstinément à lui, pénétra en trombe dans la pièce austère où, peut-être, jamais baisers aussi passionnés ne s'étaient échangés.

Il fallut, malgré sa lassitude, qu'Irène fasse une déposition détaillée de tout ce qu'elle savait depuis le crime du rapide Côte-d'Azur. Après elle et tandis que les deux époux, enfin rendus l'un à l'autre, obtenaient l'autorisation d'aller prendre un peu de repos — le lendemain, ce serait devant le juge d'instruction qu'Irène serait appelée — longuement, le commissaire de police interrogea le pauvre Barigou, lequel, après le coup de fouet qu'avait su donner à sa raison chancelante les judicieux encouragements de l'inspecteur Merroy, semblait retomber dans la morne torpeur qui lui avait valu ce nom d'idiot que les naturels du pays ne manquaient point de lui donner. Il fallut réveiller sa haine et sa douleur en le mettant face à face avec le cadavre défiguré en lequel il n'hésita pas une seconde à reconnaître la seule créature qui lui ait manifesté de la tendresse et à laquelle il avait voué la fidèle affection d'un pauvre chien. Hurlant de douleur, il cria, bribe par bribe, la lamentable confession, mais, grâce à Merroy, le juge consentit à ne pas impliquer, dans l'affaire du tueur de femmes, ce pauvre hère, lequel n'avait agi que par complaisance envers celle qui devait finir victime de l'homme qu'elle avait aimé et en qui elle avait eu foi.

Les prévisions de l'inspecteur étaient justes. Quatre jours plus tard, très ostensiblement, le « Colorado » prenait place à côté des yachts de plaisance qui se pressaient dans la rade de Cannes.

L'irruption de la police se fit foudroyante. Seul, Palmers, doué d'une force herculéenne, parvint à se libérer de la rude étreinte de ceux qui lui avaient mis la main au collet.

— Vous ne m'aurez pas vivant ! s'écria-t-il. Vous ne me lyncherez pas comme vous avez lynché mon père, sales blancs !

Et, secouant les deux policiers comme le sanglier se débarrasse des chiens accrochés à ses oreilles, il s'élança pardessus bord. Un coup de revolver claqua ; sur l'eau, une tache de sang apparut ; cependant toutes les recherches pour retrouver le corps furent vaines. Sachant le mulâtre excellent nageur, des barques de la police, des équipes de douaniers battirent tous les recoins de la côte et jusqu'aux îles de Lerins. La Méditerranée garda son secret, linceul liquide où le principal complice du tueur de femmes trouva le définitif oubli de ses haines et de ses forfaits.

L'instruction de l'affaire du rapide, qui était devenue aussi celle du meurtre de la Turbie, fut longue, car l'arrestation du beau Manoel entraîna la découverte d'un actif trafic de drogues où l'opium et la cocaïne tenaient le premier plan. Beau joueur, quand il se vit perdu, l'ancien protégé de la senora Inès d'Ayunanda y Castillo mit une sorte d'atroce point d'honneur à revendiquer tous ses crimes et une certaine générosité à innocenter le malheureux comparse qui allait partager, aux Assises, sa dangereuse notoriété. Paul Lambert n'était qu'un acteur besogneux, rencontré un jour de détresse sur le pavé de Marseille où l'avait abandonné un impresario sans scrupules. Sa taille, sa corpulence et, surtout, sa connaissance dans l'art de se grimer, lui valurent ses délicates fonctions, mais, affirmait Manoel, jamais il n'avait été mis au courant du motif qui lui faisait jouer tantôt le rôle de l'élégant Mexicain, tantôt celui de son demi-frère, le mulâtre millionnaire.

Quand Manoel fut devenu à Rome le protégé de la belle comtesse Bianca Centilliani et que, pour s'emparer de ses bijoux, le tueur de femmes eut décidé de la supprimer, Paul Lambert, descendu dans un palace d'une autre cité italienne, ignorait pourquoi il devait porter le nom de son patron. De même, au moment du crime de Ville-d'Avray, le secrétaire-sosie faisait une randonnée en auto en compagnie de George Palmers et, le soir du crime, tous deux avaient été vus autour des tables de jeux du cercle de Vichy.

L'issue du procès ne pouvait être douteuse. Me Bressac plaidait pour la partie civile, en l'espèce des parents éloignés de la dernière victime : Linda de Weill.

Une seule des morts violentes avait été écartée : celle de la pauvre Marie-Claire dont le décès avait été accidentel, du moins Manoel l'affirmait — la jeune femme se serait tuée en luttant contre le mulâtre qui avait seulement pour mission de l'emprisonner jusqu'au moment où on pourrait, sans danger, la conduire à bord. Là, ses révélations ne seraient plus à redouter.

Pendant cinq longues audiences la foule se pressa dans la salle trop petite du Palais de Justice. Si Irène ne put, sans émotion, charger un homme dont la tête était en jeu, par contre la comtesse de Lérissy ne voulut point cacher l'exécration qu'elle éprouvait pour l'assassin de son infortunée parente.

Quand l'impitoyable verdict retentit dans le silence angoissé de la salle, un seul cri s'éleva : celui de Guillaume se réjouissant du châtiment qui attendait l'homme abhorré, celui qui lui avait ravi le seul rayon de soleil de son existence d'infirme. Marie-Claire, la sœur chérie, dont le tendre sourire n'avait pas désarmé l'injuste destin.

LÉO GESTELYS

LA VIE COURANTE . . . *par George Clark*

— Si mon fiancé entend faire un mari comme papa, il apprendra de quel bois je me chauffe !
— Ta, ta, ta, je disais la même chose à ton âge . . .

CHOSES ET AUTRES

UN ENCOURAGEMENT DU SAINT PÈRE

Au cours d'une audience spéciale, le pape Pie XII a dit à vingt-huit membres de la délégation d'outre-mer du United Jewish Appeal combien il s'inquiétait sérieusement du sort des enfants juifs et qu'il ne voulait épargner aucun effort pour leur bien-être. En même temps, il a félicité l'organisation pour ses efforts afin de soulager les souffrances du peuple juif en Europe et en Palestine.

"Vous n'êtes pas le premier groupe de votre peuple éprouvé qu'il nous ait fait plaisir de recevoir ici dans le foyer de la famille chrétienne," a dit le Souverain Pontife. "Nous prenons occasion de votre visite pour vous répéter une fois de plus combien profondément notre coeur paternel a été ému des manifestations de gratitude pour ce que nous avons été capables et heureux de faire afin de soulager les misères de votre peuple, parmi tant d'autres, au cours des jours sombres de la guerre.

"La mission que Dieu nous a donnée ouvre nos coeurs aux souffrances de tous ses enfants et aujourd'hui, plus spécialement, nous voulons sauver les petits qui ont un tel besoin de la protection, des soins et de l'assistance d'un père. Ils ont toujours été si chers au coeur du Christ."

"Nous invoquons avec joie la bénédiction du Dieu souverain sur toutes les entreprises charitables que vous ferez en son nom. Que sa grâce et son amour aident tous les hommes à purifier ce plus divin de tous les sentiments et devoirs humains de tous ceux qui ne sauraient être dignes de son auteur, et qu'ainsi il ramène bientôt la paix à sa grande famille humaine et la nôtre."

La délégation, comprenant des membres importants de groupements juifs des Etats-Unis, fait une tournée de plusieurs pays européens afin d'étudier le problème des réfugiés juifs pour le United Jewish appeal qui, cette année, sollicite la somme de $250,000,000 pour l'aide des Juifs en détresse. La délégation a déjà visité la France, l'Allemagne et l'Italie et doit bientôt partir pour la Palestine. Sa Sainteté a reçu un représentant du Congrès juif canadien, M. Allan Bronfman, de Montréal, il y a quelques mois et il lui a dit l'importance qu'il attache au sort des victimes sans foyer de la guerre.

L'HUILE DE TUNG EN CHINE

"La Chine a reconquis sont marché d'exportation international d'huile de tung d'avant-guerre, et les perspectives pour 1948 semblent plus brillantes encore."

Dans un article du *China Trade Monthly*, M. Wong Lung-sung, gérant de la succursale de Shanghai de la China Vegetable Oil Corporation, a déclaré que les perspectives pour l'exportation de l'huile de tung en 1948 semblaient excellentes. L'encouragement donné par le Gouvernement à la culture des arbres qui produisent l'huile de tung, l'augmentation de la consommation de ce produit par les pays étrangers, et la popularité croissante de l'huile de tung dans l'industrie de la peinture et des vernis en sont les principales causes.

M. Wong prédit que la récolte de 1948 donnera quelque 80,000 tonnes fortes d'huile. La Chine elle-même n'en consomme que 10 pourcent. Il reste donc pour l'exportation une quantité égale à celle de l'année dernière, soit 74,000 tonnes qui ont rapporté près de $30,000,000. Cela constitue presque 15 pourcent du total de l'exportation, un surplus sur 1946. Ce chiffre se compare bien à la moyenne des années 1935-39 d'avant-guerre.

Ce sont les Etats-Unis qui ont été les principaux acheteurs avec 66.17 pourcent de l'exportation totale d'huile de tung. L'Europe vint en deuxième avec 15.48 pourcent; la Grande-Bretagne, 10.66 pourcent; U.R.S.S., 4.24 pourcent; et les autres pays, 3.45 pourcent.

UN "TRANSMETTEUR DE COUP AU BUT"

Quand ils s'exercent sur une cible remorquée, les mitrailleurs d'un avion n'ont eu jusqu'ici aucune possibilité de vérifier la précision de leur tir avant que la cible, ramenée au sol, ait pu être examinée. Ceci impliquait naturellement une grande perte de temps et l'échange fréquent de cibles.

Ces inconvénients sont, paraît-il, éliminés au moyen d'un "transmetteur de coup au but" élaboré par la Société de Constructions-aéronautiques SAAB, de Linkoping. Le dispositif indicateur se compose de trois éléments principaux: un microphone de poids léger placé dans la cible, un bloc amplificateur enregistreur placé dans l'avion remorqueur et un câble de remorque renfermant le fil électrique qui relie le microphone à l'enregistreur. Le microphone réagit à la pression de l'onde créée par le passage de l'obus, l'influence de la pression dynamique régulière créée par le remorquage de la cible ayant été éliminée d'avance.

Le bloc amplificateur peut être utilisé pour enregistrer les résultats du feu de deux manières: par des rapports de l'équipage de l'avion remorqueur au mitrailleur ou bien au moyen de signaux de radio transmis par la radio de l'avion remorqueur et reçus par le mitrailleur qui peut ainsi "écouter" continuellement la position de son feu.

Par une série de réglages du bloc enregistreur, la zone sensible qui environne la cible peut être modifiée selon le calibre des munitions employées, la distance qui sépare la cible et le mitrailleur, l'angle entre l'avion qui attaque et l'avion remorqué, etc.

NOUVELLE LENTILLE INDUSTRIELLE

Dès ce mois, on pourra voir à la Foire des Industries britanniques une lentille inusitée employée dans l'industrie pour la vérification de pièces détachées minuscules entrant dans la fabrication des postes de T.S.F. "midget", de même que de la texture des tissus de grande finesse. Cette lentille grossissante est fabriquée avec du méthacrylate de méthyle, plastique dont le poids est de 50 p. 100 moindre que celui des loupes en verre. Elle est en outre supérieure à celles-ci, du fait qu'elle assure simultanément aux deux yeux une image claire et uniforme de toute la surface examinée, ainsi qu'il en ressort du rapport analytique y afférant du Conseil des Recherches médicales. La nouvelle technique permet de fabriquer rapidement une grande quantité de lentilles plastiques d'une précision optique parfaite en les modelant sur deux loupes de verre soigneusement poli.

MES RECETTES de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager, du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

ROGNONS SAUTES

4 rognons de porc — 3 c. à table de graisse
sel et poivre

Faire dégorger dans l'eau froide, c'est-à-dire faire tremper des rognons de porc ou de jeune boeuf au moins ½ heure. Enlever la peau, les fendre en deux et retirer les parties nerveuses. Couper en petits morceaux, passer dans la farine et faire sauter dans de la graisse chaude 10 à 15 minutes. Retirer et conserver à la chaleur. Saupoudrer dans le fond de cuisson 2 c. à tb. de farine, brasser le corps gras jusqu'à ce que le mélange soit crémeux et mouiller avec 1½ tasse d'eau chaude. Remettre dans cette sauce les rognons pour les réchauffer et servir aussitôt. 6 services.

•

PATE DE FOIE

2 livres de foie de porc ou de jeune boeuf
1½ livre de lard frais

Passer le tout au hache-viande et ce qui est plus pratique, aller chez le boucher et faire hacher le tout pour être certaine d'avoir du foie bien frais. Mettre dans un bol, assaisonner avec 2 c. à thé de sel, ¼ de c. à thé de poivre de céleri ou à défaut de poivre ordinaire, ¼ de c. à thé de clou, ½ c. à thé de cannelle et ½ gousse d'ail écrasée. Battre le tout avec une cuillère pour bien mêler les assaisonnements. Vérifier pour constater que le mélange est à point et ajouter si nécessaire un peu de sel et de poivre. Verser le tout dans un plat bien beurré, couvrir d'un papier fixé avec un élastique ou une ficelle et faire cuire au bain-marie dans un four doux de 300° F. La cuisson au four au bain-marie se fait en mettant le plat à cuire dans une lèchefrite remplie d'eau chaude. On utilise ce mode de cuisson quand on veut avoir une chaleur humide. Laisser cuire le pâté 2 heures. Retirer du four, laisser refroidir couvert et mettre à la glacière ou au frais le plus tôt possible. Le pâté de foie bien réussi doit avoir la consistance d'une pâte liée qui se beurre bien. S'il s'émiette, c'est probablement parce qu'il a cuit à une chaleur plus élevée que 300° F. Quand vous constatez que l'eau bout dans la lèchefrite, mettez un peu d'eau froide pour arrêter l'ébullition.

•

CREME DE COCO

1½ tasse de lait
2 oeufs — ¼ de tasse de sucre
½ tasse de noix de coco râpée

Battre les oeufs avec le sucre et y verser le lait préalablement chauffé. Cuire au bain-marie jusqu'à ce que le mélange colle à la cuillère. Ajouter la noix de coco puis 1 c. à thé de vanille. Laisser refroidir et servir dans des coupes. Garnir de crème fouettée et de noix de coco.

•

BISCUITS A LA MELASSE

½ tasse de végétaline — ¼ de tasse de sucre
¾ de tasse de mélasse
1 oeuf — 1 c. à thé de bicarbonate de soude
3 tasses de farine environ
1 c. à thé de sel — 1 c. à thé de gingembre

Crémer la végétaline avec le sucre, ajouter la mélasse puis l'oeuf et bien battre. Tamiser la farine, la mesurer et la tamiser de nouveau avec le bicarbonate de soude et le sel. Ajouter la farine pour faire une pâte ferme et qui se roule bien. Il sera peut-être nécessaire d'ajouter de la farine. Si cette pâte repose au frigidaire quelque temps, elle se roulera plus mince et c'est essentiel. Mettre sur une tôle beurrée et faire cuire au four de 350° F. 10 à 12 minutes.

•

CREME AUX OEUFS AUX POMMES DE TERRE

6 oeufs cuits durs
2 tasses de pommes de terre coupées en dés — 2 tasses de sauce blanche
sel, poivre et fromage

Faire une sauce blanche avec 3 c. à tb. de beurre, 3 c. à tb. de farine et 1 tasse de lait évaporé dilué avec ½ tasse d'eau. Assaisonner la sauce et y ajouter ½ tasse de fromage râpé. Incorporer dans cette sauce les pommes de terre préalablement sautées dans de la graisse chaude et les oeufs taillés en rouelles. Si l'on n'a pas de lait évaporé, on peut prendre 1½ tasse de lait frais. Le lait évaporé devrait se trouver dans tous les garde-manger parce qu'il se conserve bien et que dans bien des cas, sinon toujours, il a plus de valeur que le lait naturel surtout quand ce dernier n'est pas pasteurisé. Il ne faut pas oublier également que le lait évaporé est irradié, c'est-à-dire qu'il contient de la vitamine D si précieuse pour la prévention du rachitisme chez les enfants.

qu'il aimait entre toutes : le *Saint Sébastien* de Sodoma, qui avait ému sa prime jeunesse. La blancheur du corps percé de flèches attire, de loin, le regard du visiteur. Cet épisode du martyrologe chrétien a inspiré d'innombrables artistes, mais nul, même parmi les plus grands, n'a traité le sujet avec l'émotion de Sodoma. La grâce juvénile du supplicié captive le spectateur avant même qu'il ne soit saisi par la psychologie de l'oeuvre. Sébastien, les yeux levés vers le ciel, n'appartient déjà plus à la terre. Une clarté surnaturelle illumine ses traits. Mais c'est encore presque un enfant, et la douleur physique, en dépit de son stoïcisme, lui arrache des larmes, de grosses larmes qui roulent sur son visage séraphique.

Tout à sa contemplation, Luc n'avait point encore remarqué, près de la toile du Maître, l'ébauche d'une copie posée sur un chevalet. Cette ébauche était fidèle et témoignait d'un vigoureux talent. Soudain, il tressaillit. Une femme portant un attirail de peintre venait d'entrer dans la salle et Berger reconnut en elle sa blonde voisine de la trattoria. Elle vint s'installer devant le tableau commencé.

— Mademoiselle... balbutia le jeune homme, vous... C'est merveilleux...

Son trouble était tel qu'il ne trouvait pas les mots pour traduire sa pensée et se sentait rougir comme un collégien.

—Qu'est-ce qui est merveilleux ? sourit-elle malicieusement.

Elle s'exprimait dans un français correct, avec cet accent musical qui est le charme des Italiens.

— Mais tout, répliqua-t-il, retrouvant son assurance, vous, votre talent, notre rencontre...

La glace était rompue. Chaque jour, Luc vint voir travailler la jeune artiste. Il apprit qu'elle se nommait Floria et qu'elle avait trente ans, bien qu'elle n'en parût pas plus de vingt à vingt-cinq. Elle était orpheline et vivait seule avec son art.

Entre eux, naquit une tendre intimité. Le travail de Floria avançait rapidement et annonçait une rare perfection.

Un jour, elle ne vint pas au musée à l'heure accoutumée. Luc en éprouva plus qu'une déception, une inquiétude et s'il n'eût écouté que son coeur il se fût précipité chez elle. Mais il n'osait le faire, se souvenant qu'elle ne l'avait pas encore invité à visiter son atelier. Son inquiétude se mua en angoisse lorsque ni ce jour-là ni les jours suivants il ne la vit paraître. Son tableau semblait achevé. Pourtant, Berger n'admettait point que ce fût une raison pour qu'elle ne lui donnât plus signe de vie.

Il se décida à s'enquérir de la jeune fille et apprit qu'elle était malade et réclamait sa toile. Il s'offrit à la lui faire porter et c'est à la suite du tableau qu'il pénétra chez Floria. Il la trouva couchée dans son atelier, le visage presque aussi blanc que ses oreillers.

A la vue du jeune homme, son regard s'éclaira et un peu de rose colora ses joues.

— Oh ! Luc, fit-elle avec sa spontanéité coutumière, que je suis heureuse de vous voir !

Elle le remercia affectueusement de lui avoir fait apporter son *Saint Sébastien*.

— Maintenant qu'il est achevé, dit-il, il faut vite vous guérir, car beaucoup d'autres saints vous attendent là-bas...

Elle se dressa avec effort :

— Achevé, dites-vous ?... Mais Luc, vous n'avez donc pas vu ce qui manque à mon tableau ? Mais il lui manque la lumière sans laquelle l'oeuvre n'est qu'un corps sans vie. Toute la lumière du *Saint Sébastien* de Sodoma réside dans le regard. Et pour la donner au mien, je crois qu'il m'aurait suffi de le revoir une seule fois...

ON A VOLÉ SAINT SÉBASTIEN

[*Suite de la page* 11]

Elle s'exaltait. La fièvre la brûlait et ses yeux agrandis semblaient fixés sur une clarté soudaine.

Elle répéta, presque bas :

— Une seule fois...

Luc, bouleversé, prit dans les siennes les petites mains brûlantes :

— Calmez-vous, Floria, je vous en supplie. Vous retournerez au musée, je vous l'affirme ; mais pour cela, il faut être calme, patiente et vous laisser soigner comme une petite fille bien sage.

Elle parut sortir de son rêve et, tournant vers lui son regard :

— Oui, mon ami, je me laisserai soigner, mais je ne retournerai plus jamais là-bas... Mes forces diminuent chaque jour. Ecoutez-moi, Luc. Cette copie, je la destinais à l'église du pays natal de ma mère, un petit village de l'Ombrie. C'est un voeu que j'avais fait. Mais il n'est pas un de nos sanctuaires, même le plus humble, qui renferme une peinture médiocre...

Son regard erra dans l'atelier qu'ornaient de nombreuses toiles. Elle poursuivit plus faiblement :

— Je ne laisserai pas un nom, mais je ne laisserai pas une oeuvre sans vie. Luc, si je meurs avant d'avoir achevé Saint Sébastien, je veux que vous détruisiez cette toile...

Luc Berger s'agenouilla contre le lit et la jeune malade sentit une larme chaude lui mouiller le front, tandis qu'une voix très tendre murmurait à son oreille :

— Floria, dès ce soir, si le ciel me vient en aide, vous reverrez *Saint Sébastien*.

Une heure avant l'aube, Guido Recci, le conservateur de la Galerie Pitti, rentrait inopinément d'une croisière en Somalie, lorsqu'il lui prit fantaisie de faire un tour dans les salles. Depuis trente ans que ce patrimoine d'art était confié à sa garde, il n'avait pas épuisé les joies que lui donnait la contemplation des chefs-d'oeuvre. Chacune des cinq cents toiles qui composaient la Galerie lui était aussi familière que s'il l'eût peinte lui-même. Il avait ses favorites et se plaisait parfois à venir les admirer, lorsque tout dormait, comme un amant jaloux.

Il traversa les premiers salons en donnant de la lumière sur son passage, heureux de se retrouver dans cet élément qui était celui même de sa vie. Tout à coup, il s'arrêta, étreint par une violente émotion. Au centre de la « salle de Vénus » se dressait un chevalet vide.

Il s'en approcha, ne voulant en croire ses yeux, et promena alentour un regard anxieux. Mais il dut se rendre à l'évidence : l'étendard de Sodoma avait disparu !

Il se mit à courir à travers les salles désertes, en criant, affolé :

— On a volé *Saint Sébastien* !...

Il se précipita dans ses appartements et d'un coup de téléphone alerta la police. Le jour commençait à poindre quand deux détectives se présentèrent au palais Pitti. Guido Recci les guida incontinent vers le lieu du délit.

— Ce vol rappelle celui de la « Joconde », à Paris, dit l'un des policiers.

— Mais il a fallu aux auteurs de celui-ci une audace bien supérieure à celle dont fit preuve Vincenzo Perugia, répliqua le conservateur, car les dimensions de notre tableau le rendaient difficilement transportable.

— Quoi qu'il en soit, les bandits connaissaient parfaitement les aîtres du palais et ont tablé sur votre absence. A quel moment avez-vous découvert le vol ?

— Mais il y a une heure, comme je rentrais de voyage... Sitôt en pénétrant dans cette salle, je vois là...

Guido Recci s'arrêta net, en proie à un saisissement brutal...

Saint Sébastien était sur son chevalet.

Les deux policiers se regardèrent, puis considérèrent sans mot dire Guido Recci. Celui-ci devina leur pensée. Mais comment leur ferait-il admettre qu'il n'avait pas été victime d'une hallucination ? Lui-même se prenait à en douter.

Pourtant, ses yeux ne l'avaient pas trompé. Mais nul ne saurait jamais que *Saint Sébastien* avait, pendant quelques heures, déserté l'antique palais pour apporter à une jeune artiste mourante la lumière de son regard et lui permettre d'achever son oeuvre. Et ni les Titien, ni les Raphaël, témoins du fantastique enlèvement, ne trahiront le jeune Français qui, achetant à prix d'or la complicité d'un gardien, risqua la déportation dans une île lointaine pour qu'une petite Florentine au visage de madone mourût heureuse...

ANNE-MARIE DELORD TESTA

LA VIE COURANTE . . . *par George Clark*

— Maman, j'ai une sortie à faire avec la fille de ton amie. Pourrais-tu t'arranger pour que j'aie la voiture de son père en disant un mot à sa mère ?...

L'ÉDUCATION

On ne devrait recourir que très rarement et même en désespoir de cause, aux punitions corporelles pour corriger un enfant désobéissant. Voilà le conseil donné aux parents dans une plaquette publiée par la Division de l'hygiène mentale du ministère de la Santé nationale et du Bien-être social.

Si ces punitions sont infligées trop souvent, elles feront naître chez l'enfant un sentiment de rancoeur, parce qu'il est trop petit pour se défendre. Cette rancune pourra aussi produire chez l'enfant le goût de la cruauté envers les autres quand il aura grandi et lui rendre plus pénible d'accepter l'autorité dans la vie adulte.

La plaquette "Obéissance" présente aux parents des suggestions sur la manière d'enseigner aux enfants comment ils doivent obéir.

Lorsque vous demandez à votre enfant de faire quelque chose, ne lui laissez jamais l'impression que vous attendez autre chose de sa part. Exigez le moins possible, mais assurez-vous que l'enfant respecte vos ordres.

Rien n'est plus difficile à un enfant de contracter de bonnes habitudes si ses parents sont indulgents un jour et sévères le lendemain. L'enfant ne saura que faire et deviendra donc plus difficile à manier. Il est bon de *demander* à l'enfant de faire quelque chose, plutôt que de lui en donner l'ordre. Il apprend ainsi à collaborer. Il est mal d'acheter son obéissance car l'enfant devrait apprendre que de faire des courses est sa propre contribution importante au bien-être de la famille.

Les cajoleries "Fais cela pour maman" sont un aveu de faiblesse et un appel injuste à la sympathie de l'enfant qui s'en fatiguera bientôt.

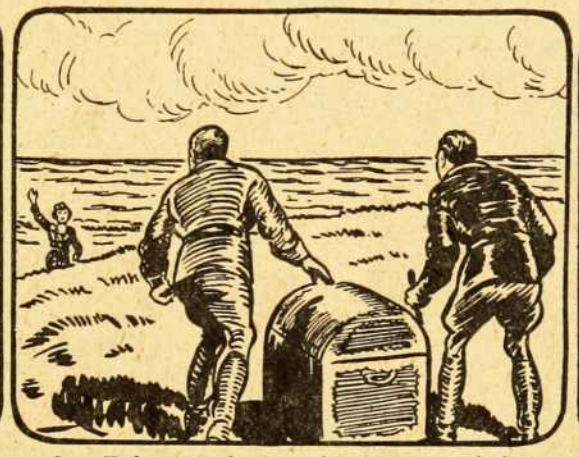
Il faudrait demander à l'enfant, dès l'âge le plus tendre, de rendre certains petits services, ranger ses jouets, par exemple. Il acquiert ainsi le sens de la responsabilité.

On conseille aux parents de s'enquérir de la cause, lorsque leurs enfants sont particulièrement dissipés ou désobéissants. C'est peut-être la fatigue, un rhume en puissance, un mal d'estomac. L'enfant se sent peut-être moins aimé de ses parents à cause d'un petit frère ou d'une petite soeur qui retient leur attention.

L'Ile-aux-Pirates

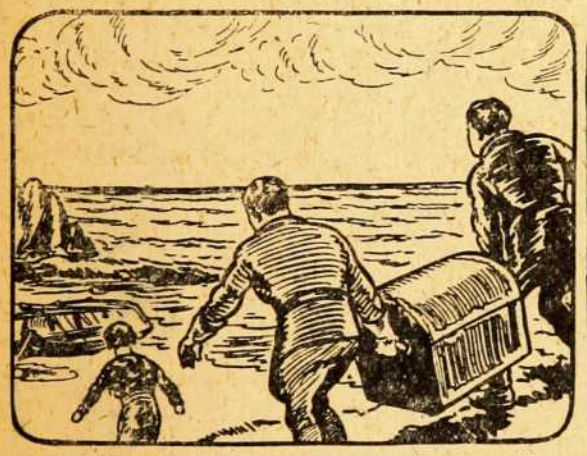
CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — DOUZIEME EPISODE

1 — Enfin, Michel et Ted se retrouvaient en plein air avec leur fardeau. "Je suis à bout de forces!" dit Michel. "Va donc chercher les outils, Ted. Je ne pourrais faire un pas de plus!" Ted alla donc chercher les outils et ils commencèrent la tâche d'ouvrir le vieux coffre qu'ils venaient de trouver.



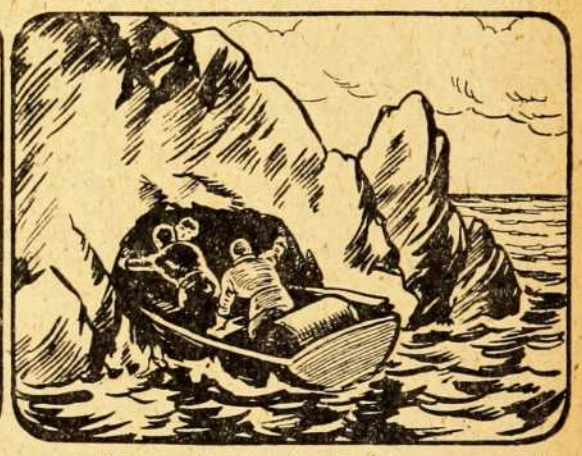
2 — Ted venait à peine de commencer à frapper son ciseau à froid de son marteau, lorsque soudain une voix venant du bord de l'eau se fit entendre: "Allô! là haut!". Les deux jeunes gens se retournèrent et furent surpris, autant que ravis, en apercevant la jeune fille qui avait nom Norma. Elle s'avança.

3 — C'était elle qui avait aidé Michel et Ted à s'évader de l'Ile-aux-Pirates, en refusant cependant de leur dire pourquoi elle vivait sur l'île. Après les avoir salués, elle pointa du doigt vers la mer. "Regardez!" leur dit-elle. "Vous voyez ces bateaux à moteur?" Michel et Ted s'approchèrent plus près sur la grève.



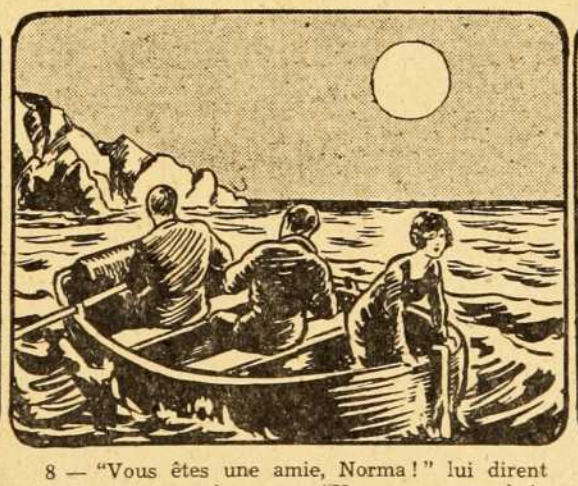
4 — Les deux jeunes gens voyaient en effet, venant dans leur direction, quatre bateaux munis de puissants moteurs. "Les hommes qui sont dans ces bateaux savent maintenant que vous êtes en possession du coffre au trésor!" s'écria Norma, "et ils viennent vous l'enlever! Il vous faut partir d'ici sans retard!"

5 — L'aéroplane de Michel et de Ted était endommagé, alors ils ne pouvaient s'en servir, mais la jeune fille avait une légère embarcation et les jeunes gens y portèrent le coffre au trésor. Puis, ils y montèrent et s'éloignèrent à la rame. Soudain, Norma jeta l'alarme en apercevant de nouveau les bateaux à moteur.

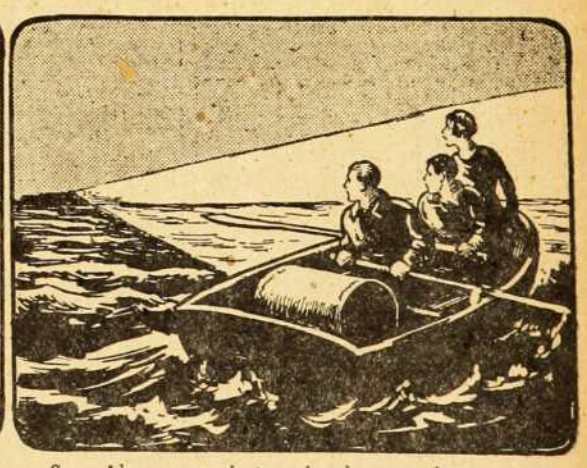


6 — "Ramez dans la direction de ce rocher!" s'écria-t-elle. "Il y a une caverne où nous pourrons être cachés!" Vivement, les deux amis firent tourner l'embarcation et furent bientôt à l'abri sous le rocher qui les cachait de tout ce qui pouvait venir de l'autre côté. Là, se trouvait la caverne, comme Norma le leur avait dit.

7 — L'entrée de la caverne était juste assez grande pour laisser passer l'embarcation, qui s'y glissa. Il était plus que temps cependant, car dès que les jeunes gens furent dans l'obscurité, ils virent les quatre bateaux à vapeur passer en vitesse à quelque distance du rocher, sous lequel ils étaient cachés.



8 — "Vous êtes une amie, Norma!" lui dirent les deux jeunes hommes. "Vous avez sauvé le trésor pour nous." "N'en soyez pas trop certains!" dit la jeune fille en souriant. "Vous n'êtes pas encore sauvés, vous savez! Ne vous aventurez pas hors d'ici avant la tombée de la nuit, car vous pourriez avoir des surprises!"



9 — Alors, ce n'est qu'après que la nuit fût venue que Michel et Ted sortirent de la caverne avec leur chaloupe. Mais, avant d'avoir atteint une bien grande distance, le rayon d'un phare puissant tomba directement sur eux. Leurs ennemis les avaient-ils trouvés? Comment sortiront-ils de cette situation? [*Suite au prochain numéro*]

Les trois DURS-À-CUIRE

EPISODE NUMERO VINGT-CINQ

1 — On se rappelle que, pendant que nos trois amis étaient prisonniers, au sommet de la tour maintenant détruite, Santos avec un compagnon avait fait sortir M. Wilton d'une pièce du rez-de-chaussée. "Je voudrais bien de nouveau rencontrer Santos et Blackie. Son désir devait bientôt se réaliser.

2 — Entendant le bruit d'une dispute, les trois jeunes gens s'empressèrent et, en arrivant sur les bords de la rivière, ils aperçurent Santos et son complice qui étaient attaqués par une bande d'Indiens furieux. Les deux chenapans se battaient désespérément, pendant que M. Wilton, faible et malade, regardait la bataille.

3 — Mais les tables tournèrent pour les Indiens, car Blackie entra en scène. Rugissant comme un boeuf, les yeux brillants et pleins de colère il s'élança sur les indigènes, frappant à droite et à gauche. Il saisit leur chef comme un ballot de paille, le fit tourner au-dessus de sa tête et le lança au milieu des sauvages.

4 — Santos avait été jeté tête première dans la rivière par un des Indiens. Le courant très fort l'entraîna immédiatement. Ses appels ne furent pas entendus à cause des cris furieux, poussés par les sauvages qui fuyaient maintenant à toutes jambes. Les trois jeunes gens ne virent donc pas le Mexicain.

5 — Ce qui arriva au sinistre ravisseur demeura inconnu des jeunes gens. Peut-être lui fut-il impossible de s'en tirer. Barry, Bill et Blackie se tournèrent vers M. Wilton qui avait été laissé de côté, cet homme pour qui les trois jeunes gens avaient bravé tant de dangers. Le pauvre homme paraissait heureux du résultat.

6 — Durant les jours qui suivirent, pendant qu'ils se reposaient au camp, les trois compagnons racontèrent à M. Wilton comment ils avaient rencontré sa fille en Australie et leurs aventures, en tentant de le retrouver. M. Wilton reprenait des forces et, un jour, il amena les jeunes gens à une vieille mine.

7 — Cette mine se trouvait au pied de la montagne de El Karu. "Vous voyez, mes amis," leur dit-il "lorsque Santos constata que j'avais découvert une mine d'argent, il pensa que je désirais ce métal, mais je sais qu'il n'en reste pas. Cependant, dans cette mine, il y a un trésor laissé par des Indiens."

8 — Suivant les directions d'un plan qu'il avait gravé dans sa mémoire, le plan lui-même ayant été détruit afin que Santos ne le trouve pas, M. Wilton trouva le trésor dans une cavité secrète de la mine. Ce trésor valait une fortune. Dès lors, commença la tâche difficile d'apporter cette charge avec eux.

9 — Le voyage fut long, mais tous avaient la joie au coeur. M. Wilton d'avoir échappé à ses ravisseurs et les trois jeunes gens d'avoir atteint leur but. Trois semaines plus tard, ils atteignaient Puerta, le port mexicain d'où ils s'étaient embarqués. Ils eurent là une surprise. La fille de M. Wilton était là pour les accueillir. FIN

RIEN DE SÉRIEUX

Cette scène s'est passée au tribunal.

L'avocat plaidait avec de grands gestes de ses larges manches et il n'en finissait plus. Il avait l'air parti pour si longtemps que tous les témoins, qui pensaient à leurs petites affaires personnelles, en avaient mal aux dents d'impatience. Tout à coup au beau milieu d'une phrase, on entend un magistral coup de sifflet. Fureur du président. On cherche le coupable, on ne le trouve pas.

— Bien, dit le président. Pour vous apprendre, Messieurs, à respecter la Justice, je vous avertis que le premier qui s'avisera de commettre encore semblable plaisanterie, sera aussitôt renvoyé chez lui avec interdiction de reparaître ici !

Il n'avait pas achevé sa menace qu'on entendait un second coup de sifflet, interminable cette fois.

C'était l'accusé !

•

Un voyageur arrive dans un hôtel, dîne et puis monte dans sa chambre.

— Faudra-t-il réveiller Monsieur ? demande le garçon.

— Inutile, j'ai besoin de repos.

Pourtant, le lendemain, à sept heures, on frappe à sa porte.

— Qui est là ?

— Il est sept heures.

— Je m'en fi... Laissez-moi tranquille.

Le soir, au moment de partir, il demande sa note, l'examine et lit ces mots : "Avoir réveillé Monsieur par erreur, 25 cents.

•

Le monsieur qui veut maigrir. — Je prends de l'exercice, Docteur. Ce matin encore, j'ai fait une promenade à cheval, je vais beaucoup mieux.

—Le docteur. — Et le cheval, comment va-t-il ?

On était habitué à voir ce monsieur sans cheveux.

Jusqu'à présent, il avait manifesté le dédain le plus grand pour les perruques, mais, l'autre soir, au théâtre, une admirable perruque ornait son crâne.

Au premier entr'acte, une dame bien informée lui décoche avec intention cette phrase admirative :

— Mais... vous êtes superbe, ce soir, vos cheveux vous sont donc revenus ?

— Oui, madame, répond sans se troubler notre homme... à cinq dollars.

•

On prenait le thé l'autre soir chez une comédienne les plus en vogue. L'aiguille de la pendule marquait minuit. La maîtresse de maison se lève et dit en souriant :

— Mes chers amis, il y a trente-huit ans aujourd'hui que je suis au monde.

Alors une excellente amie de faire à mi-voix :

— C'est vrai, ma chère, mais il y a aujourd'hui aussi dix ans que tu as oublié de remonter la pendule.

•

Le docteur. — Eh bien ! cher monsieur, rassurez-vous. Votre femme est une grande nerveuse qui n'a rien, rien qu'un malaise imaginaire. Je vais lui ordonner un remède imaginaire également.

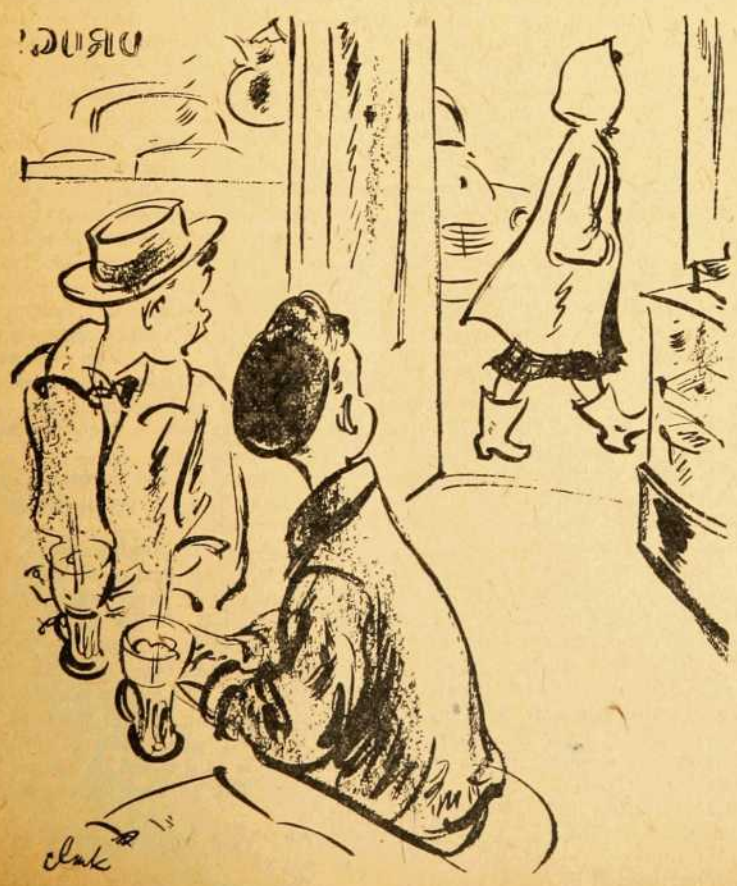
Le mari, qui ne perd pas le sens des réalités. — Et vous me présenterez une note imaginaire, docteur ?

•

Le baryton. — Mon cher, ma voix est si étendue que l'on m'entend encore un quart d'heure après que j'ai chanté.

Le ténor. — Moi, mon cher, bien plus fort, on m'entend un quart d'heure avant que j'aie ouvert la bouche.

LA VIE COURANTE . . . *par George Clark*



— As-tu déjà vu accoutrement si propice à la bouderie ?

LA VIE COURANTE . . . *par George Clark*

— L'avenir ? Mais j'en ai de l'avenir... je compte devenir un avocat ou un crooner, et peut-être même les deux à la fois...

Un jeune homme muni de 5,000 dollars que son père vient de lui donner s'en va en voyage d'études à l'étranger et au bout de deux mois, il envoie à son père la lettre suivante :

"Mon cher papa, je fais d'excellentes études. Malheureusement, je n'ai plus d'argent, et je te prie de m'envoyer 1,000 dollars pour que je puisse régler mes affaires. Ton fils dévoué.

"P.S. — J'ai vraiment honte de t'avoir redemandé de l'argent. Je fais le voeu que tu ne reçoives jamais ma lettre.

Le jeune homme fut quand même étonné en lisant la réponse de son père :

"Mon cher fils, ton voeu est exaucé. Je n'ai point reçu ta lettre. Ton père affectionné."

•

Le professeur d'histoire naturelle venait d'expliquer aux élèves que la mouche domestique était un insecte dangereux pour la santé. Cette pensée pénétra profondément dans l'esprit du petit Roland qui n'oublia pas si vite la chose. Le jour que le professeur donna une narration à faire sur la mouche, Roland se souvint de la leçon. Voici ce qu'il écrivit : "La mouche est un insecte muni de quatre pattes et d'une petite trompe. C'est un animal plus dangereux que le lion... Cependant je préférerais de beaucoup être piqué par elle que d'être mordu par le lion ! "

•

Ponson du Terrail, qui avait beaucoup d'imagination, discutait un jour de littérature avec des confrères.

— On peut dire tout ce qu'on voudra, déclara-t-il avec autorité, mais je sais tout de même mon français.

— C'est celui des autres que tu ne connais pas, lui répondit Alexandre Dumas.

•

— J'ai trouvé un truc... A la rentrée, je mets mes deux jumeaux au collège. L'un ira le matin et l'autre l'après-midi. Comme cela, j'aurai moitié à payer.

On a découvert à X... une voix de ténor magnifique. C'est lui qui le dit !

Il n'a pas encore essayé ses talents, mais il fait des "cachets" chez des particuliers où, paraît-il, chaque fois qu'il chante... "il fait un malheur", suivant sa propre expression.

Un de ses amis, ébloui, à première vue, par les récits mirifiques qu'il lui fait de ses soirées mondaines dans lesquelles il gagne, à ce qu'il raconte, une fortune, le questionne sur ce qu'il touche environ.

— Je gagne... dit X... avec un geste ample... je gagne.

L'ami sceptique, avant de savoir, lui dit :

Tant que cela ?

Alors X... simplement :

— La moitié.

•

Dans un salon, une dame atrocement maigre annonce son départ.

— Mon médecin m'a recommandé des "eaux", minaude-t-elle.

Quelqu'un murmure à mi-voix :

— Il aurait mieux fait de lui ordonner de la graisse."

•

Madame a amené sa bonne au musée.

Madame. — Vous voyez, voilà le fameux tableau : l'"Angelus", de Millet.

La bonne. — Eh bien, il en a un toupet, le peintre. Il a tout bonnement copié le calendrier qui est dans la cuisine.

•

— Oui, mon cher, disait un farceur à un de ses amis, j'ai connu un temps où j'aurais pu acheter au Texas une lieue carrée de bonne terre pour une paire de bottes.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas acheté ?

— Je n'avais pas de bottes.

•

— L'eau est-elle bonne ?

— Bien, cela dépend des goûts. Moi, je la trouve un peu trop salée, ici.

•

— C'est vous, le centenaire ?

— Non, je suis son père.

NOTRE FEUILLETON

LA DOUCE INSPIRATION

Par EMILE RICHEBOURG

EST-ELLE morte de faim dans un endroit désert de la forêt ? Ou bien a-t-elle péri au fond de quelque fondrière ? Ou bien encore a-t-elle été dévorée par quelque bête sauvage ? Toujours est-il qu'on n'a pu savoir, malgré toutes les recherches, ce qu'elle était devenue. »

Le comte passa à plusieurs reprises ses mains sur son front en laissant échapper une plainte sourde.

Pierre Valenski tenait sa tête humblement et tristement baissée devant son maître. Il y eut un long et sombre silence après lequel le comte reprit la parole.

— Pierre, vous êtes-vous quelquefois renseigné au sujet de la comtesse Raymonde ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur le comte ; mais il ne m'a pas été possible de savoir ni ce qu'elle fait, ni où elle vit. Elle a certainement changé de nom, ainsi que l'a exigé Mme la comtesse, votre mère.

— Touche-t-elle sa pension ?

— Oui, monsieur le comte, mais pas à des époques régulières, ce qui indiquerait qu'elle n'habite pas à Paris, mais plutôt hors de France.

Cette réponse du vieux serviteur termina la conversation.

Quelques jours après, le comte de Soleure était au moment de s'éloigner de nouveau de son château de Noisy-les-Monts.

Il s'en allait seul, cette fois, malgré le vieux volet de chambre qui l'avait supplié de lui permettre de l'accompagner.

— Monsieur le comte ne veut-il pas dire à ses vieux serviteurs où il va ? demanda Valenski.

— D'abord en Russie, répondit-il.

— Et ensuite, monsieur le comte ?

— Je ne sais pas, où Dieu me conduira.

Pierre regarda son maître avec une compassion profonde, et de grosses larmes lui vinrent aux yeux.

Il reprit :

— Monsieur le comte sera-t-il longtemps absent ?

— Je l'ignore.

— Monsieur le comte écrira-t-il ? demanda encore le vieux Valenski, prêt à pleurer.

— Oui répondit M. de Soleure, très ému, de temps à autre, à vous, Pierre, et à Jean, mes deux fidèles, je donnerai de mes nouvelles.

Le comte de Soleure partit.

Quand reviendrait-il ? Il ne le savait pas.

Poursuivi par l'inexorable fatalité, qui s'attachait à ses pas, il s'en allait fuyant comme un maudit.

Il partait, le malheureux, traînant avec lui, comme un boulet de galérien, cette horrible pensée, la même toujours, dans laquelle maintenant étaient concentrées toutes ses douleurs :

« Si c'était ma fille ! »

NOTRE FEUILLETON — No 5

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

DEUXIEME PARTIE

LES DESESPERES

I — Au sixième étage

DEPUIS que Raymonde Duchemin, comtesse de Soleure, a quitté la maison de la Princesse, seize ans se sont écoulés.

De nouveaux personnages vont être présentés au lecteur; en les suivant dans leurs aventures, nous retrouverons successivement la belle Raymonde, le comte Gaston de Soleure, la petite victime du tisserand Morel, Herminie, et les autres personnages de notre histoire déjà connus.

Au sixième étage d'une grande maison de la rue des Ecluses-Saint-Martin, dans une mansarde qui ne ressemblait en rien, hélas ! au grenier chanté par Béranger, un jeune homme était assis sur une mauvaise chaise de paille au dossier rompu. Ce siège faisait vis-à-vis à deux autres à peu près semblables ; ces chaises avaient dû être achetées soixante-quinze centimes ou un franc chacune chez un marchand de bric-à-brac.

Le jeune homme, les coudes appuyés sur ses genoux, tenait sa tête serrée dans ses mains et paraissait se livrer à de sombres pensées.

Rien autour de lui n'était de nature à l'égayer. L'aspect du logis, suffisamment éclairé, pourtant, par une lucarne ou plutôt une sorte de chatière pratiquée dans la toiture, était affreusement triste et révélait une misère profonde.

Ce coin de grenier, où respirait un être humain, n'était pas une chambre, pas même un cabinet, mais un véritable galetas, une espèce de trou dans lequel on ne pouvait marcher qu'en se courbant.

Pas de cheminée. L'endroit était une glacière en hiver, une étuve l'été.

On y étouffait le jour où nous y introduisons le lecteur, bien que le locataire ait eu la précaution de lever le châssis vitré de la chatière, afin de recevoir un peu d'air du dehors.

Faisant face à la porte, on voyait une couchette de fer en mauvais état, avec sa paillasse écrasée et son matelas mince, plat et dur comme une planche.

Pas de couverture de lit : elle avait été vendue, probablement, quelque temps auparavant. Seulement un drap, réclamant la blanchisseuse et laissant voir de larges déchirures, dans lequel son propriétaire s'enveloppait la nuit pour dormir.

Une vieille commode vermoulue, avec son marbre noir tacheté de blanc ; une table de bois blanc, qui pleurait son quatrième pied, et quelques ustensiles de cuisine couverts de rouille, — on pouvait s'étonner de les trouver là, — complétaient le piteux ameublement.

Cependant, nous ne devons pas oublier de mentionner encore vingt ou vingt-cinq vieux livres empilés sur le marbre de la commode. Ces vénérables bouquins avaient été achetés, un jour l'un, un jour l'autre, au rabais, sur les parapets des quais.

Parlons aussi de quatre gravures jaunies, tachées, déchirées, accrochées au mur, et d'un tableau de petite dimension, peint à l'huile, qui se carrait fièrement dans son cadre doré.

Ce dernier objet mobilier, peinture et cadre, contrastait singulièrement avec le reste de l'ameublement.

Ce tableau représentait un joli paysage saisi au bord de la Seine, à la Jonchère, dans un splendide coucher de soleil. C'était d'une grande délicatesse de touche, empreint d'une poésie douce, mélancolique, et chaudement peint, avec des oppositions de clarté d'un admirable effet.

Cette peinture avait-elle une certaine valeur ? Oui et non. Certes, ce n'était pas encore l'oeuvre d'un Corot, d'un Daubigny, d'un Jules Dupré, d'un Rousseau, mais on sentait que l'auteur de ce paysage avait de l'inspiration, du sentiment, du goût, qu'il aimait la nature, qu'il savait voir, sentir, observer, réfléchir, comprendre, qu'il était artiste, enfin, et qu'il y avait en lui l'étoffe d'un grand peintre, les qualités d'un maître.

Sous ce rapport, le tableau ne manquait pas de valeur. Mais il était signé Georges Ramel, un nom absolument inconnu. Or, comme c'est principalement le nom dont elle est signée qui donne du prix à une oeuvre artistique, nous pouvons dire également que la valeur du tableau en question était médiocre.

C'était le cadeau d'un ami, un souvenir !

Et voilà pourquoi cette peinture était là, objet disparate, discordant comme une note gaie dans un chant lugubre, ou produisant l'effet d'un éclat de rire au milieu d'une scène de désolation.

Les bruits de la rue montaient jusqu'au toit et arrivaient, affaiblis, dans la mansarde. C'était la voix nazillarde d'un Auvergnat, criant à plein gosier :

« Vieux habits, vieux galons ; marchand de peaux de lapins ; avez-vous des vieux habits à vendre ? »

C'étaient le son aigu de la trompette du fontainier, poseur de robinets ; les piailleries de quatre ou cinq gamins jouant sur le trottoir ; la voix enrouée de la marchande des quatre saisons ; le commandement de manoeuvre des mariniers, faisant entrer leurs bateaux dans une des écluses du canal ; le joyeux concert de deux grands canaris hollandais, hôtes charmants d'une cage placée à une fenêtre de la maison voisine, dans un encadrement de gobéas et de volubilis ; puis, semblable au grondement lointain du tonnerre, le bruit des voitures et des lourds camions chargés montant et descendant la longue rue du Faubourg-Saint-Martin.

Le jeune homme semblait être indifférent à tous ces bruits du dehors, à tous ces bruits agaçants, à ce mouvement de Paris, signe de l'activité constante et de la grande vitalité d'une population laborieuse.

Il était tellement absorbé en lui-même que, n'écoutant pas, il n'entendait rien.

Tout à coup, il eut une sorte de tremblement convulsif et se dressa debout.

Par un mouvement brusque, fiévreux, il rejeta en arrière ses longs et épais cheveux noirs, découvrant son front bombé, haut, large, intelligent, un front de penseur.

Ses yeux tombèrent sur la pile de vieux livres. Aussitôt, comme s'il eût éprouvé subitement une douleur aiguë, un pli se creusa sur son front, ses traits se contractèrent, un sourire plein d'amertume, navrant, crispa ses lèvres et un soupir s'échappa de sa poitrine oppressée.

Il essuya son visage mouillé de sueur, puis il marcha vivement vers la lucarne dans laquelle il passa sa tête qui émergea sur le toit.

On était au commencement de juillet et la chaleur était accablante.

Le locataire de la mansarde avait besoin d'air, d'un souffle de brise pour rafraîchir son front brûlant.

Il respira bruyamment, à pleins poumons, ce qui parut lui faire éprouver un certain bien-être.

Le temps était superbe : pas un nuage, un soleil magnifique. Sur l'horizon nageait comme une buée de vapeur. La ville était inondée de lumière qui coulait à flots dans les rues. Au-dessus des maisons, nivelant les hauteurs, de longues lignes lumineuses semées d'étincellements.

Partout, sur les cheminées, les ardoises, la tuile, le zinc, de curieux effets de lumière, des scintillements, des miroitements, des profondeurs illuminées, des rayonnements sans nombre.

Sur le toit, une jeune couvée de moineaux, récemment partis du nid, se bousculaient, ouvrant le bec et battant des ailes : « Piu, piu, piu ! »

Ils avaient faim, les oisillons, et ils s'impatientaient de ne pas voir arriver le père et la mère apportant la becquée.

Pendant un instant, le jeune homme de la mansarde regarda tristement les oiseaux désolés, comme s'il se fût intéressé à leur petite querelle. Mais les parents arrivèrent bientôt, le bec plein. Alors les cris des petits redoublèrent « piu, piu, piu ! » et ils se mirent à la file vers leurs chers nourriciers.

— Les voilà consolés, murmura le jeune homme d'une voix creuse, et dans un instant ils seront rassasiés.

Et il ajouta en hochant la tête :

— Elle n'est jamais bien terrible la misère des oiseaux.

Un moment encore il resta à la lucarne, plongeant sa vue au loin sur les toits illuminés.

Puis, se retirant tout à coup :

— Trop de lumière et de soleil pour moi, qui marche vers une nuit sans fin ! s'écria-t-il. Il me semble que la ville ensoleillée, bruyante, joyeuse, épaissit les ténèbres qui m'environnent. La joie des autres me fait mal.

« Suis-je donc devenu méchant, haineux ? Non, non. Mais je veux me détacher de tout avant de rentrer dans le néant d'où je n'aurais pas dû sortir.

« Ah ! qu'il soit maudit le jour où je suis né !

« Pourquoi ai-je vécu ? Pour souffrir. Et je voudrais vivre encore pour

souffrir toujours ? Allons donc ! ... Si la vie est belle pour quelques-uns, pour les misérables tels que moi elle est une chaîne de fer, trop lourde à traîner, qui attache à la terre !

« Vie de fausses espérances, d'angoisses, de douleurs et de larmes, je sais ce que tu as été pour moi, et je suis prêt à te quitter sans regret !

« Que suis-je ? Rien. Et je ne peux rien être !

« Vivre ?

« Pourquoi vivre ? Pour continuer la lutte terrible. Mais je suis vaincu, brisé, terrassé. Je suis impuissant, sans force ; l'implacable fatalité m'a condamné. Voyageur épuisé, je ne peux plus faire un pas, c'est le repos qu'il me faut ; le bruit déchire mes oreilles, j'aspire à l'éternel silence.

« Oui, il faut mourir. La mort est la délivrance ; elle me tend les bras et je lui souris. Ce soir ou demain, on relèvera mon cadavre à la place où je serai tombé ! »

Il resta un moment silencieux et reprit :

— Pauvre Gilbert, grand vaincu, comme toi, que la misère noire a flétri, a écrasé, comme toi je peux dire :

Au banquet de la vie, infortuné
[convive,
J'apparus un jour et je meurs ;
Je meurs et sur ma tombe où
[lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs !

« Oui, on ne pleurera pas sur ma tombe. Je suis seul au monde ; nul ne m'aime et je n'ai personne à aimer. Je pars sans regret et je ne serai point regretté.

« On me jettera dans une fosse creusée au cimetière, et sur cette fosse d'un suicidé, on ne verra jamais un bouquet de fleurs apporté par une main pieuse. Demain, ceux qui m'ont connu ne se souviendront plus d'Alexis Mollin.

« Rien ne restera de moi, pas même un souvenir.

« Alexis Mollin !

« Qu'était-ce donc que cet Alexis Mollin ? Un inconnu, un pauvre gueux, un cerveau bourré de chimères, une espèce de rêveur, un fou qui a usé toutes ses forces, tout son courage, toute son énergie à courir après l'ombre, croyant toujours qu'il allait saisir la proie. Oh ! l'insensé, l'insensé ! »

Il continua d'une voix sourde :

— Tout est fatal en ce monde ! Ainsi le veut la destinée, et la mienne doit s'accomplir ! Gaiement, l'espoir au coeur, je m'étais mis en route ; je ne songeais pas à la longueur du chemin, je ne voyais que le but à atteindre.

« Jeune, fort, courageux et plein de santé, je n'avais pas à compter les années.

« Devant moi aucun obstacle ne se dressait, la route s'ouvrait large, toute fleurie.

« L'avenir m'apparaissait resplendissant de lumière, souriant, prodigue de promesses, avec ses couronnes, ses succès, ses acclamations, ses triomphes, ses gloires ...

« Mirage des yeux, hallucination de l'esprit, vertige ... l'avenir a disparu, pour moi l'avenir n'existe plus !

« Je n'ai fait qu'un bout de chemin et je suis forcé de m'arrêter. Impossible d'aller plus loin. La route que j'ai suivie m'a conduit dans une impasse. Pour en sortir, il n'existe qu'une porte sombre, celle qu'ouvre la mort !

« Et c'est par cette porte que je sortirai ce soir. Une évasion ! Eh bien ! oui, je m'évade, je romps ma chaîne, je fuis les humiliations, les ricanements, la fausse pitié, l'indifférence des heureux, le mépris des égoïstes ; je me délivre des tortures de la faim, je me soustrais à d'horribles tentations.

« Voyons, est-ce que j'ai manqué de persévérance ? Est-ce que j'ai gaspillé les heures que les autres donnent au travail ? poursuivit-il avec une sorte de rage. J'ai travaillé le jour, j'ai travaillé la nuit, chassant le sommeil, la fièvre dans la tête. J'ai lassé le corps, usé l'esprit, détruit la pensée. En moi, tous les ressorts sont brisés. Plus de flamme, tout s'est éteint !

« Je croyais être inspiré, je croyais avoir du talent ; on me l'avait dit ; des gens qui flattaient ma manie, qui se moquaient de moi ... Ils m'ont poussé sur la pente et se sont bien gardés, me voyant glisser, de me tendre la main pour m'empêcher de tomber en bas.

« Ai-je prouvé que j'avais du talent ? Non. A quoi suis-je arrivé ? A rien. Ce que je prenais pour l'inspiration n'était que les divagations du délire, mes élucubrations sont le produit d'un trouble cérébral. Cerveau creux, tête vide ?

« Dérision, sottise !

« Et je croyais au succès, à la renommée, à la gloire. Oh ! fou, fou, que j'étais ! ... »

Il s'approcha de la commode, et frappant le marbre du poing :

— Là, dans ces tiroirs, reprit-il, se trouve enfoui, entassé, tout ce qui fut mes chères espérances. Sur ces pages écrites avec conviction, quand ma pensée était brûlante, j'ai mis toutes mes croyances, tout ce qu'il y avait d'ardeur et de vie en moi.

« Pauvres feuilles volantes, pauvres feuillets éparpillés que je vais abandonner, je vous ai imprégnés sous ma plume fiévreuse du souffle de ma pensée, je vous ai donné tout ce qu'il y avait de sentiments dans mon coeur, toute la force et la foi de mon âme !

« Sur vous, on pourrait voir des traces de mes larmes ; et combien d'entre vous ont été écrites avec mon sang, quand je n'avais plus d'encre et pas d'argent pour en acheter !

« Et qu'est-ce que cela vaut aujourd'hui ? Rien, rien !

« Si, le prix du papier au poids, acheté en un lot par l'épicier du coin.

« Mes vers et ma prose envelopperont des chandelles, deviendront des cornets ; et après, jetés aux ordures par la ménagère, tout ira dans la hotte du chiffonnier. »

Un rire nerveux, strident, éclata entre ses lèvres frémissantes.

— Vanité, orgueil, s'écria-t-il, voilà votre sépulcre !

« Où sont-ils mes beaux rêves ? Fondus comme les neiges de l'hiver dernier.

« Et vous, ô mes blanches illusions d'autrefois, qu'êtes-vous devenues ? Ma misère vous a chassées et vous êtes parties, effrayées, comme s'en vont les frileuses hirondelles aux approches des jours de frimas.

« Quelque ventru dira peut-être :

« — Cet Alexis Mollin était un homme sans énergie, un fou, il a eu peur de la misère et il s'est tué. »

« C'est faux ! Non, je n'ai pas peur de la misère. Est-ce que je n'ai pas lutté ?

— Est-ce que je n'ai pas souffert ? Est-ce que, sans jamais jeter une plainte, je n'ai pas usé tout mon courage ? Ah ! ce n'est pas ma faute à moi, si je suis vaincu ! Non, ce n'est pas en lâche que je quitterai la vie.

« La fatalité a dicté son arrêt, je l'exécute, je meurs !

« La misère ! pourquoi me ferait-elle peur ? Je la connais la misère blême, décharnée, grelottante, couverte de haillons, aux yeux hagards, à l'haleine fétide ; la misère sans sourire, aux longues dents aiguisées par la faim ... Je la connais depuis longtemps ; le jour de ma naissance, elle m'a reçu dans ses bras, m'a tenu sur ses genoux, m'a bercé, m'a appris à boire mes larmes pour apaiser ma soif et ma faim ; partout où j'allais elle me suivait ; elle veillait à mon chevet ; elle a toujours été la compagne inséparable et douloureuse de ma vie.

« Pourquoi donc reculerais-je devant la mort ? Je suis sa proie, elle me guette.

« Si je n'allais pas à elle, c'est elle qui viendrait me prendre, après une longue et cruelle agonie, sur un lit d'hôpital. Je ne veux pas mourir ainsi, je ne veux pas ! ...

« Malfilâtre, Gilbert, Hégésippe, Moreau et vous tous, poètes moissonnés à la fleur de l'âge, morts illustres, nobles héros de la misère, sortez de vos tombeaux et dressez-vous devant moi pour me dire quelles ont été vos souffrances avant de mourir.

« Gilbert, je ne mourrai pas comme toi, à l'Hôtel-Dieu, ni à la Charité comme toi, ô doux poète du *Myosotis* : j'imiterai Chatterton ! »

Il se laissa tomber sur son grabat, comme brisé, anéanti, et lentement, d'une voix sombre, les yeux fermés, il se mit à déclamer des vers.

O toi qui marches en silence
Le long de ce rivage noir,
Et qui regarde l'onde immense
Avec les yeux du désespoir,
Où vas-tu ?
— Je vais sans folie
Me débarrasser de la vie,
Comme on fait d'un mauvais manteau,
D'un habit que l'onde traverse,
D'un vêtement que le froid perce
Et qui ne tient plus sur la peau.
— A la mort, quand sur cette terre,
La vie abonde à large flot,
Quand le pavé, comme une enclume
Jour et nuit étincelle, fume,
Et quand armé d'un fort poitrail,
Le chef encor droit sur le buste,
Tu peux fournir un bras robuste
Et des reins puissants au travail !
— Travaille ! est bien facile à dire,
Travaille ! est le cri des heureux.
Pour moi la vie est un martyre,
Un supplice trop douloureux.
Tout est muet et sourd. Que faire ?
Gueuser sur le bord du chemin ?
Mais l'on ne prête à la misère
L'oreille non plus que la main.
Ici, ce n'est qu'en assemblée,
Dans une chambre bien meublée,
Que le coeur fait la charité.
Il faut, pour attendrir le riche,
Qu'une paroisse vous affiche
Au front le mot mendicité !

L'heure sonna à Saint-Laurent. Le poète compta les coups de marteau de l'horloge.

— Midi, seulement midi, prononça-t-il en s'étirant les bras ; ah ! comme cette journée est longue !

Soudain un sourire étrange courut sur ses lèvres.

Il glissa sa main sous le traversin, d'où il tira un fort pistolet à canon double, dont il fit jouer les batteries, comme pour s'amuser.

— Vieux pistolet, dit-il sourdement, je t'ai vu un jour sur un tas de ferraille et, sans savoir pourquoi, je t'ai acheté ; tu as toujours été le seul objet de la panoplie dont tu devais faire partie. Vingt fois, je fus sur le point de te vendre, et cependant je t'ai conservé ; quelque chose me disait qu'un jour j'aurais besoin de toi.

« Ah ! tu es bien chargé ; je t'ai bourré de poudre et de plomb jusqu'à la gueule ... Deux coups ! c'est un de trop. Mais qui sait ? Une première, au moment suprême, ma main peut trembler.

« Compagnon de la dernière minute, meurtrier irresponsable, c'est toi qui m'ouvriras la porte de l'éternité. »

A ce moment, un bruit de pas dans l'étroit couloir des mansardes attira l'attention du jeune homme.

Presque aussitôt, on frappa.

Alexis Mollin tressaillit, se dressa comme par un ressort, jeta du côté de la porte un regard farouche et cria :

— Entrez !

Un pène rouillé grinça et la porte s'ouvrit.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Pierre Valenski, serviteur dévoué de la vieille comtesse de Soleure, donne à cette dernière les preuves de l'inconduite de la jeune comtesse Raymonde de Soleure, l'épouse de son fils Gaston, avec un garde-chasse nommé Jacques Vernier. — Le comte, en voyage en Russie, est rappelé au château et les deux coupables sont surpris en flagrant délit. — La comtesse Raymonde sera bientôt mère, mais des lettres découvertes dans sa chambre laissent à penser que Jacques Vernier est le père de l'enfant qui naîtra. — La vieille comtesse jure que cet enfant n'héritera ni du nom ni de la fortune des Soleure. — Des arrangements sont conclus : la jeune comtesse s'engage qu'après sa délivrance elle abandonnera et l'enfant et son titre de comtesse de Soleure moyennant une pension qui lui sera payée mensuellement. — Loin du château, avec les soins d'une sage-femme, Raymonde donne naissance à une petite fille.

II — Deux pauvres diables

Un grand et beau jeune homme, portant, comme le locataire de la mansarde, ses longs cheveux châtain clair tombant autour du cou, entra dans le taudis.

Ce jeune homme avait une de ces physionomies ouvertes qui attirent et inspirent aussitôt la sympathie. Figure d'une dessin correct, longue, maigre et très pâle, aux traits fatigués. Le regard voilé était triste et d'une grande douceur. L'ensemble de la physionomie avait une indéfinissable expression de douleur contenue et de résignation. Evidemment, cet homme souffrait. Cependant, malgré son air peu hardi, humble, son beau front restait éclairé par le rayonnement d'une indomptable fierté.

Pauvrement vêtu, d'ailleurs, il était facile de voir que c'était un malheureux, rendant visite à un autre malheureux, la misère venant saluer la misère.

— Bonjour, Alexis, dit-il.

Celui-ci avait changé d'attitude à la vue du visiteur, et l'expression dure de son visage s'était subitement adoucie.

— Ah ! Georges Ramel ! s'écria-t-il. Bonjour, Georges, ajouta-t-il en marchant vers le visiteur, les mains tendues.

Les quatre mains s'unirent et ils restèrent un moment en face l'un de l'autre, se regardant, les yeux dans les yeux.

— Ainsi, tu viens me voir ? reprit Alexis ; c'est une surprise.

— Est-elle agréable, au moins ?

— Certes ! je croyais que tu m'avais oublié.

Georges eut un sourire doux et triste.

Quand on n'a qu'un seul ami, répondit-il, on ne l'oublie pas.

La main d'Alexis serra fiévreusement celle de Georges.

Ce dernier resta un instant silencieux, plongeant son regard dans les yeux sombres de son ami, comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de sa pensée.

— Alexis, tu as un air tout drôle.

— Quelle idée !

— Il me semble que tu es ennuyé de ma présence.

— Oh ! par exemple !

— Si je te dérange, dis-le moi.

— Tu ne me déranges point.

— Alexis, tu ne me réponds pas franchement. Peut-être attends-tu quelqu'un ?

— Je n'attends personne, répondit le jeune homme avec amertume.

— Je comprends, tu te disposais à sortir ?

— Non, je ne sortirai pas avant trois ou quatre heures.

— Alors, mon cher Alexis, qu'est-ce que tu as ?

Le front du jeune homme redevint sombre.

— Rien, répondit-il d'un ton bref, je n'ai rien.

Et, très agité, d'un pas lourd, inégal, il fit cinq ou six fois le tour de son taudis, pendant que l'autre hochait tristement la tête.

Alexis revint brusquement vers son ami.

— Midi vient de sonner, l'interpella-t-il ; tu viens peut-être me demander à déjeuner ?

— Je n'ai pas déjeuné, il est vrai, répondit Georges, souriant tristement, mais je n'ai pas faim.

Alexis recommença sa promenade autour de la mansarde, puis faisant de nouveau face à son ami :

— Ah ! tu n'as pas faim, lui dit-il d'une voix creuse ; eh bien ! j'ai faim, moi... Mais, tu mens, Georges, tu mens ! Puisque tu n'as pas déjeuné, tu as faim comme moi.

Georges baissa la tête.

— Va, ton silence est suffisamment éloquent, poursuivit Alexis ; nous avons l'un et l'autre la famine au ventre. Ah ! tu venais me demander à déjeuner... Eh bien ! mon cher, je ne t'invite pas, non, je ne t'invite pas !...

— Mais... balbutia Georges.

— Je ne t'invite pas, et pour cause : rien, rien, ajouta-t-il en frappant sur ses poches avec une sorte de rage.

— Hélas ! fit Georges, ma bourse est vide comme la tienne ; je ne peux pas te prêter dix centimes pour acheter un croissant que nous partagerions.

— Pauvre Georges ! répliqua Alexis, dont les yeux se mouillèrent, peut-être es-tu venu avec l'espoir que moi-même je pourrais te prêter quelque chose. Eh bien ! mon cher, après avoir si souvent partagé le pain noir de notre misère, aujourd'hui nous jeûnerons ensemble. Mais tu ne me dis point pourquoi tu as monté mes six étages ?

— Je voulais te voir.

— Ça c'est bien.

— Et te faire mes adieux.

— Tes adieux ?

— Oui.

— Tu parc donc ?

— Je pars.

— Quand ?

— Aujourd'hui même.

— Un long voyage ?

— Oui, très long.

— Où vas-tu ?

— Loin, bien loin.

— En Amérique, en Océanie ?

— Beaucoup plus loin que cela.

— Ah !... Et tu ne reviendras plus ?

— On ne revient jamais du pays où je vais aller.

Le jeune homme prononça ces paroles avec un accent qui fit tressaillir Alexis.

— Je ne comprends pas, répliqua vivement celui-ci ; explique-toi donc.

— Mon cher Alexis, j'ai pris une résolution suprême.

— Ah !

— Demain, je ne serai plus de ce monde.

— Tu veux te tuer ?

— Je suis las de la vie, de cette lutte incessante qu'il faut soutenir contre l'adversité. Complètement désillusionné, j'ai le dégoût de toutes les choses. Ecoute, ami, il y a de l'amertume plein mon coeur ; je ne sais pourquoi, malgré tout, je suis resté bon ; mais j'ai peur, tu entends, Alexis, j'ai peur de devenir méchant.

« Eh bien ! je veux mourir avant d'avoir pris les hommes en haine, avant de maudire la vie toute entière, ce qui arriverait fatalement, si je vivais seulement un an de plus.

« Mon sort est décidé ; je renonce à tout ; cela m'est facile, n'ayant plus aucun espoir. Quelques heures seulement me séparent de la mort, mon ami ; mais je n'ai pas voulu partir sans t'avoir vu une dernière fois, sans avoir dit adieu à mon unique ami. »

Alexis se jeta au cou de Georges, et les deux désespérés s'embrassèrent avec effusion, comme deux frères.

Frères, ne l'étaient-ils pas ? N'avaient-ils pas eu les mêmes douleurs, enduré les mêmes souffrances ?

— Ah ! Georges, Georges, s'écria Alexis sous le coup d'une émotion violente, tu vaux mieux que moi !... Comme toi, mon ami, je trouve que la vie est un fardeau écrasant et j'ai résolu de me donner la mort...

« Ingrat que je suis, je t'oubliais à l'instant même où tu pensais à moi. Si tu n'étais pas venu, je me serais couché dans la tombe sans t'avoir serré la main. Ah ! oui, Georges, tu vaux mieux que moi !...

« Mais te voilà, te voilà, Georges, mon cher Georges, nous avons souffert ensemble, ensemble nous mourrons ! »

— Quoi, Alexis, toi aussi, tu veux mourir ?

— Oui, parce que, comme toi, je suis las de la vie et ai le dégoût des hommes.

« Georges, asseyons-nous et causons. Tâchons d'oublier que nous sommes affamés, et employons de notre mieux les dernières heures.

« Comme tu es calme, Georges. On ne dirait pas que tu as pris une résolution terrible. Je suis la faiblesse et tu es la force. »

— Je suis résigné, voilà tout.

— J'ai toujours admiré ton stoïcisme, et je te l'avoue, Georges, je te croyais armé contre toutes les déceptions.

Le jeune homme secoua tristement la tête.

— La lassitude est venue, répliqua-t-il, la lutte a été si longue et terrible !...

« Ne pouvant plus la porter, j'ai laissé tomber mon armure. Je conserve ce qui me reste de force et de courage pour sortir sans faiblesse de cette vie dont je ne veux plus.

— Ainsi, Georges, comme moi tu as perdu toutes tes illusions ?

— Une à une, elles ont disparu, emportées par le vent du malheur, comme en automne les pauvres feuilles mortes. Tout à coup, le vide s'est fait autour de moi et le découragement m'a pris ; alors, j'ai brisé ma palette et jeté mes pinceaux. Fallait-il toujours créer pour voir mes tableaux vendus à vil prix et continuer à souffrir la faim ? Fallait-il me saigner aux quatre veines et donner le plus pur de mon sang pour engraisser ces marchands qui m'exploitaient ?

« On dit : l'Etat fait beaucoup pour les artistes. Mais suis-je un artiste, moi ? Sais-je seulement si j'ai du talent ? En aurais-je, d'ailleurs, que je resterais ignoré, perdu dans la foule des barbouilleurs. Je n'appartiens à aucune coterie ; je suis seul, isolé, et nul n'a jamais songé à me tendre la main. La pauvreté est un vice, mon cher Alexis ; on s'éloigne de celui qui en est atteint.

« La direction des Beaux-Arts encourage les jeunes artistes ; elle leur donne du travail. J'ai demandé : il n'y a rien pour moi. On accorde tout à la faveur. C'était comme cela autrefois, c'est comme cela maintenant, il en sera toujours de même.

« Il faudrait avoir de puissants protecteurs, et pour les avoir il faudrait abdiquer toute dignité, faire des courbettes, s'avilir enfin, à force de bassesses.

« Eh bien ! non, je ne puis être ni un intrigant, ni un valet ! Je suis fier, c'est vrai ; mais ma fierté est le seul bien que je possède, et je le garde.

Il y eut un moment de silence.

— Georges, reprit Alexis, quand je suis allé te voir, il y a environ un mois, tu m'as parlé d'une belle jeune fille.

Une nouvelle nuance de tristesse se répandit sur le visage de Georges.

— Oui, je me souviens, fit-il.

Et il laissa échapper un soupir.

— Elle se nomme Herminie ?

Le jeune peintre répondit par un mouvement de tête.

— Georges, reprit Alexis, tu aimes cette jeune fille ?

— Je n'ai pas à rougir de mon amour ; oui, je l'aime !

— Tu aimes, tu as ce bonheur que je place au-dessus de tous les autres, et tu veux te tuer, malheureux ! Quoi ! l'image souriante de cette chaste et pure jeune fille, de cette enfant, — car elle a à peine seize ans, m'as-tu dit, — ne te fait pas reculer devant la mort ?

— Non, répondit Georges d'un ton ferme.

— Alors, ton amour est sans espoir ?

— Oui, sans espoir, répéta le peintre avec un accent douloureux.

— Tu n'es pas aimé ?

— Est-ce qu'on peut aimer un pauvre hère de mon espèce ? Mais si mon amour est sans espoir, ce n'est point parce qu'il a été repoussé. Rien ne m'a fait connaître les sentiments de Mlle Herminie à mon égard ; j'ignore si je suis aimé.

— Comment, tu ne sais pas si elle t'aime ?

— J'aurais cru mal agir si j'eusse détruit la douce tranquillité de cette adorable enfant, en portant le trouble dans son coeur. Je n'ai pas à me reprocher d'avoir fait monter le rouge à son front. Je ne lui ai jamais parlé de mon amour et elle n'a pas eu à répondre à des questions que je ne lui ai pas adressées.

« Herminie, la petite Mionne, comme l'appelle son père, est bien ignorante de tout, va, et je ne crois pas que son coeur ait déjà parlé ; elle est si jeune ! Tout en elle est innocence et candeur et son doux regard d'enfant naïve est comme un miroir où se reflète la pureté de ses pensées.

« Je te le répète, Alexis, j'ignore si je suis aimé ; mais je le serais et le saurais que ma résolution resterait la même. Voyons, est-ce que dans ma miérable position je pourrais songer à associer l'existence de cette enfant à la mienne, c'est-à-dire unir nos deux misères ? Mais ce serait une chose monstrueuse ! Oh ! la belle existence que je lui ferais ! Je la verrais s'étioler, se consumer lentement ; je verrais sa jeunesse se détruire, sa beauté disparaître, son teint se flétrir, ses joues se creuser, ses lèvres pâles sans sourire, s'éteindre la lumière de son regard... Malheur, malheur ! Mais aux premières larmes que je verrais couler de ses yeux je me rongerais les poings de douleur et de rage !

« Alexis, l'homme qui prend une femme pour qu'elle partage sa misère, pour la faire souffrir avec lui, est un misérable et un lâche ! On ne doit se marier que lorsqu'on est sûr de rendre sa femme heureuse ; ce n'est pas assez

LA VIE COURANTE . . . *par George Clark*

— Minou, j'ai dix sous d'économie, et pour toi, je vais dépenser jusqu'au dernier sou !

de l'aimer, il faut pouvoir, surtout, lui donner toutes les choses nécessaires à la vie. »

— Je n'ai plus rien à te dire, Georges, je sais maintenant pourquoi tu ne veux plus de la vie.

— Et toi, mon ami, est-ce que tu n'as plus aucun espoir ?

— Le seul qui me restât a été détruit par une dernière et cruelle déception.

— Et pourtant tu as du talent, beaucoup de talent.

— Erreur, Georges, tu te trompes comme je me suis trompé moi-même si longtemps. Oui, je croyais avoir quelque chose là, continua-t-il en se frappant le front. Sottise ! Il n'y a rien . . .

» C'est un mauvais cheval que j'ai enfourché, un cheval fourbu, sans haleine, qui n'a pas pu me porter.

« Pendant des années, j'ai pensé et écrit. Où est le résultat de tant de peine ? J'avais la foi, je ne l'ai plus et je crève de misère ! J'étais tout simplement stupide, idiot ! Oh ! les belles années perdues ! Et que je les ai payés cher les rares instants de satisfaction que j'ai pu saisir !

« Qui a voulu de mes vers ? Personne. J'ai là de quoi faire trois volumes : les *Aiguillons*, mes iambes ; les *Heures champêtres*, mes *Sonnets roses*.

« Le rouge au front, comme si j'eusse mal fait, humble et tremblant, baissant la tête et courbant l'échine, j'ai porté mes manuscrits chez tous les éditeurs, et ces messieurs m'ont ri au nez ou m'ont répondu ! « Quand vous serez connu, revenez, nous verrons. » Une manière comme une autre de flanquer à la porte un importun.

« De tous les côtés on me disait :

« Ne vous obstinez donc pas à faire des vers ; à chercher des rimes, à ciseler des hémistiches, on meurt de faim ; on ne lit plus les vers aujourd'hui, la poésie est morte. » Je me suis tourné vers le théâtre. J'ai écrit la *Jeunesse de nos jours*, les *Petites Vertus*, *Nos Maris*, trois comédies qui ne valent rien . . . »

— Oh ! ne dis pas cela, Georges !

Le regard du poète eut un fauve éclair.

— Qui ne valent rien, répéta-t-il d'un ton aigre, puisque partout elles ont été refusées.

« On me disait encore : « Pourquoi ne faites-vous pas du roman ? Vous réussiriez certainement. » Un roman, c'était une nouvelle tentative à faire. Lé se trouvait peut-être la seule branche de salut que je pusse saisir.

« Je me mis à l'oeuvre. Après six mois d'un travail acharné, pénible, je terminai les *Grands Coeurs*, roman en quatre parties. Eh bien ! il en fut du roman comme des comédies ; il allait d'un journal à un autre, et, avec les mêmes paroles à peu près partout, il m'était rendu :

« Mon cher monsieur, nous avons nos auteurs. » Ou bien : « Votre ouvrage ne manque pas de certaines qualités, mais il ne convient pas à notre feuille. » Ou bien encore : « Nous ne pouvons pas accepter votre roman ; nous avons dans nos cartons des feuilletons reçus pour trois ou quatre ans. »

« Comme il est facile de se débarrasser des gens !

« Pourtant, me disais-je, mon roman est intéressant, vigoureusement écrit et l'action dramatique est bien conduite ; j'ai l'habitude de me juger sévèrement, et je trouve que mon roman n'est pas inférieur à tant d'autres qu'on publie tous les jours.

« Mais étais-je bon juge ? Ne me trompais-je point ?

« Je voulus en avoir le coeur net. J'allai trouver X . . ., le grand romancier, qui, un jour où je lui fus présenté, avait bien voulu me serrer la main.

« — Voici un roman de moi, lui dis-je, je serais heureux que vous voulussiez bien le lire, vous demandant comme un service de me dire franchement ce que vous en pensez.

« — Je suis très occupé, tous mes instants sont pris, me répondit-il ; mais je désire vous être agréable, je lirai votre manuscrit. Revenez me voir dans huit jours, et je vous dirai quelles ont été mes impressions. »

« Je laisse passer quinze jours sans oser retourner chez X . . ., tellement je redoutais d'affronter la critique du célèbre romancier.

« Enfin, je m'armai de courage et j'entrai un matin dans son cabinet. Ah ! je n'en menais pas large, je t'assure ; j'avais l'air d'un condamné qu'on vient de ramener sur la sellette pour entendre son jugement.

« — Ah ! vous voilà ! s'écria-t-il en me voyant. Eh bien ! j'ai lu. Votre roman, mon cher, est une oeuvre de mérite ; il y a dans vos *Grands Coeurs* des choses superbes. Publiez-moi cela bien vite ; je vous prédis un immense succès.

« — Ainsi, vous ne trouvez pas mon roman mauvais ? balbutiai-je.

« Je le trouve excellent, au contraire, et j'ai la prétention de m'y connaître.

« — Je vous crois ; mais où le faire paraître ? Tous les directeurs de journaux à qui je l'ai présenté l'ont refusé.

« — Toujours la même chose, » murmura-t-il en hochant la tête.

« Il resta un moment silencieux et reprit :

« — Allez le porter de ma part au directeur du *Nouvelliste*.

« — Je suivrai votre conseil ; malheureusement je suis inconnu au *Nouvelliste* comme ailleurs.

« — Je comprends, vous désirez un mot de moi. »

« Il écrivit rapidement quelques lignes, glissa la feuille dans une enveloppe, puis me tendit la lettre en me disant :

« — Le voilà. »

« Je quittai X . . . le front rayonnant, et d'un pas léger, la confiance en moi m'étant revenue, je courus au *Nouvelliste*. Le directeur me reçut immédiatement et se montra on ne peut plus gracieux. La lettre du grand romancier avait produit son effet.

« — Cher monsieur, me dit-il, je vais tout de suite faire lire votre roman. Revenez me voir dans quinze jours et vous saurez ce que le comité de rédaction aura décidé. Votre roman est chaudement recommandé, vous pouvez, je crois, compter sur une acceptation. »

« Ah ! ce jour-là, en revenant chez moi, je ne baissais plus la tête ; je la portais haute et fière, escomptant mon triomphe. J'étais sauvé ! Enfin, j'allais donc être vainqueur de la fatalité ! La joie emplissait mon coeur dilaté et un essaim d'idées bourdonnait dans mon cerveau.

« J'allais avoir un succès retentissant, X . . . me l'avait prédit. Pour les *Grands Coeurs*, trente mille lignes à quinze centimes, — c'est le prix de la ligne pour un débutant, — je toucherais quatre mille cinq cents francs : une fortune ! . . .

« Et je me disais :

« — Je me ferai cadeau d'un vêtement neuf complet, y compris le chapeau et les souliers, — je n'allais pas encore jusqu'à des bottines, — je m'achèterai le linge qui m'est indispensable, et je m'empresserai de quitter mon taudis, où j'étouffe, pour un logement plus convenable ; puis je me mettrai au travail. Il faut que mon second roman suive de près le premier. Dame ! il faut profiter de la veine.

« Ah ! les idées ne me faisaient pas défaut : j'avais vingt sujets de romans

Seul Sunbeam AUTOMATIQUE MIXMASTER a tous ces avantages

Exlusivité :
DECLENCHE AUTOMATIQUE DES BATTEURS
Ramenez la poignée sur le côté — les batteurs se déclenchent pour faciliter l'enlèvement. Rien à tirer, pas de doigts salis.

Exlusivité :
PUISSANT MOTEUR
Le moteur du Mixmaster est puissant et contrôlé par un **régulateur breveté** qui permet de maintenir une pleine puissance à toutes les vitesses des batteurs. La vitesse des batteurs n'est pas affectée par la consistance de la pâte ; se maintient, qu'elle soit rapide ou lente.

PORTATIF
Soulevez la gâchette et levez le moteur avec les batteurs pour vous en servir où il vous plaira.

EXTRACTEUR DE JUS
Il n'est pas fixé en permanence — vous l'insérez simplement au besoin. Il extrait tout le jus, rapidement et facilement.

Il vous faut réellement faire usage de l'excellent Sunbeam Mixmaster pour savoir jusqu'à quel point vous pouvez simplifier et accélérer vos tâches de cuisinière !

Il n'y a pas de substitution pour le Sunbeam Mixmaster. Il possède toutes ces caractéristiques exclusives qui épargnent du temps et du travail manuel, tout en assurant une cuisine *particulièrement* savoureuse. Plus de quatre millions d'usagères enthousiastes sont ses meilleures propagandistes.

Si leur disponibilité est encore restreinte, en dépit d'une constante augmentation de production, c'est que leur popularité est considérable — *et c'est une raison de plus de persévérer dans votre intention de vous en procurer un.* Assurez-vous que vous obtenez un Mixmaster authentique, il n'y en a qu'un . . . un SEUL à porter ce nom.

"Syntonisez" votre recette préférée

Exlusivité :
CADRAN MIX-FINDER
La vitesse appropriée à chaque usage est clairement indiquée. Elle est facile à régler et elle est *scientifiquement correcte*. Vous savez que le mélange UNIFORME, ce "secret du succès", s'obtient à tout coup.

ECRASE
FOUETTE EXTRAIT
BAT MELE
AGITE MOUSSE
MALAXE MELANGE

SUNBEAM CORPORATION (CANADA) LIMITED, Toronto 9.

SUNBEAM, célèbre pour ses GRILLE-PAIN, IRONMASTER, COFFEEMASTER, SHAVEMASTER, etc.

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

dans la tête. Hier, mon ami, je suis retourné au *Nouvelliste.* »

— Eh bien ?

— Eh bien ! Georges, j'ai rapporté mon manuscrit. Le directeur n'a pas même daigné me recevoir ; il m'a fait remettre mon *ours* par son garçon de bureau.

— Refusé, sans te dire pourquoi ?

Les yeux du poète s'enflammèrent.

— Si, répondit-il. Il y a dans les cartons du *Nouvelliste* des romans pour trois ans.

Et un rire farouche, un rire navrant, éclata entre ses dents serrés.

Au bout d'un instant, il reprit :

— Comprends-tu, maintenant, Georges, comprends-tu ? Et je vivrais ! Pourquoi faire ? Non, non, assez d'angoisses, de sombres terreurs, de tortures morales et physiques ! Depuis trop longtemps je sens dans ma chair les crocs de la misère !

« Est-ce que nous pouvons mendier, nous, dis ?

« Georges, mieux vaut en finir tout de suite que d'attendre l'agonie de la faim ! Mieux vaut mourir que de devenir escroc et voleur !

« Parbleu, si je voulais être un vil gredin, je pourrais vivre, dans l'aisance même, c'est-à-dire presque riche.

« Spéculant sur ma pauvreté, le directeur-propriétaire d'une espèce de journal financier, une feuille de chantage, est venu m'offrir cinq cents francs par mois pour être son homme, la machine intelligente de ses honteux tripotages. J'ai refusé net, avec indignation, avec mépris. Vendre ma plume et ma conscience, jamais ! »

III — C'EST LE JOUR DU TERME

LA CONVERSATION des deux amis fut brusquement interrompue par la sonorité d'un pas pesant qui, faisant craquer les planches de sapin mal jointes, annonçait ainsi, bruyamment, une visite à la mansarde.

— Est-ce qu'on vient ? demanda le peintre.

— Oui, répondit le poète, mais ne te dérange pas ; je sais ce que c'est. Tu vas voir apparaître le personnage que je me disposais à recevoir tout à l'heure quand tu as frappé à ma porte.

Tout en parlant, Alexis Mollin s'était levé.

Le visiteur ne se donna point la peine de frapper. La porte s'ouvrit toute grande et un homme gros et gras, au large abdomen, à la figure enluminée, jouissant enfin d'une magnifique santé, pénétra dans la mansarde, raide, hautain, et toisa le locataire d'un air impertinent.

Il tenait dans sa main deux carrés de papier illustrés du fameux timbre mobile bleu de dix centimes.

— Monsieur Alexis Mollin, dit-il avec suffisance, c'est aujourd'hui le huit juillet, jour du terme ; vous savez, je suppose, les jours que vous vivez.

« D'ailleurs, je vous ai prévenu, et je pense que vous vous êtes mis en mesure de payer. Voici vos deux quittances, celle du terme d'avril et celle du présent terme. »

— Monsieur le concierge...

— Je ne suis pas concierge, monsieur, je vous l'ai déjà dit, interrompit le gros homme en se redressant pour faire croire à son importance, je suis le régisseur de cet immeuble et je représente le propriétaire.

— Je vous prie de d'excuser, monsieur le régisseur.

— Payez d'abord, je vous excuserai ensuite.

— Ma situation n'est pas meilleure aujourd'hui qu'elle ne l'était au mois d'avril.

— Ainsi, vous ne voulez pas payer ?

— Je ne peux pas. Faut-il donc vous le dire ? Je n'ai pas un sou ; hier, j'ai vécu d'un morceau de pain, et je ne mangerai pas aujourd'hui.

— Tout cela ne me regarde pas ; si vous en êtes réduit là, c'est votre faute.

— Ma faute !

— Oui.

— Pourtant, vous me connaissez assez pour savoir que ma pauvreté n'est pas la conséquence de ma mauvaise conduite.

— Je n'en sais rien. Je ne suis pas toujours sur les talons des locataires de ma maison pour voir ce qu'ils font D'ailleurs, qu'est-ce que vous faites ?

« Rien. Quand on a du coeur, monsieur, bon pied, bon oeil et des bras, on travaille. Ne me dites pas que vous ne trouvez pas d'ouvrage, l'ouvrage ne manque que pour ceux qui n'en veulent point. Je ne crains pas de vous le dire, vous êtes un paresseux.

— Oh !

— Il n'y a pas de oh ! Je dis ce que je dis ; et vous n'avez pas besoin de rouler ainsi vos yeux, vous ne me faites pas peur. Je vous le repète, vous ne faites rien, et c'est honteux à votre âge ! Vous écrivaillez ! Est-ce que c'est du travail, ça ? Est-ce avec vos pattes de mouches que vous me payerez ce que vous me devez ? S'il y avait à Paris beaucoup de locataires, comme vous, les propriétaires seraient bientôt à la mendicité. Quand on ne peut pas payer son terme, monsieur Alexis Mollin, on ne prend pas un logement ; on va se nicher hors barrière, dans un trou quelconque, ou l'on couche à la belle étoile.

— Vous êtes dur, monsieur.

— Croyez-vous, par exemple, que je vais avoir pitié de vous ? J'aime les gens qui travaillent, moi, je n'aime pas les fainéants, moi !

Le jeune homme était pâle comme la mort ; il y avait du feu dans son regard et son corps frémissait. Il était facile de voir qu'une colère sourde grondait en lui. Mais il parvenait à se contenir et il restait calme en apparence.

D'ailleurs, qu'était-ce que cette nouvelle humiliation, ces outrages, ces grossières et lâches insultes après tout ce qu'il avait enduré jusqu'à ce jour ?

— Enfin, continua le féroce portier, arrangez-vous comme vous voudrez ; si ce soir, avant huit heures, vous ne m'avez pas apporté quatre-vingt francs, prix des deux termes, demain vous serez expulsé.

Le pauvre poète se contenta de hausser les épaules.

— Du reste, ajouta le portier, c'est pour vous dire cela que je suis venu, car je me doutais bien que vous ne me donneriez pas d'argent. Ainsi, c'est bien entendu, n'est-ce pas ? Les deux termes payés ce soir ou demain sur le pavé.

« Voyons donc un peu ce qu'il y a ici. »

Et l'homme promena rapidement son regard de vautour d'un bout à l'autre du galetas.

— Hum, hum ! fit-il, exprimant son dédain par une grimace, tout cela ne vaut pas grand'chose ; si ça paye les frais d'expulsion, ce sera bien heureux.

« Je suis refait ; ça m'apprendra une autre fois à mieux placer ma confiance, à ne pas me laisser entortiller par de belles paroles.

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE ?

"Ben, ben, voyons, voyons !" Oui, c'est bien le boulanger *Zacharie Lapaille* d'*Un Homme et son Péché*. On ne dirait pas que ce petit bébé dont les cheveux sont séparés au milieu est devenu un artiste de la radio. Aujourd'hui, il porte les cheveux... au centre, du moins en avant !

Il est né le 9 juillet, en plein dans les grandes chaleurs, 1907, et c'est pourquoi, il peut résister devant le four de la boulangerie des Pays d'En-Haut. Il est né à Montréal, rue Poupart, c'est un "Montréaliste" comme disent les anciens. Habitué par ses parents au théâtre qu'il fréquentait à l'âge de six ou sept ans, il en a prit goût et les beaux spectacles du temps le portèrent à faire du théâtre lui aussi. D'abord aux écoles Meilleur, Roussin et St-Victor.

Il a voyagé beaucoup. En 1926 et en 1927 on le retrouve en Ontario, à Windsor précisément, où il fait encore du théâtre au cercle amateur de la paroisse Notre-Dame-du-Lac. C'est un ancien lutteur, mais il est fervent de la lutte libre qu'il a pratiqué surtout durant la crise, alors le théâtre étant aussi dans la purée. Il doit à ce sport l'amélioration de sa santé. Il a travaillé avec Albert Beaucaire, René Angrignon, John Marchand qui l'avait initié, et même le fameux comte Zarinoff.

Il doit ses débuts à la radio à M. Robert Choquette qui lui confia un rôle dans "Les Légendes du St-Laurent" en 1931. "Ce fut le rappel à l'art dramatique," dit-il et dans la même année, il devint comédien professionnel pour Mme Béatrice Latour, propriétaire d'une troupe de tournée en province.

Mais oui, vous le connaissez, c'est *Bourgeron* de "La Famille Gauthier", Pitro Labelle dans "Le médecin de campagne", c'est le *Chef Demers* de "La Rue Principale", c'est *Frisé Côté* de la "Pension Velder", c'est enfin *Zacharie Lapaille* d'*"Un Homme et son Péché"*.

On l'a vu sur la scène, à Montréal, mais c'est surtout en tournées qu'il a joué. A Montréal, on a pu admirer ses dispositions pour la scène, au Mont-Royal Théâtre Français dans des pièces dirigées par M. Mario Duliani et par M. Paul Guèvremont. Il a joué dans "Cyrano de Bergerac" avec Victor Francen, tant à Montréal qu'à Québec et, dernièrement, à l'Arcade pour M. Henry Deyglun. Il est en tournée régulière avec la *Troupe du Clocher* de M. J.-R. Tremblay depuis les sept dernières saisons.

En dire plus, ce serait donner son nom. Ici, il ne le faut pas, mais à la page 40, vous le trouverez, de même que sa plus récente photo.

« Il n'y a pas à s'occuper du lit, puisqu'on doit vous le laisser emporter, c'est la loi.

« Trois chaises de paille brisées dont je ne donnerais pas dix sous.

« Cette méchante table boiteuse, qu'est-ce qu'elle vaut ? Un franc, tout au plus.

« La commode ne vaut pas la peine d'être réparée ; elle est bonne à jeter au feu. Heureusement il y a le marbre qui n'est pas cassé ; on en trouvera huit ou dix francs, bien vendu.

« Quant à ces vieux bouquins crasseux, on en fera un ballot pour le bureau de tabac : quarante livres de papier à cinq centimes la livre, deux francs.

« Qu'est-ce qu'il y a dans ces tiroirs ? Probablement quelques vieilles guenilles et aussi, sans doute, vos griffonnages. Peuh ! On sera généreux, monsieur Alexis Mollin, on vous les laissera emporter, vos pattes de mouches. Deux ou trois kilos de papier de plus à vendre, ce n'est pas une affaire.

« Et c'est tout. Pas même de quoi faire quinze francs, et vous devez deux termes, monsieur...

« Ah ! j'oubliais ce cadre doré... Tiens, tiens, tiens, mais c'est tout ce qu'il y a de propre ici ! Dorure vraie, je m'y connais. On trouvera un amateur qui l'achètera quinze francs ; c'est toujours ça.

« Dame ! quand on n'a pas ce qu'on veut, il faut bien se contenter de ce qu'on a.

« Je ne parle pas du tableau, continua-t-il en mettant ses mains sur ses hanches et enserrant ses flancs rebondis. On dirait que cela ressemble à un paysage : une affreuse croûte... Et c'est signé, ma foi ! oui, c'est signé Georges Ramel. Quel toupet ! Une méchante toile de deux sous, pas même bonne à servir à un emballage.

« Hé ! vous savez, monsieur Alexis Mollin, si vous tenez à cette machine-là, je vous permets de l'emporter aussi. »

Il s'était retourné du côté des deux amis, et il riait d'un gros rire bestial.

Mais son rire lui rentra vite dans la gorge à la vue de Georges Ramel qui avait bondi sur ses jambes, et, les yeux étincelants de fureur et les poings crispés, était prêt à lui sauter à la gorge.

Alexis n'eut que le temps de se placer entre son ami et le portier.

— Georges, dit-il, contiens-toi ; ne fais pas attention aux paroles de cet homme, qui ne peuvent te blesser.

— Non, non, Alexis, s'écria le peintre d'une voix frémissante, je t'en prie, laisse-moi châtier comme il le mérite ce hideux bonhomme.

— Bonhomme, bonhomme, vous osez m'appeler hideux bonhomme ! hurla le portier, menaçant à son tour ; va-nu-pieds que vous êtes !

— Georges, reprit Alexis, pas de bruit ici, pas de scandale ; reste calme comme moi : tu as vu, j'ai laissé dire et laissé faire.

Puis, se dressant en face de l'insulteur, le regard sillonné d'éclairs :

— Vous êtes un misérable, lui dit-il d'une voix éclatante, un misérable et un lâche ! Oui, un lâche, car, avoir le triste courage de railler la misère d'autrui est la plus honteuse des lâchetés ! Vous m'avez suffisamment outragé et insulté, je pense ; vous devez être content... Eh bien ! je trouve que c'est assez, que c'est trop, car ma patience est à bout. Voilà la porte, sortez, sortez !

— Hein ! qu'est-ce à dire ? Je sortirai si je veux, entendez-vous ?

— Allez ! ne me tentez pas ! Sortez, misérable, sortez vite, ou je ne réponds plus de moi.

Le jeune homme avait l'air si terrible dans son indignation et sa colère que, cette fois, le portier eut peur.

Il battit en retraite prudemment, mais à reculons, comme s'il eût craint de recevoir un coup par derrière.

— Paresseux, fainéant, va-nu-pieds, crève-la-faim ! cria-t-il quand il se sentit en sûreté dans le couloir ; demain, expulsé !

Ces dernières insultes, lancées dans la mansarde, l'odieux personnage s'empressa de gagner l'escalier.

— En vérité, dit Georges, qui était encore rouge de colère, voilà un affreux coquin.

— Que veux-tu ? C'est un de ces hommes comme il y en a malheureusement trop, sans éducation, grossier, brutal...

— Tu peux dire féroce. Et tu appelles cela un homme ! Mais il n'a de l'homme que son visage, ce misérable !

« Si tu ne m'avais pas retenu, Alexis, je l'aurais étranglé comme un chien enragé ! »

— Et après ? Nous aurions été bien avancés !

— Je me demande comment le propriétaire de cette maison peut conserver ce grotesque personnage ?

— Mon cher, tel maître tel valet. Le propriétaire de la maison est un nommé Farfouillet, qui a été autrefois marchand de meubles neufs et d'occasion, brocanteur et recéleur ; il a eu souvent maille à partir avec la justice qui, finalement, l'a mis sous les verrous où il est resté quatre ans.

« Mais le sieur Farfouillet, très malin, avait alors son magot fait et placé en bon endroit. Rendu à la liberté, il jugea qu'il avait suffisamment volé et ne songea point à rouvrir boutique.

« Il acheta cette maison et on l'appelle aujourd'hui « monsieur le propriétaire » en faisant ronfler les r.

« Le sieur Farfouillet ne pouvait confier la garde de son immeuble qu'à un individu dont l'honnêteté fût égale à la sienne ; il choisit le portier que tu viens de voir. Ce vilain homme à tête de dogue se nomme Isidore ou plus brièvement Zidore, comme dit sa femme, une sorte de guenon, qui ne vaut certes pas mieux que celui auquel elle est accouplée.

« Zidore est, en effet, l'homme du sieur Farfouillet, et cela depuis longtemps : il a aidé son maître dans son honorable commerce, et s'il n'a point partagé le bénéfice des recels, il a échappé à la prison, et comme la vertu est toujours récompensée, le sieur Farfouillet loge gratuitement son ancien complice au rez-de-chaussée de sa maison.

« Maintenant, mon cher Georges, te voilà édifié. Je t'ai dit tout cela pour te faire voir qu'il y a des gens auxquels on ne saurait toucher sans se salir les mains. »

— Je comprends aussi que le nommé Zidore ait fait si facilement et si vite l'inventaire de ton pauvre mobilier.

— Oui, il n'a pas oublié son ancien métier. Mais nous nous sommes déjà trop occupés de ces gens-là ; nous avons mieux à dire et mieux à faire.

« Georges, nous sommes deux désespérés : ce soir nous allons mourir. »

— C'est dit.

— Quel genre de mort as-tu choisi ?

— La nuit venue, je me trouverai du côté du Bas-Meudon ou de Saint-Cloud et je me jetterai dans la Seine.

— Sais-tu nager ?

— Non.

— En ce cas, tu peux mourir dans l'eau, à moins cependant qu'il se trouve là des bateliers ou des pêcheurs pour empêcher ta noyade.

— Sois tranquille, je saurai trouver une berge déserte. Et toi, Alexis, quel est ton moyen ?

— Je ne veux pas de l'eau, pour plusieurs raisons : d'abord je nage comme un poisson, et si je me précipitais dans la Seine, je craindrais au moment suprême, que l'instinct de la conserva-

Commencez à épargner...

l'habitude viendra ensuite!

Presque tout le monde a un compte d'épargne. Mais un compte d'épargne ne signifie pas grand'chose si l'on n'a pas la ferme décision de l'augmenter systématiquement. Un bon moyen, à cette fin, est d'avoir un objectif déterminé : une automobile, l'achat d'une maison, l'éducation des enfants, le surcroît de sécurité que donne un *fonds de réserve* — sans parler de la satisfaction de pouvoir, le cas échéant, saisir une fructueuse occasion. L'important, c'est de mettre quelques dollars de côté *toutes les semaines.* Ne faites pas comme certains qui se fient à la chance... il vaut mieux savoir épargner.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

DÉPRIMÉE?
NERVEUSE?
LYMPHATIQUE?
DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE
Ci-inclus 5 sous pour échantillon du produit SANO « A ».
Ecrivez lisiblement ci-dessous.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

tion, plus fort que ma volonté, ne me fit regagner la rive à la nage ; et puis, à tort ou à raison, je me figure que dans l'eau, avant l'asphyxie complète, l'agonie est horrible ; un jour, j'ai vu un noyé sur une dalle de la Morgue ; eh bien ! je me sens frissonner en pensant que je pourrais rester quinze jours ou un mois au fond de la rivière, et qu'à la même place où j'ai vu le noyé, on verrait mon cadavre nu comme le sien et dans le même état de décomposition.

« Ce que je dis là peut te paraître singulier, Georges ; mais que veux-tu ? Je suis ainsi ; c'est un genre de coquetterie. Mourir sans souffrir, sans agonie, subitement, foudroyé, comme d'un coup de tonnerre, voilà ce que je veux. »

Il prit le pistolet sous le traversin où il l'avait replacé, et le montrant à son ami :

— Voilà la foudre, dit-il : une détonation, du plomb dans la tête, on tombe, c'est fini... Le corps plein de vie tout à l'heure n'est plus qu'un cadavre.

« L'âme a pris son vol !

— Moi, je n'ai pas de pistolet, murmura le peintre.

— Est-ce que tu ne vois pas ? Regarde donc !

— Quoi ?

— Il est à deux coups et tous deux bien chargés.

— Eh bien ?

— Eh bien ! Georges, chacun le nôtre ; une dernière fois, ami, partageons en frères !

— Est-ce bien vrai, Alexis, tu le veux ?

— Oui, si tu acceptes.

— Mais j'accepte avec reconnaissance, avec joie... Ah ! cher, merci, merci !

— Comme cela, Georges, nous mourrons à la même place, mon cadavre à côté du tien, et nous resterons unis ensemble jusque dans la mort, car j'espère bien que nous aurons la même tombe au cimetière. Mais il y a une difficulté, une seule.

— Laquelle ?

— Nous ne pouvons pas faire feu des deux coups au même instant.

— C'est vrai.

— Il faut donc que je me tue avant toi ou toi avant moi.

— Alexis, s'écria Georges, je mourrai le premier !

— Pourquoi toi plutôt que moi ? Aurais-tu peur de me voir étendu sanglant sur le sol ?

— Ami, j'ai eu tort de réclamer un droit qui ne m'appartient pas ; tu es mon aîné, c'est à toi de passer le premier.

— J'abandonne mon droit d'aînesse, Georges ; mais il y a un moyen de trancher la difficulté. Que le sort décide !...

« Jouons à pile ou face !

— Avec une pièce de vingt francs, répliqua le peintre, ébauchant un sourire.

— Non, pas avec ce que nous n'avons point, dit gravement le poète ; mais avec ceci, ajouta-t-il, en prenant une pièce de cuivre jaune dans une soucoupe ébréchée placée sur le marbre de la commode.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Georges, une médaille ?

— Oui, c'est une médaille ou un jeton, comme tu voudras.

« Regarde.

« Cette figure énergique, un peu osseuse, avec sa longue barbe au menton ; ces yeux vifs pleins de clarté ; ce front carré, bombé, coiffé d'un casque romain à panache ne te rappellent-ils rien ? Souviens-toi de Mangin, l'homme aux crayons, le dernier charlatan que Paris a vu sur ses places publiques.

« Le voilà, c'est lui, Mangin, une célébrité de la rue.

« Que de fois, tout gamin, je me suis glissé à travers la foule qui entourait sa voiture, afin de pouvoir, au premier rang, admirer à mon aise son casque étincelant et les broderies d'or de sa longue robe d'enchanteur.

« Il avait dans un grand coffre des milliers de médailles pareilles à celle-ci, et à pleines mains il les jetait à la foule, qui se bousculait pour les ramasser.

« A côté du coffre aux médailles, devant lui, on voyait deux grandes sébiles pleines de pièces d'or. Il les remuait, les pièces d'or, et les prenait dans ses mains pour les faire retomber dans les sébiles comme une pluie.

« Ah ! il ne les jetait pas aux badauds ces médailles-là !

« Mangin n'était qu'un charlatan ; mais il a su faire son métier ; il amusait le public et le public l'enrichissait.

« Vous regardez mon casque et mon « panache, et vous riez. Imbéciles, ba« dauds que vous êtes, si je n'avais pas « mon casque et mon panache vous « n'achèteriez pas mes crayons. »

« Voilà ce que Mangin disait à ceux qui l'écoutaient. Comme il avait raison !

« Vous avez beau faire, vous tous qui « luttez pour parvenir, vous n'arrive« rez à rien si vous n'avez pas le cas« que et le panache. »

« Mangin est mort riche, très riche, m'a-t-on dit.

« Attention, Georges, attention !

« Pile ou face ? »

— Face.

La médaille frappa le plafond, tourna sur elle-même en descendant, tomba sur le carreau, rebondit, roula et s'arrêta enfin au milieu du galetas.

— C'est face, dit Alexis. Le premier coup t'appartient, mon cher Georges.

— C'est bien, répondit simplement le peintre.

— Dès que tu seras à terre, reprit le poète, je prendrai le pistolet dans ta main, et, à genoux près de toi, m'arrangeant pour coucher mon cadavre sur le tien, je ferai feu à mon tour.

Les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, s'embrassèrent, puis sortirent de la mansarde.

IV — En allant au bois

Alexis Mollin avait vingt-huit ans, deux ans de plus que Georges Ramel. C'étaient deux enfants de Paris : Alexis était né rue Mouffetard et Georges aux Batignolles. Ils n'étaient ni amis d'enfance ni amis de l'école.

Ils se connaissaient depuis cinq années seulement.

C'est au palais du Luxembourg, dans une des salles du musée, qu'ils s'étaient rencontrés la première fois.

Le jeune peintre était devant son chevalet, tenant sa palette et ses pinceaux. Il copiait le superbe tableau de Pils : Rouget de l'Isle chantant la *Marseillaise* dans le salon du maire de Strasbourg.

Alexis passait ; il s'arrêta et regarda le peintre et son oeuvre ébauchée.

Dans le croisement des regards le courant sympathique s'établit aussitôt. Ils se devinèrent l'un l'autre, ils sentirent que leurs âmes étaient soeurs et comprirent que, souffrant tous deux pour les mêmes causes, il y avait entre eux des affinités de pensée.

Rapidement, ils échangèrent quelques paroles ; puis, simultanément, les mains s'avancèrent et celles du peintre tombèrent dans celles du poète.

Le matin, ils ne se connaissaient pas, le soir ils étaient amis inséparables.

Ces deux jeunes gens, qui s'étaient unis ainsi pour se soutenir dans la grande lutte contre les difficultés qui barrent le chemin et se défendre contre la misère, étaient également bien doués : ils avaient du coeur, le même enthousiame pour les choses grandes et belles et étaient bons et généreux.

Ce que leur éducation première ne leur avait pas donné, ils l'avaient acquis par instinct ; tant il est vrai que lorsqu'il a l'amour du beau, du bien et de ce qui est vrai, l'homme s'élève et s'anoblit.

Au moral, la ressemblance entre eux était grande ; c'est ce qui les avait rapprochés.

Physiquement, ils ne se ressemblaient guère. Georges était grand et fort ; Alexis était de petite taille, de complexion délicate et toute sa force résidait dans ses nerfs.

La beauté du peintre était correcte ; son fin profil grec rappelait certains beaux camées antiques ; celle du poète était heurtée, mais avait du caractère, de l'originalité, ce qui lui donnait un cachet tout particulier.

Bref, sans qu'on pût dire qu'elle était jolie, sa figure ouverte était agréable.

Il avait la bouche un peu grande, mais ornée de belles dents. Ses joues pâles, maigres, creusées, et la tristesse mal dissimulée peinte sur son visage disaient ses souffrances.

Oui, comme Georges Ramel, et plus encore peut-être que son ami, il avait souffert, moralement surtout, sans jamais faire entendre une plainte, avec la résignation d'un martyr.

Il portait toute sa barbe, noire comme ses cheveux, claire, mais bien plantée, légèrement frisée sous le menton, comme sa moustache aux extrémités.

Il avait la voix sonore, la parole vive ; chez lui, le système nerveux constamment surexcité communiquait à son corps fluet et grêle une sorte d'animation fiévreuse ; il avait des mouvements impétueux, des brusqueries singulières et, souvent, une allure presque farouche.

Malgré tout, dès l'abord, sa grande pâleur, son regard franc et l'expression indéfinissable de sa physionomie inspiraient la sympathie et l'intérêt.

Ses grands yeux d'un gris noir, enfoncés sous l'os frontal, étaient pleins de cette clarté lumineuse qui est la flamme donnée au regard par la pensée ardente et profonde.

Un de ses camarades, rimeur comme lui, qui avait depuis brisé sa plume de poète pour prendre un emploi qui lui était offert dans une administration, avait écrit à son adresse la stance suivante:

Au fond de cet oeil clair où flambe
L'avenir,
J'entends le marteau de l'iambe
Retentir.
Poète, on te raille, qu'importe ?
Dis tes vers :
Brise sur ton enclume forte
Les pervers.
Ta muse, ami, sera courue,
Tôt ou tard,
Bien que se cachant dans la rue
Mouffetard.

Alexis Mollin
Est un vrai poète
Et je le répète
Alexis Mollin
Fera son chemin.

L'auteur des *Aiguillons* avait été salué ainsi à son aurore ; mais le temps avait passé, emportant successivement toutes ses espérances. De la rue Mouffetard il avait conduit sa muse à Montmartre et en dernier lieu rue des Ecluses-Saint-Martin ; mais la pauvre muse n'en était pas moins restée ignorée.

Alexis Mollin avait fait son chemin, et quel chemin !... Celui du Calvaire.

. . . . . .

Les deux amis, marchant côte à côte, descendaient silencieusement la rue Lafayette. Chacun, absorbé en lui-même, s'entretenait avec ses pensées.

Cependant, quand ils eurent traversé la rue du Faubourg-Montmartre, Geor-

ges saisit le bras d'Alexis et s'arrêta, obligeant ainsi son ami à s'arrêter aussi.

— Ah ! çà, pourrais-tu me dire où nous allons ? demanda le peintre.

— Oui... Droit devant nous.

— Parbleu, mon cher Alexis, je le vois parfaitement.

— En ce cas, marchons.

— Toujours droit devant nous ?

— Oui, jusqu'à ce que nous nous arrêtions.

— Je comprends : nous allons au bois de Boulogne.

— Le chemin que nous suivons y mène. Viens.

Arrivés au bout de la rue Lafayette, ils prirent le boulevard Haussmann, puis l'avenue Friedland, et se trouvèrent bientôt sur la place de l'Etoile.

Là, des centaines de voitures de toutes les formes, depuis l'humble cabriolet de place jusqu'à l'élégante calèche armoriée, se croisaient dans tous les sens.

C'était, dans la belle et large avenue des Champs-Elysées, montant vers l'Etoile ou descendant sur Paris, un flux et reflux continuels de brillants équipages, de flacres, de coupés, de landaus, de phaétons, de victorias et de promeneurs à pied. L'Arc-de-Triomphe voyait s'entrechoquer ces flots humains où s'agitaient, mêlées, toutes les classes de la société.

Alexis et Georges jetèrent un long regard dans la grande avenue, puis détournèrent la tête.

— Riches et pauvres, dit doucement le poète, ceux-là sont des heureux : nous ne sommes pas des leurs. Marchons !

Ils traversèrent la place, en passant derrière le colossal monument et se trouvèrent à l'entrée de l'avenue du Bois-de-Boulogne.

Une calèche de maître, attelée de deux superbes normands, allant au pas, passa devant les deux amis. Deux jeunes femmes, mises avec une extrême élégance, étaient dans la voiture. Le regard de l'une rencontra celui d'Alexis qui, machinalement, reconnaissant la dame, la salua en ôtant son chapeau.

Mais la belle élégante se sentit probablement blessée de ce salut d'un pauvre diable mal vêtu, car elle se redressa, hautaine, et tourna le dos brusquement avec une expression très accusée de dédain ou de mépris.

— Ah ! imbécile que je suis ! prononça le poète d'une voix sourde, en enfonçant d'un coup de poing son feutre sur sa tête.

— Alexis, tu connais donc ces dames qui viennent de passer ? demanda Georges.

— Je n'en connais qu'une, celle que j'ai eu la maladresse de saluer.

— J'ai surpris le singulier regard qu'elle t'a lancé. Pourtant, il me semble qu'une marque de politesse ne saurait offenser une femme, si haute que soit sa position.

— Tu viens d'être témoin du contraire. Mais pourquoi l'ai-je saluée, cette femme ? Je n'en sais rien. Un mouvement irréfléchi. Je me suis oublié, mon cher ; aussi, s'est-on empressé de me faire sentir que certaines hardiesses ne sont point permises à un gueux de mon espèce. Comprends donc, Georges, cette femme est riche et heureuse et moi je suis pauvre et malheureux !

— Enfin, Alexis, qui est-elle ?

— C'est Mme Joramie.

— Joramie ! Je connais ce nom-là.

— Assurément. M. Joramie est un des personnages politiques et financiers les plus en vue de Paris. Pour ne pas connaître ce nom d'un archimillionnaire il faudrait avoir toujours vécu au Congo ou être un habitant d'une île inconnue de l'archipel Polynésien.

— J'y suis, maintenant, j'y suis. Ainsi, c'est la belle Mme Joramie que je viens de voir, la charmante Mme Joramie, dont tous les journaux vantent à plaisir la distinction, l'élégance, la grâce incomparable, le brillant esprit ?

— Elle-même.

— Elle m'a paru toute jeune.

— On dit qu'elle a à peine trente ans ; mais je suis convaincu que, de complicité avec ses adulateurs, elle-même se rajeunit de cinq ou six années ; ce dont on est bien forcé de convenir, c'est que Mme Joramie est une très jolie femme. Mais qu'elle ait trente ans ou trente-cinq, ou trente-six, elle est beaucoup plus jeune que son mari, qui a passé la soixantaine.

Pendant une vingtaine d'années, M. de Joramie a été mêlé à toutes les grandes entreprises financières et a eu sa part de tous les gâteaux. Administrateur de chemins de fer étrangers et directeur de mines plus étrangères encore, on a beaucoup parlé des gros millions gagnés par M. Joramie, mais point des dividendes répartis aux actionnaires. Il en est souvent ainsi, paraît-il ; quelques-uns, les gros bonnets, s'enrichissent aux dépens du plus grand nombre. Les billets de mille francs sortent de cent mille poches, s'entassent dans la caisse d'un seul individu et le voilà millionnaire.

« Je te répète ce que j'ai entendu dire, Georges ; car, moi, je n'entends rien aux tripotages d'argent.

« M. Joramie n'est pas un méchant homme, je lui reconnais même certaines belles qualités ; il a l'intelligence des affaires et est surtout et avant tout un financier. On dit tout bas que ce n'est pas lui, mais sa femme, qui est le député dont la gauche applaudit les discours. Sa femme le pousse, c'est un futur ministre.

« Vieux et laid, et chauve par-dessus le marché, M. Joramie n'a rien de séduisant pour une jeune femme, n'eût-elle qu'une immense ambition et la passion des honneurs. On peut donc penser que Mme Joramie n'a épousé son mari que pour ses millions. On prétend qu'elle a des amoureux ; je n'en sais rien. Ça, c'est son affaire ; son mari a seul le droit d'y voir de près.

— Comment as-tu connu Mme Joramie ?

— Je vais te le dire. Mme Joramie est du nombre de ces femmes qui aiment à se mettre en évidence, à briller au premier rang, qui veulent qu'on s'occupe d'elles, qu'on parle d'elles, qui tiennent, enfin, à jouer un rôle, Mme Joramie est une reine à qui il faut une cour.

« La réputation de la belle Mme Récamier l'empêchait probablement de dormir ; car elle aussi voulut avoir son salon, un salon littéraire et politique.

« C'était nécessaire pour qu'on chantât sur tous les tons ses louanges dans les journaux.

« Elle ouvrit donc son salon où se rencontrèrent bientôt toutes les célébrités parisiennes : romanciers et poètes, auteurs dramatiques et journalistes, musiciens et chanteurs, sculpteurs et peintres, sénateurs et députés, ministres et hommes d'Etat, financiers et magistrats, généraux, consuls et ambassadeurs de toutes les nations.

« L'étoile, — car Mme Joramie est une étoile parisienne, — devint ainsi une force, une puissance. On pourrait presque dire qu'elle fait la pluie et le beau temps. Dans sa petite main blanche, elle tient nos ministres, et les plus hauts personnages sont à ses pieds, quémandant la faveur d'un sourire ou d'un coup d'éventail gracieusement donné. Elle obtient tout ce qu'elle veut, on ne peut rien lui refuser ; elle est la distributrice des faveurs et des grâces d'en haut, dont elle comble ses amis. Pour ceux-ci, c'est une femme précieuse ; elle les pousse vigoureuse-

Mettez le Printemps dans votre Moteur avec la Nouvelle

● L'été approche. C'est maintenant le moment de faire vidanger et rincer votre carter pour en chasser les dépôts et la saleté, puis de le faire remplir avec la *Nouvelle* Mobiloil fraîche, l'huile à double but qui *nettoie tout en lubrifiant.*

La *Nouvelle* Mobiloil diminue l'usure, prolonge la durée de votre moteur. Avec la *Nouvelle* Mobiloil dans votre moteur, vous roulez sûrement, allègrement et sans ennui. Passez aujourd'hui à la *nouvelle* et économique Mobiloil.

Faite par les fabricants des Lubrifiants Industriels et Marins Gargoyle

SOCONY-VACUUM

MOBILOIL

— garde votre moteur "Mobiloil Propre"

Un Produit de Socony-Vacuum

EN VENTE PARTOUT PAR IMPERIAL OIL IMPERIAL ET AUTRES VENDEURS IMPORTANTS

LA VIE au grand air

ON profite mieux de ses vacances et des fins de semaine en plein air — avec des Hewetson aux pieds. Et les enfants ainsi chaussés peuvent s'ébattre tout à leur aise dans les parcs et les terrains de jeux.

HEWETSON Shoes

BRAMPTON, ONTARIO

DES DÉTAILLANTS DÉSIREUX DE VOUS SERVIR DANS TOUT LE CANADA

ment, et, certes, je ne lui en veux pas pour cela, elle a raison.

« Comment ne pas lui accorder ce qu'elle demande, à cette enchanteresse ?

« Nul ne saurait résister à son sourire, à ce long regard fascinateur dont seule elle a le secret.

« Mon cher Georges, pour peu que cela continue, elle s'emparera du pouvoir exécutif et nommera les ministres. »

Le peintre se mit à rire.

— C'est comme cela, mon cher, continua le poète, aujourd'hui la femme se mêle de tout ; elle ne sait pas conduire son ménage, mais elle gouverne les Etats.

— C'est une espèce de bas bleu, cette Mme Joramie ; elle écrit, sans doute ?

— Non, pas que je sache. Jusqu'à présent, elle se contente de s'ériger en juge des choses artistiques, littéraires et politiques ; elle donne des conseils ; de temps à autre, elle fait sortir de l'ombre un inconnu, qui a eu le talent de lui plaire, et le met en lumière. Si le privilégié est un homme de quelque valeur, il n'a plus qu'à marcher ; on le tient par la main, l'avenir lui est ouvert.

« Mme Joramie est une autre Egérie, un nouveau Mécène.

« Un jour, — il y a de cela deux ans, — je lui fus présenté par un de ses amis, un sénateur qui n'a pas été réélu aux dernières élections ; très gracieusement, elle m'invita à sa prochaine soirée du dimanche.

« Alors, j'avais encore un habit noir et des bottines pouvant se montrer.

« Le dimanche, un peu avant neuf heures, je m'acheminais vers l'avenue de Wagram, et à dix heures précises, je faisais mon entrée dans le salon de Mme Joramie.
duire ?

« Les vastes salons de l'hôtel Joramie, bondés, rejetaient leur trop plein dans les antichambres. Il n'y avait que quelques femmes merveilleusement habillées, la gorge et les bras nus, étincelantes de pierreries.

« Elles étaient là, entourant la reine du salon, comme les étoiles de la constellation de Vénus ; mais tout ce qu'il y a dans Paris de personnages connus et haut placés, se pressait dans les splendides salons dorés du député millionnaire.

« Pour la première fois de ma vie, Georges, je voyais réunis les hommes les plus illustres de la France.

« Et je me trouvais parmi eux !

« J'étais donc de ce monde !

« Une bouffée d'orgueil me monta au cerveau, et, quoique de petite taille, perdu dans la masse des habits noirs, je m'imaginai qu'ayant au front la rayonnante auréole du poète, tout le monde me voyait.

« Mme Joramie m'accueillit avec cette grâce parfaite qui n'appartient qu'à la femme du monde.

« — J'espère, monsieur, me dit-elle, que vous nous direz quelque chose tout à l'heure, une de vos belles poésies.

« — Oui, madame, avec plaisir. »

« Elle me gratifia d'un sourire et je me perdis de nouveau dans la foule.

« Mais, le moment venu, elle sut me rejoindre et je me trouvai devant ce public grave et gourmé comme un acteur débutant sur la scène du Théâtre-Français un jour de première.

« Au lieu de choisir une poésie de mes *Heures champêtres*, avec ma maladresse habituelle, j'eus la fâcheuse idée de dire un ïambe des *Aiguillons* : les *Pervers*.

C'est à vous qu'en ces vers mon
[aiguillon s'adresse,
Maris vantards et libertins,
Pour qui l'amour a trop d'ineffable
[tendresse
Et pas assez de vils instincts...

« On m'écouta silencieusement, on ne perdit pas un hémistiche, pas une rime ; mais je vis ces dames prendre des airs de nymphes effarouchées et du côté des hommes beaucoup de sourcils froncés.

« J'allai toujours.

« Je ne sentais pas que l'effet produit était tout autre que celui que j'attendais.

« Je lançai crânement mes derniers vers :

A genoux, pour permettre à mes
[haines brûlantes
De s'éloigner de vous, pervers,
Après avoir fait mordre en vos
[chairs frissonnantes
Tous les aiguillons de mes vers.

« Pas un applaudissement. Mais, de tous les côtés, une rumeur sourde pareille à un grondement de colère.

« Alors seulement, à un regard froid de Mme Joramie et à certains haussements d'épaules, je compris que je venais de commettre une de ces fautes qu'on ne pardonne point.

« Vois-tu, Georges, il y a des gens qu'on blesse cruellement en disant devant eux certaines vérités.

« En un instant, je venais de me faire plus d'ennemis qu'un homme généreux et bon ne saurait conquérir d'amis dans le cours d'une longue existence.

« Je ne songeai plus qu'à disparaître et je sortis piteusement de la somptueuse demeure, comme un intrus qu'on vient de mettre à la porte. Le salon de Mme Joramie m'était à jamais fermé. »

Tout en parlant, les deux amis étaient arrivés au granc lac.

— Allons de ce côté, dit Alexis, prenant, à droite, la route du bord de l'eau ; nous passerons entre les deux lacs et nous nous dirigerons vers la porte de Boulogne, par un chemin peu fréquenté que je connais.

— Est-ce que tu me mènes à Boulogne ou à Saint-Cloud ?

— Non, car nous n'y avons rien à faire. Le temps n'est plus où je pouvais t'offrir dans une guinguette du bord de la rivière une friture de Seine arrosée d'une pinte du petit bleu de Suresnes. Nous descendrons en nous promenant du côté de Boulogne ; il existe encore dans ces parages d'épais taillis respectés des promeneurs et qui restent déserts même le dimanche. Quand le moment sera venu, c'est-à-dire quand le bois deviendra silencieux et qu'on ne verra plus personne dans les allées solitaires, nous trouverons facilement un endroit bien clos de verdure, ayant, tout prêt, le moelleux lit de mousse sur lequel s'étendront nos cadavres. Du reste, aujourd'hui, comme tu le vois, il n'y a pas de nombreux promeneurs au bois.

Le poète fit couler lentement son regard sur les eaux du lac et se mit à déclamer :

Salut, champs que j'aimais, et vous,
[douce verdure,
Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable
[nature,
Salut pour la dernière fois !
Ah ! puissent voir longtemps votre
[beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours ! que
[leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux !

V — La journée aux suicides

ON ENTENDAIT bien encore au loin, à droite, dans l'avenue de la Cascade, et plus près à gauche, sur la route d'Auteuil à Boulogne, le roulement de quelques voitures ; mais, partout, dans le bois, les voix se taisaient.

Heureux de retrouver sa chère solitude, et ne craignant plus pour son nid, le merle chantait, saluant ainsi la dernière heure du jour.

Le soleil descendait sur l'horizon, éteignant ses feux avant de se coucher derrière les sommets boisés de Sèvres et de Saint-Cloud ; ses rayons se faufilaient à travers les feuillages, que secouait mollement une brise légère, semant comme une poussière d'or sur la tête des grands arbres.

Soudain, un jeune homme, qui semblait être un promeneur attardé, mais peu pressé, se jeta hors de l'allée qui suivait et se mit à marcher rapidement en se glissant à travers le taillis.

Ce jeune homme pouvait avoir vingt-cinq ans ou vingt-six ans. Sa mise était celle d'un ouvrier un jour de fête Du reste, la peau de ses mains, rude et brune, indiquait qu'il appartenait à la classe des travailleurs. Il avait une belle figure très expressive ; mais ses traits tourmentés et l'effarement des yeux en détruisaient l'harmonie.

Au bout d'un instant, il sortit de l'ombre tout à coup et parut dans une large clairière.

Il s'arrêta et tendit l'oreille, en promenant son regard autour de lui.

Ne voyant rien et n'entendant rien, il se redressa.

Un sourire étrange crispa ses lèvres.

— Je serai bien ici, murmura-t-il.

Et il tira de dessous son paletot une corde dont l'une des extrémités avait un noeud coulant.

Un chêne séculaire étendait sur la clairière, horizontalement, à environ trois mètres du sol, une de ses basses branches.

Le jeune homme regarda la branche, sourit de nouveau et dit :

— Voilà qui fait mon affaire.

Bien qu'il n'eût pas prononcé ces mots comme s'il eût parlé à un sourd, ils furent entendus par un homme qui était couché tout près, dans l'herbe, derrière un buisson de clématite et de chèvrefeuille.

Ce nouveau personnage, qui paraissait avoir soixante ans, tellement son visage avait été ravagé par des souffrances inconnues, tressaillit en entendant parler si près de lui et se souleva lentement.

Doucement, évitant de faire le moindre bruit, il écarta quelques rameaux feuillus et avança la tête pour regarder.

Il vit, debout, au milieu de la clairière, le jeune homme tenant sa corde.

— Je comprends, pensa-t-il ; encore un malheureux dégoûté de la vie et qui veut en finir ; il cherche par ici un endroit pour se pendre. Quel âge peut-il avoir, ce pauvre diable ? Vingt-cinq ans, tout au plus. Hum ! mourir si jeune, c'est dommage ! Oui, mais si c'est pour toujours souffrir, pourquoi vivrait-il ? Va, mon garçon, accomplis ton oeuvre ; je te souhaite bon voyage pour l'éternité !

Ceci dit mentalement, l'homme se recoucha tranquillement, serrant contre lui une corde à peu près semblable à celle du jeune ouvrier, et ayant aussi un noeud coulant à l'un de ses bouts.

Le moment était venu, pour le jeune homme, de mettre son projet à exécution. Une dernière fois il tendit l'oreille et regarda de tous les côtés, plongeant sa vue dans les massifs comme pour en sonder les profondeurs.

Enfin, bien certain que nul ne viendrait le déranger, il enroula la corde autour de son bras, s'approcha du tronc rugueux du vieux chêne, l'embrassa et grimpa. Sans trop de difficulté, il atteignit la branche le long de laquelle il se glissa en rampant.

Quand il jugea qu'il s'était suffisamment éloigné du tronc, il écarta ses jambes, redressa son corps et se trouva à cheval sur la branche.

Tout cela ne s'était pas fait sans un bruit de frottement, de jeunes pousses

brisées, de morceaux d'écorce arrachés.

— Ah ! ça, il est donc toujours là ; est-ce qu'il ne va pas bientôt s'éloigner ? grommela l'homme en levant la tête.

Il ne vit plus le jeune homme dans la clairière, mais, sa vue montant, il l'aperçut dans la position d'un gymnaste au repos sur le cheval de bois.

— Mais c'est ma branche, fit-il, il me prend ma branche !

Il eut l'intention d'apostropher le jeune homme et de lui disputer l'emploi de cette branche que lui aussi avait choisie pour se pendre.

Toutefois, en réfléchissant, il se dit que la branche appartenait aussi bien à l'autre qu'à lui, et même plus au jeune homme, puisque, déjà, il en avait pris possession.

Reconnaissant que le droit n'était pas de son côté, il renonça à chercher à son rival une querelle d'Allemand.

— Après tout, se dit-il, la branche est longue, il y a place pour deux.

Le jeune homme ne restait pas inactif, il avait hâte de s'exécuter.

Ayant solidement attaché la corde à la branche, il se passa le noeud coulant autour du cou. Ceci fait, il remonta une de ses jambes pendantes et se trouva assis.

Il resta un instant immobile, les yeux levés vers le ciel, puis il poussa un long soupir et, sans effort, se laissa glisser dans le vide.

La corde se tendit, raide, par le poids du corps, et le noeud serra le cou dont, aussitôt, toutes les veines se gonflèrent. Le visage prit une teinte rouge violacée ; la bouche s'ouvrit, grande, laissant passer la langue, et les jambes du pendu se mirent à gigoter.

— C'est fini, dit l'homme du buisson, qui avait paru s'intéresser à cette scène dramatique ; adieu, mon garçon, adieu ! ... Mais pas pour longtemps ; dans un moment, j'irai te rejoindre.

Et jugeant, sans doute, qu'il en avait vu assez, il ferma les yeux, et sa tête retomba dans l'herbe.

Au même instant, une voix d'homme s'écria :

— Tiens, un pendu !

L'homme étendu derrière le buisson sursauta comme brusquement réveillé et se dressa sur ses genoux.

Deux jeunes gens, l'un grand, l'autre de petite taille, venaient de pénétrer dans la clairière.

C'étaient Alexis et Georges à la recherche d'un endroit pour se suicider.

C'est le poète qui avait jeté cette exclamation :

— Tiens, un pendu !

A son tour, Georges s'écria :

— Mais il vit encore !

—C'est vrai : son corps se tord dans les convulsions de l'agonie et, écoute, Georges, il râle.

— Alexis, nous ne pouvons pas le laisser mourir.

— Nous n'aurions pas de coeur !

— Il en est temps encore, sauvons-le !

— Oui, sauvons-le !

— Vite, vite ...

« As-tu un couteau dans ta poche ? »

— Non, mais j'ai mon canif ; la lame est petite, mais regarde, elle est tranchante et de bon acier.

Ils étaient sous le pendu, dont les pieds battaient leurs poitrines.

— Allons, Alexis, grimpe sur mes épaules ; sois tranquille, je suis fort ; bien campé sur mes jambes, je ne broncherai pas.

Avec l'agilité d'un chat, ayant le canif entre les dents, le poète grimpa et se dressa de toute sa hauteur, les pieds sur les robustes épaules du peintre.

Celui-ci, avec la force et l'adresse d'un bateleur, saisit les jambes du poète au-dessus des chevilles, les serra contre sa tête, et lui cria :

— Coupe, coupe ! Tu ne tomberas pas, je maintiens ton équilibre.

— Bien, très bien, dit l'homme du buisson, toujours caché derrière le rideau de verdure.

Et, avec une émotion dont il ne pouvait se défendre, il ajouta :

— Oh ! les braves enfants !

En l'espace d'une seconde à peine, Alexis trancha la corde à dix centimètres au-dessus de la tête du pendu.

Le corps tomba droit sur ses jambes, puis, celles-ci fléchissant, il s'abattit sur le sol, comme une masse.

Le poète sauta lestement à terre, et les deux amis, agenouillés de chaque côté de celui qu'ils venaient de dépendre, se hâtèrent de desserrer le noeud coulant qui avait eu le temps déjà de marquer en creux une ligne bleuâtre autour du cou.

C'était l'opération absolument nécessaire pour arrêter les progrès de l'asphyxie. Au bout de quelques minutes, l'air ayant rempli les poumons, le pendu commença à respirer, en même temps que la circulation du sang se rétablissait.

Bientôt le corps s'agita nerveusement ; une sueur abondante mouilla le front et les tempes du pendu ; ses paupières eurent des battements rapides ; la langue pendant se retira et la bouche encore frangée d'écume se ferma. Peu à peu la vie revenait.

— Si je ne me trompe, dit Georges, le malheureux est sauvé maintenant.

— La respiration devient plus forte, dit le poète, et je sens sous ma main les battements précipités de son coeur.

— Dis donc, Alexis, il l'a échappé belle.

— Oui. Deux minutes de plus et c'était fini. Ah ! c'est bien le hasard qui a voulu que nous arrivions à temps.

— Ou Dieu ! répliqua Georges d'un ton grave.

— Oui, mon ami, ou Dieu.

— Tu y crois donc, ô libre penseur !

— Georges, la libre pensée n'exclua pas l'idée de la divinité : je suis libre penseur, mais pas athée ! Ah ! voilà de nouveaux spasmes qui le secouent : dans un instant, il reprendra l'usage de ses sens et il aura la force de se remettre sur ses jambes.

Pendant que ceci se passait dans la clairière, notre quatrième personnage s'était dressé debout, et marchant à petits pas, sans bruit, il était venu s'appuyer contre le tronc de chêne, afin de mieux voir sans doute ce qui se passait ; et sans doute aussi pour ne pas perdre un mot des paroles des deux amis.

Quelques minutes s'écoulèrent encore, et le pendu sortit de son évanouissement.

— Ouf ! fit-il, respirant bruyamment.

Il se souleva en s'aidant de ses bras, et, étonné, frémissant, il regarda autour de lui, ne distinguant pas bien encore les objets qui s'offraient à sa vue.

A ce moment, le soleil se couchait dans son lit de pourpre à franges d'or.

— Où suis-je, où suis-je donc'? s'écria le pendu.

Il se mit sur son séant et porta en même temps ses deux mains à son cou.

— Ah ! ah ! as ! reprit-il d'une voix étranglée, la corde, la corde ! ... Est-ce que c'est un horrible cauchemar ? Voyons, suis-je mort ou vivant ?

Il se mit à presser son front dans ses mains.

— Où suis-je, où suis-je donc ? s'écria-t-il encore en se dressant sur ses jambes.

— Entre deux amis, répondit la voix sonore d'Alexis Mollin.

Silencieux, le pendu examina longuement le poète et le peintre, puis ses yeux se fixèrent un instant sur la branche au-dessous de laquelle pendait la corde coupée.

— Je comprends, dit-il d'une voix douce et pleine de tristesse : j'étais là,

Les laxatifs violents me répugnaient

Je *savais* que les laxatifs que je prenais ne me faisaient pas de bien, car les laxatifs violents irritent l'appareil digestif et nuisent à la nutrition. Je ne savais que faire.

C'est alors que je commençai à prendre du citron dans de l'eau

La différence fut *incroyable!* Le jus d'un citron dans un verre d'eau, dès le lever, assure une prompte élimination *normale* de jour en jour. Les laxatifs violents sont maintenant une chose du passé.

—c'est bon pour la santé

Du citron dans de l'eau, en me levant, tous les jours aide mon système à *se régler de lui-même.* Et ce verre matinal est si rafraîchissant . . . il me nettoie la bouche . . . me réveille. Ni trop aigre ni trop sur . . . il est juste *assez* piquant!

IL N'Y A PAS DE FRUIT plus sain que le citron

Des générations de Canadiens ont pris du citron pour la santé . . . Les citrons comptent parmi les plus riches sources de vitamine C; ils aident à prévenir les rhumes, ils alcalisent et facilitent la digestion. Plus de 12,000,000 de personnes prennent maintenant du citron pour la santé. Essayez vous-même le citron dans de l'eau! Donnez-lui la chance d'établir votre régularité.

Le jus d'un citron

dans un verre d'eau

au lever

Citrons Sunkist de Californie

Assurez votre régularité de la manière salutaire!

du CITRON dans de l'EAU

...en vous levant le matin

Essayez le

LAVORIS

pour les malaises causés par les dentiers

4-47RF

Rince-bouche adoucissant et rafraîchissant.

UN BON CONSEIL...

Afin de ne pas manquer un seul exemplaire de notre nouveau feuilleton, remplissez le coupon ci-dessous :

Le Samedi

Coupon d'abonnement

Canada		Etats-Unis	
1 an	$3.50	1 an	$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE 975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

LA BOUGIE PRÉFÉRÉE AU CANADA

Fiez-vous à

CHAMPION

EPUISEMENT

PHYSIQUE et NERVEUX

Voici un incomparable régénérateur des forces physiques et nerveuses pour hommes, femmes et enfants.

Son effet est instantané
Chez votre pharmacien

Elixir Tonique du Dr Montier

Distributeurs: D. WATSON & CO.
286 S.-Paul Ouest, Montréal C

Mal de tête

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pourquoi souffrir?... La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins.

POUDRES LAMBLY

CONTRE LE MAL DE TÊTE

Pas de courroie
Pas d'emplâtres
Pas d'élastique
Pas d'acier

HERNIE SOULAGÉE!

GARANTIE
MÉTHODE PERFECTIONNÉE
— MILLIERS GUÉRIS

Écrire pour renseignements
SMITH MANUFACTURING Company
Fondée en 1893 Dept. 215, PRESTON, Ont.

Si vous avez aux alentours de Montréal..

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN
à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR 9363 7662, rue St-Denis, Montréal

ayant une corde au cou, vous êtes arrivés et vous avez coupé la corde.

— Vous viviez encore, répondit Alexis, nous ne pouvions pas vous laisser mourir.

— C'eût été lâche et infâme ! ajouta Georges.

L'autre secoua tristement la tête.

— Vous deviez me laisser mourir, prononça-t-il d'un ton douloureux.

Les deux amis ne purent s'empêcher de tressaillir.

— Pourtant, continua l'ouvrier, je n'ai pas le droit de vous en vouloir de ce que vous avez fait ; allez, c'est un mauvais service que vous m'avez rendu...

« Je suis malheureux, je souffre... mon mal est là, au coeur, inguérissable... La vie m'est à charge, je n'en veux plus... Savez-vous, messieurs, qu'il faut avoir un grand courage, quand on est plein de force et de jeunesse, pour se donner la mort ? C'est un acte de mon courage et de ma volonté que vous venez de détruire ; il me faudra passer par une nouvelle épreuve, car demain je recommencerai. »

Alexis et Georges échangèrent un regard rapide et baissèrent la tête.

Ils étaient pénétrés jusqu'au fond de l'âme de l'amertume des paroles du jeune ouvrier. N'avait-il pas raison de leur parler ainsi ?

Quoi, tous deux étaient venus là pour se tuer, et ils avaient empêché le suicide d'un autre ! De quel droit ?

Assurément, ils n'avaient pas pensé, en voyant le pendu, que ce malheureux accomplissait l'oeuvre de destruction qu'eux-mêmes avaient résolue.

Et si tout à l'heure la même chose leur arrivait ? Si, sortant tout à coup de derrière un massif, un homme robuste se précipitait sur Georges et lui arrachait le pistolet des mains, que diraient-ils ? Ils seraient furieux et ils lui parleraient, à ce malavisé, comme l'ouvrier leur parlait. Avec violence, avec colère, ils lui diraient : « De quoi vous mêlez-vous ? Laissez donc mourir ceux qui ne veulent plus vivre ! »

Telles furent les réflexions des deux amis pendant un instant de silence.

— Peut-être ne me comprenez-vous pas, messieurs, poursuivit le jeune ouvrier, reprenant la parole ; il faut être comme moi, un désespéré, pour savoir qu'il arrive un moment où l'on ne tient plus à aucune des choses de la terre ; il faut voir son existence brisée, le bonheur devenu impossible, l'avenir à jamais fermé devant soi pour considérer la mort comme le plus grand des bienfaits, et être ingrat à ce point envers le créateur qu'on ne veuille plus de l'âme, du coeur, de l'intelligence et de la pensée qu'il a mis en vous !

« Je ne peux pas vous remercier ; mais je vous l'ai dit tout à l'heure, et je vous le répète, je ne vous en veux pas. Si j'eusse été à votre place, j'aurais probablement fait aussi ce que vous avez fait. Un homme tombe à l'eau, on s'y jette pour le retirer ; un homme vient de se pendre, on se hâte de couper la corde pour le sauver. En portant secours à son semblable, en l'empêchant de mourir, l'homme obéit à un sentiment naturel.

« Messieurs, vous m'avez fait l'honneur de me dire que vous étiez mes amis ; à ce titre, me permettez-vous de vous serrer la main ? »

Aussitôt les mains s'unirent. Ce fut une étreinte fraternelle.

— Superbe, c'est superbe ! pensait le personnage qui continuait à dissimuler sa présence derrière le tronc du chêne ; en vérité, je suis curieux de savoir comment se terminera l'aventure.

— Monsieur, dit Alexis Mollin au jeune homme, vous plaît-il de nous dire votre nom ?

— Je m'appelle Etienne Renaudin.

Le poète s'inclina.

— Moi, monsieur Etienne Renaudin, dit-il, je me nomme Alexis Mollin et le nom de mon ami est Georges Ramel.

En entendant ce nom ,le quatrième personnage eut un haut-le-corps et, avançant la tête, il répéta d'une voix étonnée et émue :

— Georges, Georges Ramel !

— Monsieur Etienne, reprit Alexis, mon ami et moi nous reconnaissons notre tort envers vous et nous trouvons que vous auriez le droit de nous reprocher d'une façon sévère notre malencontreuse intervention. Pas une parole de colère ! Et vous poussez la générosité jusqu'à nous pardonner. Ah ! vous êtes un noble coeur !

« Vous croyez, monsieur Etienne, que nous ne comprenons pas qu'on ait le mépris des choses de la terre, le dégoût de la vie et qu'on veuille en sortir brusquement par un moyen violent. Eh bien ! détrompez-vous : nous sommes comme vous deux désespérés, et, comme vous, las de souffrir. Voyant l'avenir fermé devant nous, vaincus dans la lutte contre l'adversité, nous aspirons à l'éternel repos. Sachez donc que nous sommes ici, au bois, parce que tous deux, dans un instant, nous allons nous tuer. »

La tête de l'homme caché émergea derrière le tronc de l'arbre.

— Hein ! murmura-t-il, que dit-il donc celui-là ? Quoi, eux aussi veulent se suicider ! Ah ! çà, mais cela devient de plus en plus intéressant.

— Maintenant, monsieur Etienne, continua le poète, expliquez-vous, si vous le pouvez, pourquoi, voulant nous-mêmes nous tuer, nous avons coupé la corde qui vous étranglait. Moi, je ne saurais le faire. Etrange contradiction des sentiments humains ! Nous voulons mourir et nous ne permettons pas qu'un autre meure, comme si nous étions, mon ami et moi, jaloux de la froide embrassade de la mort.

« Vous avez l'intention de recommencer demain. Soit. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de vous exhorter à renoncer à votre projet. Soyez tranquille, nous ne serons plus là pour couper la corde. »

Alexis Mollin se tut et Georges Ramel prit la parole.

— Ami Etienne, dit-il presque gaiement, mon ami Alexis et moi nous partons ce soir, avant une heure ; nous arriverons avant vous au pays inconnu où nous allons. Vous nous y retrouverez : et s'il y a dans ce pays une bonne hôtellerie, votre chambre y sera retenue d'avance à côté des nôtres.

« Amis d'un instant, puisque nous ne devons plus nous revoir en ce monde, nous resserrerons nos liens d'amitié dans l'autre. Là-bas nous serons de bons amis ; nous ne nous quitterons jamais ; nous nous aimerons comme trois frères. Et si parfois nous nous ennuyons, nous nous distrairons en causant entre nous des vilaines choses de la terre. »

— Oh ! les braves jeunes gens, se disait le personnage dans la coulisse ; allons, les hommes ne sont pas aussi méchants que je le croyais ; il y encore de noble coeurs, des âmes grandes !

— Ami Etienne, reprit Alexis, nous allons nous quitter ; mais, avant, ceux qui meurent aujourd'hui vont donner l'accolade à celui qui mourra demain.

Pour le coup, notre quatrième personnage ne put plus se contenir. Il s'élança de derrière l'arbre et entra en scène en criant d'une voix vibrante et fort :

— Bravo ! bravo !

Instinctivement, les trois jeunes gens se serrèrent l'un contre l'autre.

L'homme marcha vers eux, traînant sa corde sur ses talons.

Alexis Mollin, fronçant les sourcils, fit un pas en avant.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il à l'inconnu.

— Un malheureux comme vous, répondit l'homme.

— On ne le dirait guère, répliqua le poète, souriant ironiquement, en voyant le vêtement de drap fin et à la dernière mode que vous portez.

— Le vêtement n'empêche point le malheur ; le coeur et l'âme d'un souverain peuvent souffrir sous son manteau royal.

— C'est vrai. Enfin, qu'est-ce que vous nous voulez ?

— Je veux vous dire que j'ai entendu vos paroles ; je veux vous dire que vous êtes tous trois de bons et braves jeunes gens !

— Ainsi, vous étiez là, caché, nous écoutant ?

— Oui. Mais je suis arrivé ici le premier. Vous, Etienne Renaudin, je vous ai vu vous pendre, et je ne vous ai pas arrêté parce que rien en moi ne m'a crié que je devais empêcher votre suicide. Et cependant, Alexis Mollin, quand vous avez coupé la corde, j'ai applaudi du fond de l'âme. Et quand j'ai vu que, grâce à vous deux, le pendu était sauvé, j'ai senti pénétrer en moi un immense bien-être que je ne connaissais plus depuis longtemps.

« Tenez, regardez cette corde... Eh bien ! comprenez-vous ? Comme vous, jeunes gens, je suis venu ici pour mourir. Comme vous, dégoûté de la vie, ayant le monde en horreur, désespéré, j'ai pris cette corde pour me pendre. Alexis Mollin, croyez-vous maintenant que je sois aussi un malheureux ?

« Peut-être suis-je un peu plus riche que vous, mais qu'est-ce donc que d'avoir chaque jour sa croûte de pain à manger quand on n'a plus rien à espérer, quand un monstre infernal s'est emparé de votre pensée et lentement, sans répit, vous ronge jusqu'au coeur ? On se lasse, à la fin, de traîner partout, à travers la nuit noire peuplée de fantômes, une existence misérable !

« Mais parlons de vous, jeunes gens. Vous avez la jeunesse, la santé... Vous avez la jeunesse, la santé... Vous êtes pleins de vie et vous voulez mourir ? Mourir, quand vous êtes si dignes de vivre ! Allons, allons, enfants, réconfortez vos coeurs et rassurez vos âmes. Le malheur vous a frappés, qu'importe ! Tenez-lui tête ! Vous êtes terrassés, relevez-vous ! Tant qu'on peut se tenir debout, la lutte n'est pas finie. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas ; après l'orage, le ciel s'éclaircit et le soleil reparaît radieux ; le calme succède à la tourmente.

« Vous croyez que l'avenir vous est fermé ; erreur : c'est pour la vieillesse seule que l'avenir se ferme. Aujourd'hui vous êtes désespérés ; mais dès demain peut-être, dissipant les ombres qui vous environnent, vous aurez la clarté rayonnante d'un sourire de l'espérance.

« Ah ! ah ! vous secouez la tête, vous n'êtes pas convaincus... Eh bien ! écoutez-moi ! Vous voyez cette corde, je la jette ; je ne veux plus mourir ! Et pourtant je touche à la vieillesse, et seul ici je peux dire : l'avenir m'est fermé. Je ne veux plus mourir parce que, grâce à Georges Ramel et à Alexis Mollin, Etienne Renaudin n'est pas mort.

« Jeunes gens, vous avez réchauffé mon coeur et m'avez rendu un peu de la foi que j'ai perdue ; voilà pourquoi je veux vivre encore.

« Je cesse de maudire mon existence, parce que vous m'avez appris qu'on peut encore trouver des hommes bons et généreux capables de s'aimer.

« Vous m'avez prouvé que les fourbes n'ont pas réussi à noyer la vérité au fond de son puits ; vous m'avez fait voir qu'il existe toujours des sentiments honnêtes et que la vertu n'a pas encore été chassée de partout.

[*Lire la suite au prochain numéro*]

JAMES YOUNG SIMPSON

LE VAINQUEUR DE LA DOULEUR

Et c'est à votre tour de vous rendre chez le dentiste. Vous ne voulez pas y aller ? Pourquoi pas ? Parce que vous redoutez qu'il vous fasse mal. Eh ! bien, le dentiste sait à quoi s'en tenir et dans une ou deux minutes, il peut empêcher la douleur et il plombera vos dents sans que vous souffriez.

Mais si vous reculez aujourd'hui en face de la chaise du dentiste, combien davantage vous eussiez craint la simple pensée d'une opération pour vous amputer un bras, si vous aviez vécu autrefois ! Il y a un siècle, les souffrances qui accompagnaient une opération étaient si terribles que vous ne pouvez même pas les imaginer. Lisez cette description :

"Trois ou quatre paires de bras solides maintenaient le patient pendant que le chirurgien accomplissait audacieusement et rapidement son travail, malgré les cris, ne s'interrompant peut-être que pour injurier durement le patient qui avait fait un mouvement d'angoisse, nuisible à la bonne marche de l'opération. La pauvre victime voyait les instruments tranmis un à un par l'assistant et entendait les recommandations paisibles du chirurgien et ses commentaires sur le cas. L'usage barbare d'arrêter l'hémorrhagie par l'application de fers rougis au feu à la surface de la blessure avaient évidemment cessé trois siècles auparavant, quand un réformateur humanitaire, Paré, le remplaça par la méthode de nouer le vaisseau sanguin, mais le sang du patient giclait devant lui avant que le jet ne fût entravé dans la sciure de bois répandu à cet effet, et la vue et l'odeur chaude provoquaient souvent chez lui, heureusement, un évanouissement.

C'était véritablement un monstre maléfique que cette sorcière Douleur, étreignant le misérable être humain dans ses griffes sans pitié, que Simpson dès sa jeunesse s'avisa lui-même d'attaquer."

C'est à sir James Young Simpson que nous devons cette libération de la "sorcière Douleur". Ce remarquable médecin, que l'on pourrait appeler le conquérant de la douleur, naquit le 7 juin 1811, dans le village de Bathgate, Linlithgowshire, en Ecosse. Un bébé rose au sourire facile et avec des joues à fossettes, tranquille et affectueux, il grandit en acquérant une grande délicatesse de manières, en même temps que la confiance en soi, de la ténacité et de l'initiative.

Il commença à fréquenter l'école à quatre ans. Dès le début, il fut un écolier appliqué et il s'intéressa pleinement à l'étude et aux sports. La région avoisinant sa demeure se trouvait très favorable à l'étude de la nature et à la connaissance des traditions historiques. Les villageois comprenaient surtout des tisserands manuels studieux et intelligents, "capables d'écrire en un latin correct une description exacte d'un animal ou d'une plante qu'on leur présentait". Avec l'appui de ses voisins et de sa famille, Simpson entra à l'Université d'Edimbourg à l'âge de quatorze ans. Il y acquit de solides connaissances classiques et de durables habitudes de travail intense. Il poursuivit ensuite ses études de médecine. Il obtint son diplôme au Collège des Chirurgiens à 18 ans et deux ans plus tard, il décrocha son doctorat en médecine à l'Université d'Edimbourg. Après huit années de pratique privée, il fut élu en 1840 professeur d'obstétrique à cette même Université, un honneur exceptionnel pour un jeune médecin.

Au cours de sa pratique, les douleurs dont Simpson avait dû être le témoin l'avaient profondément attristé. Il se détermina à découvrir une méthode quelconque pour vaincre ces souffrances. Il fit l'expérience de tout ce qu'il put lire ou de ce qu'il entendit parler, et après six années ou davantage il commença à utiliser l'éther comme anesthésique, d'abord en chirurgie, par la suite pour les accouchements, avec un succès notable. Quelques mois auparavant, le docteur William T. G. Morton, un dentiste de Boston, Mass., avait découvert l'usage de l'éther, qui fut un grand progrès. En novembre 1847, le docteur Simpson et ses deux assistants, les docteurs Keith et Duncan, entreprirent leurs premières expériences avec le chloroforme. Poussés par une émouvante ferveur, ils se chloroformèrent eux-mêmes et furent unanimes à croire qu'ils avaient trouvé le merveilleux ennemi de la douleur.

Il s'ensuivit une grande bataille. Simpson dut faire face à de dures attaques pour son usage du chloroforme et pour ses efforts persévérants en vue de convaincre la profession médicale à l'adopter. Ses adversaires s'en prenaient à lui sur le plan scientifique et sur le plan moral et ils n'épargnèrent rien pour le discréditer et empêcher l'utilisation du chloroforme. Simpson rendit les coups avec vigueur et enthousiasme, car il était convaincu d'avoir découvert un précieux auxiliaire du bonheur humain. Pour nous, il est impossible de comprendre l'acharnement de cette opposition, mais l'histoire rend compte d'une foule d'exemples de semblables luttes de l'ancien contre le nouveau.

Simpson remporta la victoire quand sir John Clark, médecin attaché à Sa Majesté, lui déclara que la reine avait été soumise au chloroforme à la naissance de son fils, le prince Léopold, et qu'elle en était enchantée.

Depuis cent ans, les savants ont mis au point de nombreux anesthésiques, parmi lesquels il y en a tellement qui sont jugés supérieurs au chloroforme qu'ils l'ont en grande partie remplacé dans la pratique courante. Par son éminente participation à l'élimination de la douleur et par le rôle qu'il a joué en élargissant le champ de la chirurgie, sir James Young Simpson se classera parmi les plus grands Héros de la Santé au monde.

CHEZ LES AMIS DE L'ART

Lors d'un récent concours organisé par les Amis de l'Art, les membres de cette association ont choisi le film français qu'ils ont jugé le meilleur de l'année, ainsi que les vedettes qui ont donné le meilleur rendement artistique.

"Le film français chez les Amis de l'Art" est un concours qui suscite beaucoup d'intérêt, puisqu'il révèle les préférences de la jeunesse étudiante canadienne-française, dans le domaine cinématographique.

Par un vote intéressant qui ne laisse aucun doute sur la popularité du film "La Symphonie Fantastique" s'est classée première, et devient Le Film de l'Année. "La Symphonie Pastorale" a pris la deuxième place.

Les vedettes choisies par les Amis de l'Art sont respectivement Michèle Morgan et Jean Marais qui ont été élus, avec une forte majorité. Se sont classés seconds, Renée St. Cyr et Louis Jouvet.

Les films suivants ont également été choisis et sont par ordre de votes "Les Chouans", "La Belle et la Bête", "La loi du Nord", "Les Misérables", "Le Premier Rendez - vous", "Sortilège", "Pierre et Jean".

Les bulletins de votes proposaient également dans l'ordre de préférence les noms de Danielle Darrieux, François Rosay, Simone Renan, Madeleine Lebeau, Madeleine Sologne, Gaby Morlay, Odette Joyeux, chez les femmes ; Fernandel, Pierre Blanchar, Louis Jourdan, Jean Dessailly, Jean-Louis Barault, chez les hommes.

Comme artiste de composition, Charles Vanel a éliminé tous ses concurrents.

Les résultats de ce concours démontrent que les jeunes des Amis de l'Art savent apprécier le beau, qu'il s'agisse de musique, de littérature, de théâtre ou de cinéma ; cette association a fait des merveilles pour le développement culturel de nos enfants, et nous saurons le reconnaître lors de sa prochaine campagne de souscription, du 1er au 10 mai, alors que nous nous ferons tous un devoir de contribuer à son existence en souscrivant généreusement.

LE GRAND MENAGE

Le printemps est enfin arrivé, et la bonne ménagère songe à rafraîchir ou à refaire la toilette de sa maison. Bien entendu, il ne saurait être question de tout reprendre à tous les ans ; mais à part le lavage des fenêtres et des murs, le cirage des meubles et le nettoyage ordinaire de l'intérieur, qui constituent l'essentiel du "grand ménage", il faut envisager des travaux plus considérables et d'une égale nécessité. Nul doute, en effet, que l'hiver tout s'abîme et se défraîchit plus vite dans la maison, parce qu'on y reste beaucoup plus et qu'on y vit de façon plus intense. Et c'est pourquoi, le printemps, l'on a toujours à effectuer mille et une réparations. Beaucoup d'entre elles visent à la conservation des meubles et de la propriété, mais un grand nombre contribuent à créer dans le foyer cette atmosphère de renouveau qui doit accompagner le réveil de la nature.

A la maison comme ailleurs, les travaux que l'on fait le mieux sont ceux que l'on prépare de longue main. Il est donc sage de commencer aujourd'hui même à dresser la liste des objets et des pièces qui ont besoin d'être retouchés.

Si on est méthodique, on voudra sans doute commencer ce petit relevé par la cave. Il y a bien peu de sous-sols où il n'est pas nécessaire, au printemps, de mettre de l'ordre. Il se peut aussi que les poutres d'acier et les tuyaux aient rouillé, que le béton du plancher ou des fondations ait besoin de réparations ou que l'on veuille peinturer l'escalier d'une couleur claire, afin de le rendre moins sombre.

Dans la cuisine, l'hygiène et le souci de l'apparence exigent que l'on repeinture, par exemple, les tiroirs et les portes autour des poignées. Peut-être aussi le plancher a-t-il besoin d'une couche de vernis.

D'un autre côté, le vivoir, la salle à manger, le passage et la salle d'entrée sont les pièces où l'on reçoit les visiteurs, celles qui font la réputation d'une bonne ménagère. Vous vous devez à vous-même de voir à ce que les murs et les planchers y donnent toujours une impression de fraîcheur et de nouveauté. Vous pouvez égayer ces pièces en les décorant de couleurs claires avec une peinture à l'huile ordinaire ou une des nouvelles peintures opaques à l'eau. Le pâle réfléchit mieux la lumière que le foncé.

PROMPT SOULAGEMENT
en aidant à fournir un sang frais à vos muscles épuisés!

● Ce que les muscles peuvent faire mal après un exercice inaccoutumé ! Mais vous vous débarrasserez vite de cette raideur et de cette sensibilité . . . en vous frictionnant avec Absorbine Jr.

Les muscles sensibles sont souvent des muscles épuisés. L'effort supplémentaire a consumé l'énergie qu'ils renfermaient. Mais frottez ces muscles avec Absorbine Jr. et vous *activerez la circulation d'un sang frais* qui les alimentera de nouveau et les assouplira. Vous éprouverez une sensation merveilleuse de soulagement.

Demandez aujourd'hui chez votre pharmacien Absorbine Jr. ce produit réputé fait d'herbes médicinales recherchées et d'autres ingrédients choisis scientifiquement. $1.25 la bouteille.

W. F. Young, Inc.,
Lyman House, Montréal.

Absorbine Jr.

LE FILM ET L'INDUSTRIE

POUR LIRE EN TRAM

Le film animé fait plus qu'annoncer les produits de l'industrie et former ses vendeurs ; il étudie la production, améliore les méthodes de travail, les relations entre le personnel, et le bien-être de l'ouvrier. Excellent outil de formation industrielle, le film excelle à impartir avec efficacité les renseignements essentiels. Par la présentation réaliste des situations réelles, il réduit le temps nécessaire à l'instruction, rend l'étude plus facile et plus pratique.

A l'heure actuelle on dispose de films sur plusieurs aspects de la formation industrielle, et leur usage se répand de plus en plus dans l'industrie canadienne. L'éducation sanitaire dans l'industrie en est l'un des sujets les plus importants. Un certain nombre de ces films font maintenant partie de la Cinémathèque nationale d'hygiène montée au cours des trois dernières années par l'Office national du film, en collaboration avec le ministère de la Santé nationale et du Bien-être social.

La Cinémathèque contient environ deux cents films obtenus de diverses sources au Canada, au Royaume-Uni et aux Etats-Unis ; le Comité du film au ministère les a tous examinés et approuvés. Plusieurs ont une grande valeur et un grand intérêt pour les spectateurs industriels : ils étudient et les problèmes généraux de la santé et les dangers sanitaires particuliers à l'industrie. Parmi ces sujets on remarque : la femme dans l'industrie, la poussière et la silicose, le coup de chaleur, l'hygiène alimentaire, la sécurité sanitaire, et le travail des organismes gouvernementaux chargés de l'hygiène industrielle.

Il y a un autre genre de films destinés à l'usine : la série « Accidents Don't Happen », produite l'année dernière pour le ministère fédéral du Travail. Le premier de ces quatre films porte sur l'organisation de comités de sécurité. Il illustre le but et les fonctions d'une manière simple, pratique, et l'employé peut aussitôt appliquer ses nouvelles connaissances à son travail. Ce film fait mieux connaître au spectateur ouvrier les moyens de prévention contre les accidents, en montrant le comité de sécurité au travail. Les autres films étudient divers genres d'accidents, ceux des « machines », de la « manutention » et des chutes. Ces quatre films traitent de sécurité en des sujets séparés et complets ; on peut donc facilement les faire entrer dans un programme de formation à l'usine.

HELICES A PAS REVERSIBLE

Les plus grandes hélices à pas réversible construites jusqu'à présent dans le monde vont être installées sur le nouveau navire à moteur suédois « Los Angeles », de 9,000 tonnes, lancé récemment au chantier Kockum, de Malmo, pour la Johnson Line. Le navire fait partie d'une série de cinq cargos-paquebots express, faisant 19½ noeuds à pleine charge, commandés par cette compagnie et dont l'un, le « Seattle », a été livré en novembre 1946, tandis que deux autres ont été lancés.

Les hélices, qui sont actionnées par deux moteurs Diesel de 7,000 C.V., sont du modèle KaMeVa, conçu et fabriqué par la maison suédoise Karlstads Mekaniska Verkstad. Elles sont en acier inoxydable et mesurent 20 pieds de diamètre. N'importe quelle direction peut être donnée au pas des hélices directement de la passerelle, grâce à quoi le navire peut avancer, s'arrêter ou reculer à n'importe quelle vitesse sans influer sur la marche des moteurs.

On estime que l'amélioration des qualités manoeuvrières obtenue au moyen de ce système d'hélices se montrera d'une importance toute particulière pour des navires qui, comme le « Los Angeles », sont affectés au trafic à travers le canal de Panama et autres routes de navigation où les navires ne peuvent marcher qu'à une vitesse réduite sur de longues distances. L'expérience acquise précédemment a montré, en outre, que le remorquage nécessaire dans les ports, chenaux, etc., est réduit considérablement par l'emploi d'hélices à pas réversible.

Jusqu'à présent, les hélices KaMeVa ont été employées prnicipalement pour des navires assez petits ou moyens. Cependant en 1944 des hélices de ce type ont été installées dans le « Succia », cargo-paquebot de 8,000 tonnes de la Johnson Line. L'expérience acquise au cours des années passées à l'égard de cette construction s'est montrée satisfaisante et a encouragé la Johnson Line à pourvoir un de ses paquebots express d'hélices de la même construction. Ces hélices sont basées sur le principe des turbines hydrauliques Kaplan dont Karlstads Mekaniska Verkstad sont les plus importants fabricants du monde. Le nombre des hélices KaMeVa commandées atteint actuellement 120, dont 80 ont été livrées. Vingt-deux sont en construction pour des compagnies de navigation norvégiennes qui les ont trouvées très avantageuses pour la navigation côtière.

LA "REINE DES TEXTILES CANADIENS"

La province de Québec est aujourd'hui la « reine des textiles canadiens » ; elle renferme près des trois quarts de toute l'industrie canadienne du coton, et ses manufactures de vêtements féminins accusent une production évaluée à plus de cent millions de dollars par année. Les chiffres préliminaires indiquent que l'industrie textile de cette « vieille » province a produit pour au moins cinq cents millions de dollars de marchandises l'an dernier et qu'elle emploie plus de 85,000 personnes.

Ce qui a le plus frappé dans l'industrie textile en 1947, c'est que l'accalmie prévue par plusieurs ne s'est pas produite ; au contraire, à tous les degrés de l'échelle, on a produit à plein rendement. Les manufactures de coton, la branche la plus considérable des textiles québécois, ont été soustraites, en septembre, au contrôle des prix, de sorte que, pour la première fois depuis décembre 1941, elles se trouvent aujourd'hui affranchies de ces limitations. On a eu plaisir à constater que toutes les compagnies ont complété les commandes inscrites dans leurs livres au moment de la suppression du contrôle, puis les ont livrées aux prix-plafonds du temps de guerre. En général, cette attitude raisonnable a prédominé par la suite.

Dans Québec, la production des lainages atteint 25 pour cent du total pour le Canada et celle des tricots est de 40 pour cent ; l'an dernier une grande partie des quatre-vingts millions de verges de rayonne produites au Canada l'ont été dans cette province. De plus, les restrictions actuelles sur les achats de rayonne aux Etats-Unis devraient obliger les fabriques canadiennes à augmenter leurs moyens de production. Si ces manufactures parviennent, comme certains le prévoient, à compenser pour la baisse des importations américaines, elles auront beaucoup aidé le pays dans ses efforts pour garder le plus possible de dollars américains.

LA POTASSE CHEZ LA PLANTE

Il est démontré que la potasse est indispensable à la formation et au fonctionnement de la chlorophylle, c'est-à-dire de la matière verte qui donne aux feuilles leur couleur.

On sait que sans lumière suffisante, la chlorophylle ne se forme pas ; les plantes gardées à l'obscurité restent jaunes, s'étiolent. Quelque chose de semblable se passe lorsque les plantes manquent de potasse. Comme il y a toujours un peu de potasse présente dans le sol, la matière verte se forme lorsque la plante est encore jeune, mais au fur et à mesure qu'elle grandit, la potasse disponible s'épuise, il n'y en a plus assez pour former la matière verte qui doit se trouver dans les nouvelles feuilles. Alors la plante prend la potasse qui se trouve dans les vieilles feuilles pour la transporter vers les feuilles nouvellement formées. La matière verte des vieilles feuilles se trouve ainsi détruite, et c'est pourquoi sur toutes les plantes, le manque de potasse se reconnaît à un brunissure des feuilles ; cette brunissure commençant par les plus vieilles feuilles ; surtout par le bord qui se recourbe en-dessous. La feuille tout entière d'ailleurs prend une apparence maladive, boursoufflée, recroquevillée.

Le rôle de la matière verte des feuilles est de former ce que les chimistes appellent des « hydrates de carbone », c'est-à-dire des produits dont les plus connus sont peut-être l'amidon des céréales, la fécule des pommes de terre, la cellulose qui constitue le bois des arbres, etc. Sans potasse donc, non seulement les feuilles seront brunes, mais les grains seront mal gonflés, les tubercules des pommes de terre seront petits, peu nombreux et mal formés (tubercules en forme de poire). Les

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE ?

J.-LEO GAGNON, l'interprète des rôles de *Zacharie Lapaille* d'*Un Homme et son Péché*, et de *Frisé Côté* de "Métropole". Cet artiste doué joue plusieurs autres rôles à la radio et sur la scène, notamment en province qu'il parcourt depuis sept années consécutives avec la troupe du *Vieux Clocher* de J.-R. Tremblay. J.-Léo Gagnon a fait ses débuts à la radio en 1931 en participant à l'émission intitulée "Les Légendes du Saint-Laurent" de Robert Choquette. *Photo Rapid Grip & Batten.*

« tissus de soutien », c'est-à-dire les fibres qui soutiennent les tiges des plantes, appartiennent encore à la même famille chimique. C'est pourquoi les plantes manquant de potasse sont lâches, sans vigueur, sujettes à la verse.

Il est un autre groupe de qualités, plus difficiles à définir, mais cependant très importantes au point de vue pratique surtout pour les producteurs de légumes.

La qualité du produit est très fortement influencée par la présence d'une quantité suffisante ou insuffisante de potasse dans le sol qui produit ces légumes. Par exemple, du céleri qui n'a pas reçu assez de potasse est fibreux, dur sous la dent, peu appétissant. Le même céleri recevant une abondance de potasse se gonfle, devient tendre et savoureux.

Les qualités de conservation sont directement influencés par la présence, ou l'absence de potasse ; les pommes provenant de vergers manquant de potasse ne se conservent pas, les légumes sans potasse arrivent sur le marché flétris. Il en est de même des petits fruits.

La potasse a également une grande influence sur la coloration des fleurs et des fruits, coloration qui se trouve généralement améliorée par la potasse.

Il est donc évident qu'il y a de grands avantages à maintenir nos sols suffisamment riches en potasse. A cet effet, conservons bien et utilisons à bon escient le fumier de ferme, surtout sa partie liquide.

Chaulons régulièrement nos sols trop acides.

Utilisons toujours des engrais à haute teneur en potasse surtout sur nos sols un peu légers.

L'ECOLE DES CHAMPIONS

Le Canada est un des rares pays où peuvent se pratiquer tous les sports. Sa formation géographique et son climat lui ont valu à juste titre d'être appelé le paradis des sportifs. Contrée de montagnes et de rivières, de forêts et de grandes espaces, c'est l'endroit par excellence pour s'adonner aux exercices physiques, au sport sous ses formes les plus diverses.

Aussi, il n'est pas étonnant que notre pays — depuis quelques années surtout — soit devenu une véritable pépinière de champions. Le sport occupe aujourd'hui dans la vie canadienne la même place qu'on lui accordait jadis chez les Grecs et les Romains. Il sert à former les muscles auxquels doit commander l'esprit. Dans les écoles, les collèges et les universités, professeurs et pédagogues ont compris toute la sagesse de la devise ancienne : « Mens sana in corpore sano ! »

Mais les champions — les vrais — n'en sont pas arrivés là par un simple hasard. Le sport est avant tout une affaire d'endurance et de tenacité. Quel que soit le sport en question, on ne parvient à en maîtriser l'exercice qu'après bien des années d'entraînement, de pratiques et de répétitions. Un véritable sportif doit s'astreindre à une discipline sévère, sans laquelle il ne pourrait se tenir en forme. C'est d'ailleurs ce qui fait le mérite du sport, ce pourquoi on l'a inscrit au programme scolaire : il est un facteur de formation, pour le caractère et pour la volonté.

Aussi, pour rendre hommage aux athlètes qui font honneur au Canada dans leurs domaines respectifs, l'Office National du Film vient de réaliser un documentaire, de la série « En Avant Canada », intitulé « L'Ecole des Champions », qui nous fait voir quelques-unes des figures les plus célèbres de la scène sportive.

Tout d'abord, celle dont le nom est actuellement sur toutes les lèvres d'un coin à l'autre du monde : Barbara-Ann Scott, détentrice des championnats américains et européens pour le patinage artistique, vainqueur des Olympiques, championne mondiale du patin ! Les juges et les experts de toutes nationalités qui ont été témoins de ses prouesses, sont unanimes à dire qu'ils n'ont jamais vu pareille virtuose du patin. Bravo petite Canadienne !

Viennent ensuite les champions nageurs dont plusieurs ont fait leur apprentissage sous l'oeil vigilant de l'entraîneur bien connu Gus Ryder. D'ailleurs, avec la constellation de lacs et de rivières qui font partie du décor canadien, la natation nous a depuis longtemps livré ses secrets. Puis c'est Henri Rochon, l'as canadien-français du tennis. Les nombreux championnats qu'il détient attestent hautement de son habileté. Puis l'équipe des élèves de l'Université d'Ottawa, puis successivement passent sous nos yeux d'autres champions, à la rame, à la course, etc.

Qui sait ? Peut-être parmi les bambins qui zigzaguent actuellement sur la patinoire du quartier y a-t-il un futur champion des Olympiques de 1952 !

LES VOYAGES EDUCATIFS

Le ministère de l'Instruction publique a annoncé des plans tendant à la création en Grande-Bretagne, le plus tôt possible, d'un organisme officiel affecté aux visites et échanges éducatifs. On le nommera Bureau central des visites et échanges éducatifs. Il aura pour fonction primordiale de se tenir au courant de l'activité des nombreux organes d'Angleterre et de l'étranger qui s'occupent de ces questions, de collaborer avec eux au besoin et de prendre l'initiative des dispositions appropriées ou nécessaires.

Il existe déjà nombre de groupements en Grande-Bretagne qui s'occupent des voyages d'intérêt éducatif, notamment dans les écoles ou collèges, l'Union anglophone, l'Union nationale des étudiants, le Conseil britannique et le ministère de l'Instruction publique, mais il n'y avait pas d'organe national particulièrement désigné pour constituer le centre de coordination. Avant la guerre, le besoin devint apparent d'un tel organisme, semblable à ceux de certains pays européens. Quand l'UNESCO vit le jour, on constata que les visites et échanges éducatifs deviendraient une caractéristique du monde d'après-guerre. L'Organisation de collaboration éducative pour l'UNESCO fondée dans le Royaume-Uni il y a près d'un an, a entrepris d'établir un centre en Grande-Bretagne et constitué une commission, sous la présidence de M. Ronald Gould, secrétaire général du Syndicat national des instituteurs, afin d'élaborer les dispositions requises. Cette commission deviendra syndic du Bureau. Le ministère de l'Instruction publique, de concert avec divers corps constitués qui auront recours à ses services, fera les fonds du nouvel organisme.

Le siège du Bureau sera établi dans Hamilton House, Hastings Street, London, C.W. 1, c'est-à-dire dans le bâtiment qui abrite le Syndicat national des instituteurs. L'une de ses principales fonctions consistera à surveiller les dispositions prises à l'égard des visites et échanges avec d'autres pays en matière éducative, bien que les restrictions à la sortie de numéraire doivent continuer de restreindre le nombre de ces visites et échanges. Le Bureau ne prendra l'initiative d'aucune activité tant qu'il n'aura pas examiné le fonctionnement des organes existants et tenu des conférences avec les groupements enseignants. On n'a pas l'intention de toucher à ces organismes s'ils fonctionnent avec efficacité.

Saveur Délicieuse
—Scellée à Vide

CAFÉ
"SALADA"

POUR ÊTRE
À LA PAGE...

On ne sait pas toujours comment s'y prendre. Et pourtant, il est un moyen aussi facile qu'agréable : s'abonner à LA REVUE POPULAIRE. La lecture de ce magazine, tout en vous aidant à trahir votre ennui aux heures de désoeuvrement vous instruira sur une infinité de sujets comme, par exemple, la littérature, les beaux-arts, les voyages, les mondanités, la mode, la cuisine, le cinéma, le théâtre, la radio, et quoi encore ... Sans compter que chacun des 12 numéros annuels de

LA REVUE Populaire

contient un beau roman d'amour complet et si l'on veut avoir une idée de cette valeur, qu'on s'informe du déboursé approximatif que cet achat nécessiterait dans d'autres circonstances. On peut mentionner la haute tenue typographique qui fait de LA REVUE POPULAIRE un magazine fait chez nous, par des gens de chez nous, pour des gens de chez nous, un magazine, disons-nous, dont la présentation générale peut se comparer très avantageusement à tout ce qui se fait de mieux à l'extérieur. Oui, Madame, Mademoiselle, et vous-même, Monsieur, si vous désirez être à la page, n'hésitez pas plus longtemps : abonnez-vous à LA REVUE POPULAIRE. Pour ce faire, c'est la simplicité même : on n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-dessous.

Notre roman pour mai :
LE ROMAN D'UNE JEUNE FILLE
Par CLAUDE JAUNIERE

LA REVUE POPULAIRE

Coupon d'abonnement

Canada		Etats-Unis	
1 an	$1.50	1 an	$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE 975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

Aimez-vous

. . . connaître la vie intime des grandes vedettes de cinéma.

. . . voir un magnifique choix de photos de vos artistes préférés.

. . . lire des articles intéressants, souvent écrits par de grandes vedettes.

. . . lire les beaux romans d'amour qui sont l'œuvre d'excellents écrivains.

LISEZ

Le FILM

REGULIEREMENT

•

Notre roman d'amour complet pour mai:

LES LAURIERS SONT COUPÉS . . .

par MARIEL

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Canada seulement

1 an..... $1.00 2 ans..... $1.50

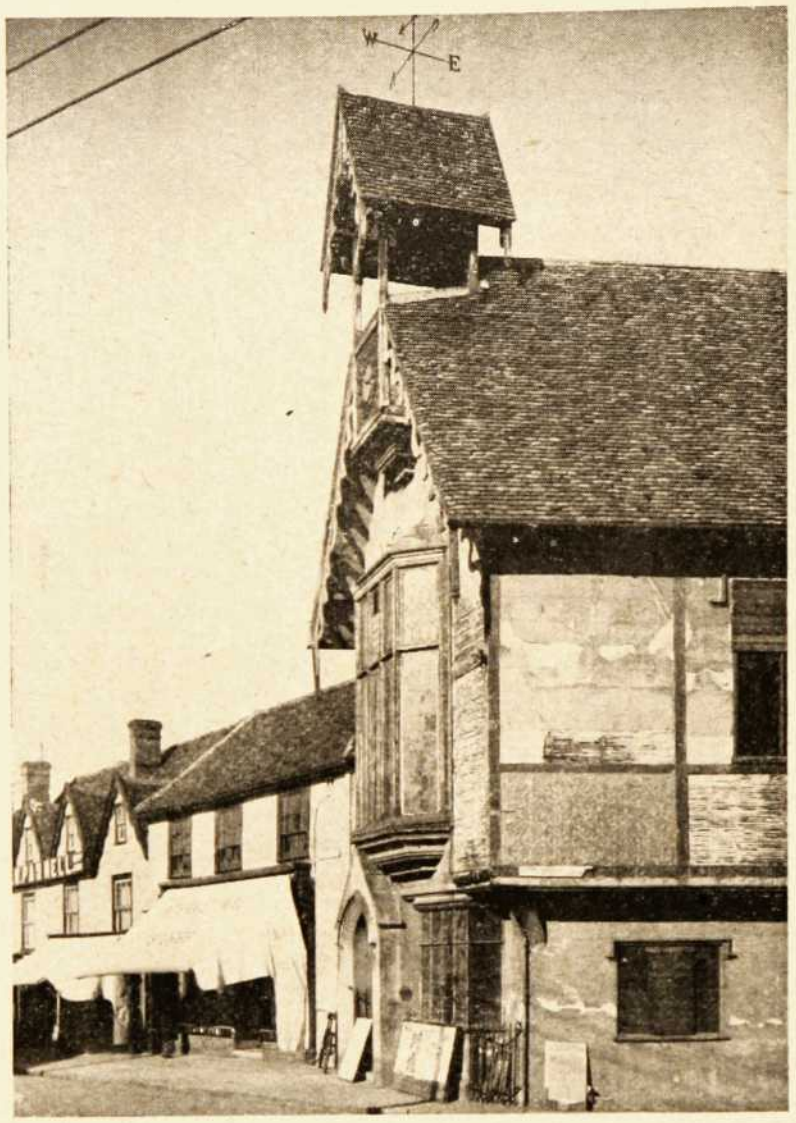
■ **IMPORTANT—Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.**

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18.



Le vieil Hôtel de Ville de Great Dunmow, en Angleterre, ville historique où sont bien conservés nombre de monuments élevés à la mémoire de la famille Maynard. C'est dans ces environs qu'avait lieu, dès 1445, l'étrange Procès de la flèche de bacon, qui amusaient les sceptiques du temps.

LES VILLES HISTORIQUES

DUNMOW, par Elizabeth Richmond

GASTON LODGE, près de Dunmow (Essex), maison ancestrale de lady Frances, comtesse de Warwick et de la famille Maynard, vient d'être vendue en vue de la démolition. La comtesse de Warwick, une des beautés du grand monde de l'époque édouardienne, était l'héritière du dernier vicomte Maynard.

Le grand manoir de brique rouge, "un des bâtiments les plus imposants d'Angleterre", avait été donné par la reine Elizabeth à la famille Maynard en 1588. Il s'élève dans un parc magnifique aux beaux jardins bien entretenus par lady Warwick. Vers la fin de sa vie, lady Warwick devint socialiste et, l'été, les grandes réunions du parti travailliste se tenaient dans son parc. A cette occasion, des danseurs Morris de la région donnaient un spectacle de vieilles danses du folklore anglais.

La grange dite des dîmes avait été transformée par lady Warwick en un théâtre à l'intention des villageois qui, les soirs d'hiver, donnaient de belles représentations dramatiques. La famille du grand romancier H. G. Wells, qui demeurait non loin d'Easton Lodge, participait d'habitude à ces spectacles.

DAME ELLEN TERRY

La vieille église renferme nombre de monuments élevés à la mémoire de la famille Maynard. Par contraste avec leur antiquité, une plaque de marbre porte le portrait d'une grande amie de lady Warwick, l'actrice Dame Ellen Terry.

Little Easton s'élève près de Little-Dunmow, célèbre à cause d'un procès amusant, dit Procès de la flèche de bacon. La flèche était accordée, chaque année, au couple marié en mesure d'établir qu'il n'avait pas eu de querelle au cours de l'année antérieure. Il y a environ sept siècles, le seigneur du lieu, Robert Fitzwalter, offrit la flèche à l'homme qui ne s'était pas repenti de son mariage pendant un an et demi. L'intéressé devait en faire le serment en présence du prieur, des moines et des bourgeois. En ces temps-là, l'épreuve était chose sérieuse, mais, de nos jours, alors que le procès se tient dans une tente, il est le sujet d'un grand amusement.

Les documents du tribunal, attribuant la flèche au 18e siècle, sont suspendus aux murs de l'église. Au temps où l'on prenait cette cérémonie au sérieux, les requérants occupaient le vieux et beau fauteuil du prieur, fait de chêne anglais. Ce "trône" se trouve encore dans l'église. Au British Museum se voit un autre souvenir de ce curieux procès, c'est-à-dire un document où est mentionné le nom de trois hommes qui reçurent la flèche en 1445, 1467 et 1510.

LES BÉNÉDICTINS . . .

[*Suite de la page* 4]

appartiennent au travail intellectuel et manuel: enseignement, études linguistiques et historiques, jardinage, soin du poulaillier, menuiserie, etc.

Les moines sont originaires de divers pays. C'est ainsi que Anglais, Ecossais, Russes, Français, Polonais et Irlandais vivent sous le même toit. L'un des plus âgés est le Père Cyrille, un Russe contraint de s'exiler. Il a étudié le gaélique et a même entrepris un dictionnaire dans cette langue. Le Père Luc, tout comme son saint patron, est un artiste. Ne pouvant jadis s'adapter à la vie monastique, il y avait renoncé. Après de lointains voyages, il est venu reprendre sa place au milieu de ses Frères. Il s'occupe actuellement de la décoration de la chapelle, en s'inspirant de celle des catacombes de saint Calixte, sur la voie Appienne.

Un autre religieux, un Danois, a aussi quitté Fort-Augustin, mais c'est pour devenir évêque en Suède. Il est maintenant Mgr Ansgar Nelson.

Deux monastères américains ont été fondés par des moines venus de Fort-Augustin, l'un à Washington, D. C. et l'autre à Portsmouth, dans le Rhode-Island.

UN DINER CANADIEN . . .

[*Suite de la page* 5]

M. Henri Letondal rappela brièvement l'histoire du poste CKAC, ses progrès et son développement depuis 25 ans. On entendit aussi M. de Manziarly et Monsieur Duclos dans des messages choisis suivis d'un agréable concert improvisé mettant en vedette M. Rémi Paquette, jeune ténor de Québec, Mme Georgette Simon, créatrice du "Pays du sourire" à Paris, et Denise Darcel dans un groupe des dernières chansons parisiennes.

En souvenir de leur participation au programme radiophonique d'Henri Letondal, lors des fêtes du 25e anniversaire de CKAC, les artistes invités reçurent des mains du commissaire canadien, M. Duclos, de jolies médailles d'argent gravées à leurs noms personnels. Ces médailles, placées dans des écrins délicats, avaient été scellées avec soin auparavant, dans une jolie boîte qui fit l'admiration de tous ceux et celles qui assistèrent à la fête.

C'est dire que Victor Francen, Micheline Cheirel, Denise Darcel, Marcel Journet et tous les autres ont conservé de ce "dîner canadien" un souvenir des plus émus. En offrant ainsi cette fête intime, le pionnier des postes français d'Amérique a contribué largement, encore une fois, à sceller davantage les liens d'amitié qui existent depuis toujours entre la France, le Canada, et les Etats-Unis.

P. G.

En 1925, l'actuaire du trésor américain calculait qu'à cette époque, il y avait aux Etats-Unis, 80,000 personnes cachant une somme moyenne de $5,000 à la maison; soit dans des malles, des boîtes à chaussures, des bas, des livres, ou encore dans la doublure de leurs vêtements. Un avare, plus ingénieux que les autres, avait fabriqué un tiroir secret dans sa chaise berceuse, afin de protéger constamment son trésor, mais sa frayeur, chaque fois qu'un visiteur voulait s'asseoir sur cette chaise, éveilla les soupçons de la famille, l'argent fut découvert et le vieillard forcé de contribuer aux dépenses de la maison.

LE CARNET D'UN LINGUISTE

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

L'ANGLOMANIE DES CITADINS

Un tel amour de l'anglais, joint à la prononciation dont j'ai indiqué les déformations et la mollesse, est fait pour faciliter l'entrée dans la langue de vocables étrangers qui devraient détonner dans une phrase française, mais qui passent à peu près inaperçues de beaucoup de Canadiens. Il n'y manque pas. L'anglomanie sévit et fait des ravages incalculables. On a dit que le vocabulaire canadien ne contenait que quelques douzaines d'anglicismes. Non. C'est par cinquantaines sinon par centaines que l'on compte ceux-ci. Ce n'est pas non plus uniquement dans la langue technique qu'on les trouve, ainsi qu'on l'a prétendu : on les rencontre partout.

Si la langue des paysans échappe dans une certaine mesure à l'influence de l'anglais, il n'en vas pas de même de celle des citadins. Il importe de noter qu'à présent plus des deux tiers de la population du Québec habitent les centres urbains. Plus d'un tiers en est concentré dans la seule région montréalaise, centre favorable entre tous à l'anglicisme. Et la plupart peut-être des habitants des villes, savent au moins un peu d'anglais — assez, en tout cas, pour que l'acceptation des mots de cette langue soit chose facile, voire courante.

•

DE L'EAU

Mettre de l'eau dans son stock (to water stock) c'est majorer son capital.

Cette expression vient probablement de l'habitude que les gens ont de mettre de l'eau dans le whisky, ce qui a pour effet d'en augmenter la quantité tout en diminuant la valeur : baptiser du vin, de l'alcool.

•

LE MOT EUCHRE

Euchre étant francisé et devant, d'après Larousse, se prononcer eu-kre, et non ioukeur, devrait, ce me semble, suivre les règles de l'élision : à l'euchre, un bel euchre, l'euchre des Artisans, et non au euchre, un beau euchre, le euchre des Artisans

•

ÉVEILLER, RÉVEILLER

Eveiller quelqu'un c'est le tirer du sommeil sans en avoir l'intention. En vaquant aux soins du ménage, une femme peut par un léger bruit éveiller une personne qui dort dans une chambre.

Réveiller quelqu'un c'est le tirer délibérément du sommeil.

Au figuré, il y a aussi une grande différence entre éveiller et réveiller.

Eveiller les passions, c'est exciter les passions qui ne se sont pas encore manifestées. Réveiller les passions, c'est les exciter de nouveau alors qu'elles s'étaient apaisées.

•

TENIR LE HAUT DU PAVÉ

"Tenir le haut du pavé" veut dire : "Dominer, être le maître. Jadis, des ruisseaux coulaient au milieu des rues, entre deux chaussées inclinées. La partie la plus propre était la plus élevée, qu'on laissait aux dames et aux gens de qualité. Il tient le haut du pavé désigne tout aussi bien l'homme dont la situation est prépondérante que celui qui est à même, par ses relations, de rendre service à autrui.

EXCESSIVEMENT

On a fait souvent, dans l'emploi de cet adverbe qui indique l'excès, un véritable contresens, quand ce n'est pas un non-sens : "Je suis excessivement bien" — "C'est excessivement beau". On ne veut certainement pas dire qu'il y a un excès de santé ni de beauté.

On va jusqu'à dire : "Ce livre est excessivement intéressant". — "Je m'en suis excessivement bien tiré. Un livre pourrait-il jamais être trop intéressant, et le "bien" saura-t-il jamais être en excès ?

On dit aussi : "Il fut excessivement modéré en cette affaire", comme si l'excès et la mesure pouvaient aller ensemble.

•

LE NOM DES ETOFFES

On se demande souvent d'où vient le nom des étoffes dont nous nous servons pour confectionner nos vêtements.

Le "damas", l' "indienne", la "perse", le "madas" tirent leur nom de leur pays d'origine.

Le "calicot" arrive de Calicut, dans l'Inde.

Le taffetas est un mot persan "taftah", participe passé du verbe qui signifie "tisser".

Soie et satin, du latin "seta", dérivent du nom d'une province d'Asie, la Sérique, où se fabriquaient plus spécialement, jadis, ces étoffes.

La "gaze" nous arrive de Gaza, en Palestine.

La "mousseline" doit son nom à Mossoul, ville de la Turquie d'Asie.

Du mot "Mo" qui désigne une chèvre sauvage de l'Asie Mineure, et du mot hair, dont s'appelle le poil de cette chèvre, on a fait mohair, qui est la sorte d'alpaga que nous connaissons.

La "faille" se fabrique en Flandre. Le mot flamand est falie.

De l'Orient nous vient le châle, en arabe "schal", qui veut dire tapis. Car, primitivement, le schal servait de tapis.

Le véritable *alpaga* tire son nom de celui d'un ruminant de l'Amérique du Sud, réputé pour la longueur et la finesse de sa toison.

Enfin, le "velours" dérive du mot italien *vellute*, qui signifie velu ; la lustrine, de ce que l'étoffe est lustrée ; et la dentelle, des petites dents qui la bordent.

•

L'AN QUARANTE

Quelle est l'origine de l'expression "Je m'en moque comme de l'an quarante ? "

Réponse. On croyait beaucoup à la fin du monde dans le commencement du XIe siècle. C'était alors une opinion universellement répandue que les mille ans et plus, assignés par Jésus-Christ comme terme à son Eglise, et à la société entière, devaient expirer en l'an quarante de ce siècle.

La peur avait gagné tous les esprits. Les pécheurs se convertissaient, et chacun parlait de se faire ermite. Mais lorsque cette époque redoutable fut passée, on changea de langage et l'on dit : "Je m'en moque comme de l'an quarante", expression qui est encore usitée en parlant d'une chose qui ne doit inspirer aucune crainte.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

On annonça en France, vers 1930, que la *Table des Maréchaux* avait été mise en vente dans la collection du Prince de la Moskowa. Il s'agissait d'un guéridon, pure merveille du style "Empire", dont la table porte les portraits des maréchaux de Napoléon. C'est sur les ordres de l'empereur lui-même que cette pièce a été exécutée. Elle était destinée à la Malmaison, mais elle n'y est entrée qu'après un siècle, et cela grâce à la générosité de M. Edward Tuck, un riche Américain, doublé d'un érudit, qui en a fait don au conservateur du musée de la Malmaison, ajoutant un don nouveau à ceux dont il a enrichi les musées et les oeuvres charitables qu'il a fondées en France.

•

Bien des gens croient qu'il n'existe aucun être vivant dans la *Vallée de la Mort*, parce que c'est la région la plus chaude et la plus aride des Etats-Unis. C'est une erreur car on y trouve quinze différentes espèces d'oiseaux, quarante familles de reptiles, treize espèces de poissons et cinq cent quarante variétés de plantes et de fougères.

•

Les Turcs, après avoir abandonné le fez pour le chapeau mou, renoncèrent aussi aux barbes majestueuses dont ils étaient si fiers et c'est par dizaine de milles que les fabriques de rasoirs de sûreté firent des expéditions en Turquie. Comment prête-t-on serment à l'heure actuelle, dans ce pays où l'on ne jurait que par la barbe de ses pères ou celle du Prophète ? . . .

•

Le lézard *Jesus-Christo* de l'Amérique Centrale, est ainsi nommé parce qu'il court sur ses pattes de derrière et peut traverser ainsi de grandes étendues d'eau, sans couler à fond.

•

Au début du siècle, les premiers automobiles frappaient tant de piétons et effrayaient tellement les chevaux que l'état du Tennessee passa une loi par laquelle les automobilistes, projetant une promenade, devaient en avertir le public par la voie des journaux, plusieurs jours à l'avance.

•

Le pont de San Francisco-Oakland exige un personnel de 264 employés et ce nombre n'est pas exagéré car cette traverse, longue de 8 milles, a un trafic intense et requiert les services de constables et de pompiers. Le personnel comprend aussi 29 mécaniciens dont le travail consiste à remettre en état les automobiles en panne, dont le nombre s'élève en moyenne, à 43 par jour.

•

Le palais du Quirinal, à Rome, qui fut pendant 73 ans la résidence des princes de la maison de Savoie, a été mis à la disposition du président de la jeune république italienne. Celui-ci, cependant, ne compte pas l'habiter avec sa famille. Il s'en servira pour les réceptions de grand apparat et, d'une façon générale, pour ce qui concerne le service de l'Etat.

•

Sait-on qu'un Français aventureux se fit jadis proclamer roi de Patagonie et d'Arancanie ? Il était périgourdin, se nommait Antoine de Tounens, et était, de son métier, avoué à Périgueux. Vers 1860, il eut l'idée de partir pour la Patagonie où il connaissait l'existence de tribus indiennes que le Chili avait peine à soumettre. Il entra en rapports avec les chefs, leur offrit de les fédérer et de défendre leur indépendance, obtint leur adhésion, se proclama roi sous le nom de Orélie-Antoine Ier, et donna à ses Etats une constitution calquée sur celle de la France. L'année suivante, l'armée chilienne mettait fin à son royaume. Il refusa d'abdiquer et, après l'avoir gardé quelques mois en prison, les Chiliens lui permirent de retourner en France. C'est là qu'il mourut et l'on peut voir à Tourtoirac, au coeur du Périgord, la sépulture d'Orélie-Antoine Ier qui est de beaucoup le plus imposant monument de ce petit cimetière de village.

•

On disait jadis de quelqu'un qui vendait cher sa marchandise : "Il ne donne pas ses coquilles." L'origine de cette expression remonte à l'époque des pèlerinages à St-Jacques de Compostelle. Les pieux pèlerins ne manquaient jamais de se procurer des coquilles de St-Jacques, comme il y en a beaucoup en Galicie, et de les faire bénir. Seuls les pèlerins qui venaient de Compostelle avaient le privilège de les porter, fixées à leur robe ou à leur chapeau. Les plus pieux les conservaient comme souvenir. Les plus malins, qui n'étaient que des commerçants déguisés, en emportaient le plus possible dans leur sac, et les débitaient, à des prix très élevés, sur leur route et dans leur pays.

•

Les Prix Nobel scientifiques viennent d'être remportés par deux savants anglais: Sir Edward Appleton et Sir Robert Robinson. Le premier est un physicien universellement connu pour ses travaux sur la haute atmosphère et l'exploration de celle-ci par ondes radioélectriques. Il est le grand spécialiste de l'*inosphère*, cette région ionisée de l'atmosphère qui forme plafond réflecteur pour les ondes de la T.S.F. et sans quoi ces ondes se perdraient dans l'espace. Quant au second, c'est un des plus illustres chimistes organiciens du monde et son laboratoire d'Oxford est l'un des centres qui sont en train d'adjoindre à la gloire littéraire de la vieille cité un jeune rayon scientifique. Notons aussi que Lady Robinson est une éminente collaboratrice de son mari. C'est à elle que revient l'honneur d'avoir la première opéré la synthèse de la pénicilline.

•

Il paraît que André Gide aime beaucoup les romans de Simenon et que, dernièrement, il avait demandé à un bouquiniste de lui procurer toute la collection : soixante-dix volumes. Peu de temps après, le titulaire du Prix Nobel en recevait soixante-cinq. Il écrivit pour réclamer les cinq autres. Gide les reçut par le retour du courrier et le malin libraire vendit son autographe 6,000 francs. Voilà ce qu'on appelle faire une transaction profitable !

•

Le climat de Dakar est bon pour les tuberculeux ; au bout de cinq ans de séjour, la plupart d'entre eux guérissent.

Il est curieux de souligner le grand développement que prend la presse nègre aux Etats-Unis. On ne compte pas, en effet, à l'heure actuelle, moins de 500 journaux quotidiens ou périodiques qui s'adressent exclusivement à la race noire. Et parmi ceux-là on peut citer des organes importants tels que : *Chicago Defender* qui tire à 200,000 exemplaires ; *The Crisis*, 100,000 et le *Guardian* de Boston qui est un des plus lus. On se souvient peut-être, à ce propos, que son directeur, William Monroe Trotter, ne parvint pas à obtenir un passeport pour venir assister en France à la Conférence de la Paix, en 1919. Camouflé en cuisinier, il réussit tout de même à se rendre en Europe et à prendre place à la Conférence en qualité d'observateur.

JEAN LAGARDE
4062 BORDEAUX
VILLE

23F49-C-53216

L'AMOUR CHANTE DANS LES COEURS. C'EST LE PRINTEMPS !

La vie est faite de petites joies que tous, heureusement, peuvent s'offrir : l'éclosion des premières fleurs en mai, le spectacle d'un coucher de soleil, un beau film, une voix agréable qui murmure à son oreille les mots d'amour attendus, — des magazines assez variés pour plaire à tous, assez intéressants pour qu'on s'y absorbe toute une soirée. De tous les magazines canadiens, les plus complets sont

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Si vous ne l'avez pas déjà, prenez la bonne habitude de les acheter régulièrement chez le même dépositaire ou empressez-vous de vous y abonner en utilisant le bulletin d'abonnement ci-contre. Les amateurs de romans (qui ne l'est pas ?) trouvent dans LA REVUE POPULAIRE de beaux romans d'amour complet ; dans LE SAMEDI un grand feuilleton, des romans policiers et d'aventures ainsi que des nouvelles sentimentales ; dans LE FILM, un roman d'amour. Tout cela pour un prix extrêmement modique.

Coupon d'abonnement aux 3 MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.50 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

☐ IMPORTANT:—Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE, 975-985, rue de Bullion, Montréal (18) P.Q.